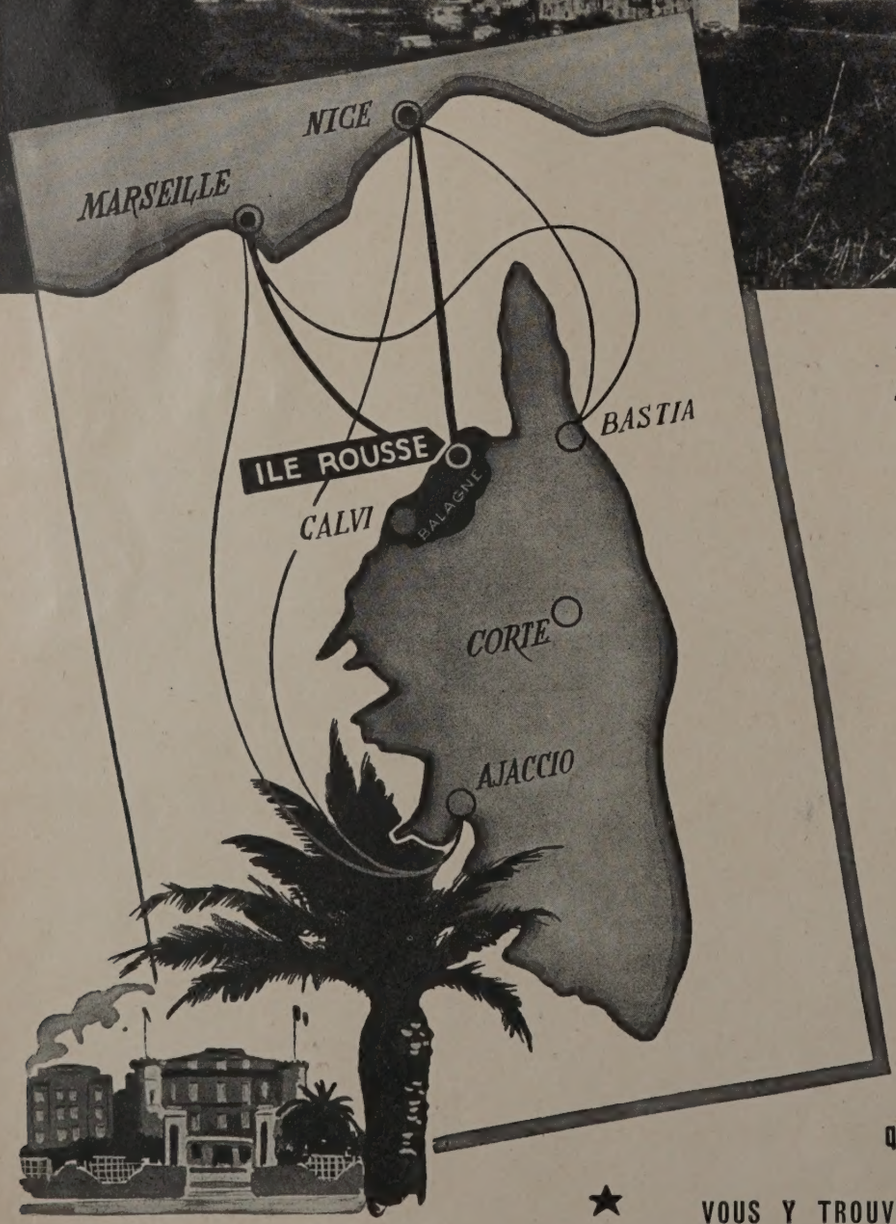
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

A PARIS :
BIENNALE DE LA PHOTO

* CHARME DE LA CORSE..



HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Touristes, QUI PASSEREZ VOS VACANCES

EN CORSE

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 50 MINUTES
ET DE MARSEILLE
EN 80 MINUTES

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE
(ILE ROUSSE)

qui vous offre : plage, casino, excursions, pêche et tennis

★ VOUS Y TROUVEREZ AUSSI UN GOLF MINIATURE MODERNE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

NOTRE COUVERTURE

LA PHOTOGRAPHIE en couleurs produit parfois de surprenants effets. On en peut juger par celle que nous publions en couverture et qui a été prise dans l'atelier du verrier Barillet (à gauche), qu'on voit en train d'examiner des vitraux en compagnie du peintre Bazaine. Cette très remarquable photographie a été prise par notre photographe Henri Parnotte.

M. RENE MILLAUD, chasseur d'images, enthousiaste et persévérant, réussit maintes fois, avec un appareil de sa construction, à prendre des photos dans des conditions fort difficiles.

N° 421 AVRIL 1955

SOMMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

ÉDITORIAL :
Fleming, l'inventeur de la pénicilline — Professeur PASTEUR VALLERY-RADOT
AUTANT EN EMPORTE LE VENT
AUX QUATRE COINS DU MONDE

GRANDE MANIFESTATION DE LA PHOTOGRAPHIE EN MAI, A PARIS
Quarante pays participent à la Biennale de la photographie et du cinéma. — Roger DARDENNE
Pour choisir votre appareil. — E. SOUGEZ
Pour être un bon photographe.

LA FEMME CHEZ ELLE — J. de SEDOUY
Couleurs dans les robes du soir.
Lampes et coiffeuses.

NOTRE SORT SE JOUERA-T-IL A FORMOSE ? — F. GIGON

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE
L'utilisation médicale de l'énergie atomique.
En quarante minutes un homme fatigué est remis à neuf.

GRANDE PÊCHE EN MER ROUGE — Albert RACCAH

QUE SE PASSE-T-IL EN ISRAEL ? — E. MAISSI et GOLDMAN
Défense du Moyen-Orient ou rupture d'équilibre.

HOMMAGE A CLAUDEL — Robert KEMP

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE — R. MIOMANDRE
Du Salon de Genève au rallye féminin Paris-Saint-Raphaël.

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, les Livres, la Radio et la Télévision.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent, en supplément théâtral et littéraire, deux fascicules :
I. QUATUOR, comédie de **NOEL COWARD,** adaptation de **PAUL GÉRALDY;**
II. ZAMORE et LE SYSTÈME DEUX, spectacles gais de **GEORGES NEVEUX.**

Mais où sont les festins d'antan ! Six pâtés ! Trois jambons ! Quatre services de viande et deux de venaisons ! L'eau PERRIER nous aurait si bien fait digérer la succession des plats ! Pure ou mariée au vin blanc, l'eau PERRIER fait apprécier le repas et oublier ses conséquences.

PÉNICILLINE
FRUIT DU HASARD ET DU GÉNIE

La découverte de la pénicilline est une des plus étranges aventures de la science biologique.

En 1928, un jeune bactériologiste du nom d'Alexander Fleming travaille, dans un laboratoire du St Mary's Hospital de Londres, aux côtés de son maître, le célèbre biologiste Almroth Wright. C'est un scrupuleux observateur, comme il en existe dans la plupart des laboratoires de recherches, mais rien ne semble le marquer pour de hautes destinées.

Il étudie le comportement des staphylocoques. Voilà qu'un jour il trouve une moisissure dans un de ses milieux de culture. Combien de bactériologistes, avant lui, ont vu un de leurs milieux de culture souillé par des impuretés ! Irrités, ils s'accusent ou accusent leurs aides de ne pas travailler suivant les règles d'asepsie qui sont nécessaires dans toute expérimentation bactériologique. Ils jettent le milieu de culture et n'y pensent plus.

Telle ne fut pas l'attitude d'Alexander Fleming. Il regarda attentivement ce milieu où s'étalait l'intruse, et il vit avec étonnement que les colonies de staphylocoques, partout répandues, étaient absentes autour d'elle : il y avait là une sorte de plage déserte.

Alors, ce fut l'intuition de génie : la moisissure ne sécréterait-elle pas une substance empêchant le développement des staphylocoques ?

Mais, d'abord, quelle était cette moisissure ? C'était, lui répondit le mycologue Charles Thom, auquel il s'adressa, un *Penicillium notatum.*

Ce penicillium, Fleming l'ensemença dans un bouillon de culture. Quelle ne fut pas sa joie de constater, au bout de quinze jours, qu'une trace de ce bouillon, mise en contact de microbes variés, empêchait leur croissance. Le penicillium sécrétait donc une substance inhibitrice, que Fleming appela *pénicilline.*

Le bouillon pouvait être dilué cinq cents fois, huit cents fois et garder ses mêmes propriétés. Ainsi une quantité infinitésimale de cette substance suffisait à s'opposer au développement des germes microbiens.

Cette « pénicilline » pouvait être injectée sans inconvénient au lapin. Alors pourquoi ne pas s'en servir pour le traitement des foyers septiques chez l'homme ? Fleming proposa de l'appliquer ou de l'injecter dans des zones infectées par des microbes sensibles à son action.

Il n'alla pas plus loin, la pénicilline étant une substance très instable qu'il ne pouvait isoler à l'état pur. C'est ainsi qu'à partir de 1932 la drogue qu'on devait appeler plus tard « la drogue miracle » tomba dans l'oubli.

Aux chimistes de l'Ecole d'Oxford, en particulier à Chain, assisté de Florey, devait, quelques années plus tard, revenir le mérite d'obtenir de la pénicilline sous forme d'une poudre stable. Il devenait dès lors possible de l'injecter à l'homme en quantités définies.

Les recherches entreprises en Angleterre pendant la dernière guerre mondiale montrèrent que la pénicilline injectée enrayait les infections les plus malignes dues au staphylocoque, au streptocoque, au pneumocoque, ainsi qu'à d'autres germes. Son pouvoir antibactérien est vraiment extraordinaire : de nombreux microbes sont sensibles à une dilution au cent millionième.

On sait l'extraordinaire fortune de la pénicilline. Elle a transformé le pronostic des maladies infectieuses. Elle a permis de guérir certaines affections incurables. Elle a donné toutes les audaces pour les interventions les plus périlleuses. Enfin, elle a ouvert la voie à ces antibiotiques extraits des champignons dont la liste s'allonge chaque année. Ils jouent maintenant un rôle de premier plan en thérapeutique.

Aussi la découverte de la pénicilline restera-t-elle comme une des plus sensationnelles dans l'histoire des sciences.

Professeur Pasteur Vallery-Radot,
de l'Académie française et de l'Académie de médecine.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Il y a cinquante et un ans tout juste s'ouvrait, au jardin des Tuileries, une exposition culinaire.

Un célèbre chroniqueur de ces temps révolus, où l'on professait encore que « la cuisine est une des supériorités qu'il faut cultiver comme une parure nationale », s'en fut méditer devant cet étalage fabuleux de « harnois de gueule ».

Il semble, écrivit-il, *qu'on soit transporté en un de ces tableaux où les metteurs en scène du Châtelet font défiler les pâtés et les tartelettes, les macaronis et les godiveaux. La toile se lève sur un assemblage pittoresque de gâteaux secs et de poissons frais, sur des architectures de biscuits, des perspectives polychromes de bouteilles et de boîtes de conserves. Des charcuteries savantes font face à des pâtisseries délicates. D'énormes fruits entassés se dressent à côté d'un étal de grasses poulardes aux chairs pâles et de bars gigantesques ou de rascasses destinées aux futures bouillabaisses. Nouilles et confitures, nougats et ratafias. On songe aux visions alléchantes où Fénelon fait apparaître des fleuves de sirops et des îles fortunées où les gaufres volent d'elles-mêmes aux lèvres des gourmets.*

Ayant passé en revue les victuailles amoncelées, ce visiteur éclairé regrettait de n'avoir rien trouvé qui touchât à la cuisine proprement dite, et, à tout hasard, posait cette question : « La France culinaire est-elle en décadence ? » Car déjà les amateurs de bonne chère se demandaient pourquoi certains plats disparaissaient, pourquoi la vénérable cuisine de ménage faisait place à la cuisine « nouveau jeu »

La situation ne s'est guère améliorée depuis un demi-siècle. En 1904 on la jugeait alarmante par rapport à 1825, époque à laquelle, selon Brillat-Savarin, tout homme qui disposait de 15 à 20 francs et s'asseyait à la table d'un restaurant de première classe était « aussi bien et mieux traité qu'à la table d'un prince ». En 1955 on peut bien la considérer comme désespérée : le « snack bar » détrône la rôtisserie, le « restoroute » supplante le relais gastronomique, et le sinistre « hamburger », tout frais débarqué de la lointaine Amérique, accule dans leurs derniers retranchements le tournedos et le châteaubriant.

« Depuis qu'on ne rôtit plus au sarment, la cuisine est perdue », avouait jadis Frédéric devant ses hôtes de la Tour d'Argent.

La retrouvera-t-on? Hélas! L'excellent Fernand Point, qui avait — non sans succès — consacré son existence à cette redécouverte, qui avait mérité le titre d'ambassadeur de la gastronomie française, reçu du gouvernement britannique la *Distinguished Service Medal*, et des mains du maréchal de Lattre de Tassigny la croix de la Légion d'honneur, vient de passer au service de Dieu le Père. On aimerait que derrière lui surgît quelque prophète en toque blanche assez hardi pour dénoncer les hérésies modernes et reprendre à son compte cette

maxime fondamentale de l'illustre Laguépière :

L'art des fourneaux, c'est l'art de la vie ; l'art de la cuisine, comme celui de toutes les sciences humaines, est d'arriver à exécuter très facilement des choses très difficiles.

Le premier cuisinier de Napoléon enseignait ainsi à son disciple Carême le respect d'un métier qui compte parmi les plus nobles du monde, et Carême égala son maître. Mais quel chef, aujourd'hui, s'astreindrait, comme le fit Carême, à consulter les architectes de la Renaissance sur la manière de dresser un plat ou à fouiller les archives du Vatican pour inventer un potage ? Mourant, Carême songeait encore à son art. Et au dernier moment il eut un mot sublime, que je propose à la méditation de ses successeurs. Il semblait, rapporte Jules Claretie, à demi mort. Un de ses élèves préférés insista cependant pour le voir et lui parler. Le moribond reconnut la voix.

« Ah ! c'est toi ? Merci, mon ami. »

Puis, comme un commandant d'armée donnant à son lieutenant un ordre suprême :

« Demain, envoie-moi du poisson. Hier, tes quenelles de sole étaient réussies, mais le poisson était manqué. Ecoute... »

Et, tout bas, la voix faible, mais la parole très nette et la prescription très exacte, il rappela le texte même de son livre de cuisine. Ensuite, sa main esquissant un mouvement de rotation comme un maître d'armes agonisant prendrait encore machinalement un contre de quarte :

« Et, surtout, il faut secouer la casserole ! »

« Secouer la casserole ? ». Faire bien ce que l'on fait, et d'abord la cuisine ? Pareil précepte convient-il à notre temps ? Ou, du moins, y a-t-il de nos jours des oreilles pour l'entendre ? Je l'espère et j'en doute.

Le voyage dans la Lune, qui doit précéder des expéditions infiniment plus lointaines, continue d'obséder l'esprit de nos contemporains. A tout hasard, le plus grand hôtel de New-York a fait installer dans son hall de réception une horloge qui indique l'heure qu'il est non pas sur Terre, mais dans la planète Mars. De sorte que, dès maintenant, nous n'aurions même plus à invoquer l'excuse de la-montre-qui-retarde si, le problème du transport étant résolu, nous avions à nous présenter à quelque rendez-vous ultra-stratosphérique.

Mais l'*Association américaine de médecine astronautique* — qui fonctionne depuis cinq ans — et la *Société interplanétaire britannique* viennent de le remarquer avec beaucoup d'à-propos : la première difficulté pour le voyageur sera de quitter la Terre. Difficulté insurmontable ? Assurément non, affirment les experts. Il convient toutefois de savoir à quoi l'on s'expose, et, sur ce point, il est déjà possible de fournir aux explorateurs des espaces sidéraux des indications précises.

« Pour vaincre la force de gravitation, expliquent les astrophysiciens, la fusée devra décoller avec une vitesse effroyable, que l'organisme humain ne pourra supporter sans protection : le sang, refoulé vers le bas du corps, provoquerait l'affaissement du visage, alors que les parties inférieures enfleraient dangereusement. L'issue d'une telle expérience serait vite fatale. Mais un scaphandre pressurisé remédiera probablement *(sic)* à cet inconvénient. Encore faudra-t-il que le scaphandrier soit de constitution robuste et qu'il prenne la précaution de rester couché sur un matelas de caoutchouc. »

Les personnes que n'alarmeraient pas ces préparatifs de départ et qui se résigneraient à subir ces désagréments mineurs doivent, après cela, se souvenir que, les zones interplanétaires une fois atteintes, leurs soucis ne feraient que commencer. Là, au lieu de lutter contre la force de gravitation, elles auront à s'adapter à l'absence de pesanteur : elles flotteront dans leur cabine, sans plus distinguer le haut du bas, avec la sensation nouvelle — terrifiante aussi, dans une certaine mesure — d'avoir subitement perdu toute notion d'équilibre et d'orientation.

Malheureusement, reconnaissent les techniciens, « il n'existe aucun moyen pratique de réaliser sur terre les conditions expérimentales permettant aux futurs voyageurs de se préparer à un mode de vie aussi singulier, puisque nous ne pouvons pas éliminer la pesanteur ». Alors ? Alors, les techniciens ajoutent avec un brin d'humour, dont je vous laisse à juger s'il est ou non volontaire :

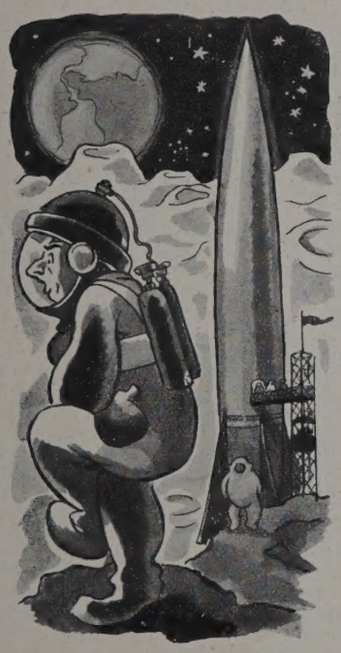
« Pourtant un solide entraînement acrobatique *(sic)* peut nous prémunir contre le sentiment pénible de l'insécurité en nous donnant l'habitude de la chute libre. Peut-être réussirait-on, d'autre part — *N. D. L. R.* : admirable conditionnel ! — à tromper le cerveau de l'astronaute en lui suggérant une sorte de succédané du sens d'équilibre et d'orientation, à l'aide d'équilibreurs gyroscopiques placés à l'intérieur de la fusée ou du scaphandre, et de bottes magnétiques qui assureraient une « base » d'acier aux pieds du voyageur. »

Est-ce tout ? Que non. Si le touriste échappe à l'éclatement initial de ses organes et s'accoutume ensuite à son état de ballon relativement libre, il aura encore à se protéger des rayons cosmiques qui se manifestent « sous forme de trombes de particules à haute charge énergétique se déplaçant à des vitesses vertigineuses ».

« Il est très possible, nous informe-t-on très froidement, que ces rayons affectent la fertilité

humaine de la même manière que les radiations atomiques. Ils ne seront d'ailleurs pas seuls à rompre la monotonie de la navigation. Des météores et des particules de poussière sillonnent le vide intersidéral avec une célérité sans pareille. Que ces projectiles pénètrent dans l'astronef, et c'en est fait des passagers. C'est pourquoi l'on étudie présentement des blindages métalliques de 15 centimètres d'épaisseur. Ces blindages présenteraient l'avantage considérable d'éliminer par avance tout risque d'accident, car leur poids empêcherait le décollage de l'appareil. On leur préférera donc, vraisemblablement, des scaphandres capables de garantir leurs habitants contre les pires éventualités concevables. Une certitude : ce harnachement ne ressemblera ni de près ni de loin aux créations transparentes et gracieuses qui ornent les couvertures des romans de *Science-Fiction*, puisqu'il devra résister à une pression interne d'un kilogramme par centimètre carré... »

Je n'ai ni l'intention ni l'ambition



d'examiner sous tous ces aspects une question aussi éloignée de mes modestes compétences. Je note néanmoins que, en dépit des *si* et des *mais* dont ils tempèrent leur enthousiasme, les promoteurs de la locomotion interplanétaire estiment avoir théoriquement résolu tous les problèmes qui se posaient à eux. En septembre 1854 les fanatiques de l'aérostation ne montraient pas moins d'assurance. L'un d'eux exposait même au Jardin d'Hiver un nouvel engin aérostatique.

« Ce qui distingue cet aérostat de tous ses prédécesseurs, observait un contemporain, c'est qu'il se dirige dans l'air au lieu d'y être ballotté au gré des vents. Ou, plutôt, l'inventeur le dit. Jusqu'à nouvel ordre, je croirai l'inventeur. Je le croirai aussi longtemps qu'il ne commettra pas la faute de tenter une expérience. Les ballons dirigeables réussissent toujours sur terre. Je ne sais pourquoi on a la rage de les exposer à la fureur des vents. C'est ce qui gâte tout ! »

Ce scepticisme était fondé. Les ballons dirigeables, finalement, n'ont réussi nulle part. Fort de ce précédent, j'attendrai, pour me prononcer sur la valeur des astronefs, que l'une de ces mécaniques ait quitté la Terre et, surtout, qu'elle y soit revenue. Mais, désireux d'apporter mon humble contribution aux travaux des astronautes, et considérant que le scaphandre constitue, si j'ose ainsi m'exprimer, la pierre angulaire de leurs spéculations, je m'autorise à attirer leur attention sur un détail pratique d'une importance capitale : que deviendra le scaphandrier si à aucun moment d'une excursion de quarante à cinquante jours il n'a le droit — sous peine de mort subite — de baisser la culotte de son scaphandre ?

UN horloger d'Alexandrie (Italie) vient de résoudre l'un des problèmes les plus ardus qui se posaient à ses confrères depuis qu'il existe des machines à mesurer le temps : comment avertir mécaniquement les sourds que l'heure est venue de se tirer du lit? Un Britannique avait mis au point avant lui un système barbare, à base de ressorts, de poulies, de contrepoids et de palans, qui, convenablement branché sur un moteur de 2 CV, projetait l' « usager » hors de sa couche au moment choisi par lui. Cet engin compliqué et coûteux n'ayant pas séduit la clientèle, l'horloger d'Alexandrie lance sur le marché un réveille-matin qui, au lieu de sonner, allume automatiquement les lampes de la chambre et imprime au dormeur des vibrations propres à dissiper le sommeil le plus épais. L'Institut des sourds-muets de la ville a, paraît-il, expérimenté l'appareil sur ses pensionnaires. Ceux-ci s'en seraient déclarés enchantés.

L'invention que je viens de décrire trop sommairement fait grand honneur à l'ingéniosité de l'espèce humaine, en général, et de la race horlogère, en particulier. Je dois en signaler d'autres qui ne lui cèdent en rien et qui, cependant, n'ont bénéficié jusqu'à présent que d'une publicité restreinte. Une société française — à responsabilité limitée, il est vrai — a, par exemple, découvert un procédé fort curieux qui lui permet, ou devrait lui permettre, d'accroître indéfiniment la production des denrées alimentaires et de restreindre, dans une égale mesure, la superficie des terres cultivées. Elle entend, en effet, se consacrer « à la fabrication et à la vente de toutes machines et appareils destinés à la culture sans terre (*sic*) des plantes, céréales, légumes, fruits, etc. ».

Les prospecteurs de mines de gruyère crient, bien entendu, à l'imposture. Leurs clameurs ne troubleront que ceux qui ont accoutumé de s'engager dans les voies du progrès en marche arrière et qui, de la sorte, ont toujours plusieurs longueurs de retard sur les pionniers de la civilisation. A l'intention de ces retardataires systématiques, je citerai donc quelques-unes des toutes dernières « créations » américaines que je crois susceptibles d'améliorer le confort moral et physique de l'homme moderne.

Il s'agit, en premier lieu, du grille-pain électrique qui s'écrie : « Good morning ! » dès que son heureux propriétaire requiert ses services. Un modèle perfectionné joue des marches militaires, diffuse des airs de be-bop ou débite des histoires à la Jean Rigaux selon l'humeur de l'utilisateur. Quiconque possède cette petite merveille est assuré de commencer joyeusement sa journée.

Il s'agit, en second lieu, du casque-masque antironfleur. C'est un article en tissu élastique qui maintient les mâchoires fermées. Il élimine ainsi les bruits parasitaires qui, trop fréquemment, nuisent à la paix nocturne des ménages et des immeubles collectifs. Le préfet de police, M. Dubois, aurait demandé une démonstration de ce dispositif remarquable sur quoi les stratèges de la « campagne du silence » fondent les plus grands espoirs.

Il s'agit, enfin, des « lunettes aux yeux toujours ouverts », spécialement recommandées aux auditeurs de conférences économiques, aux critiques dramatiques et aux parlementaires qui participent imprudemment à un débat sur la réforme de la Constitution ou le développement des exportations agricoles. Des yeux fidèlement reproduits sur les verres des bésicles donnent le change à l'orateur et à l'assistance circonvoisine. A l'abri de ces organes factices, peints aux couleurs de l'attention la plus vive, les somnolences incoercibles peuvent désormais se prolonger dans une parfaite quiétude. Un trou minuscule, ménagé dans la pupille, laisse d'ailleurs à leur possesseur la faculté de contrôler à tout instant l'évolution des événements...

LE *Journal Officiel* a récemment publié, sous une sextuple signature ministérielle, un règlement d'administration publique qui concerne le commerce des jus de fruits et de légumes. Cela ne mériterait même pas un mot d'observation si ce règlement d'administration publique n'avait pour objet l'application d'une loi votée le 1er août 1905.

Certains s'étonneront qu'il ait fallu cinquante ans au gouvernement pour interpréter correctement la volonté du pouvoir législatif. Ne doit-on pas se réjouir plutôt que les détenteurs du pouvoir exécutif donnent des gages de prudence en élaborant leurs décrets avec tant de circonspection ? Quoi qu'on dise, je verrais moins volontiers, dans cette majestueuse lenteur, le signe d'une dégradation politique que la preuve d'une résurrection depuis longtemps attendue : celle de la conscience professionnelle.

Fort heureusement du reste, les témoignages d'une telle résurrection commencent à se multiplier. En voici un que je considère comme édifiant, car s'il a l'éclat du verre, il n'en a point la fragilité. C'est à Los Angeles que je l'ai recueilli.

L'actrice Esther Williams et son mari Ben Cage, propriétaires d'un restaurant de cette ville étaient poursuivis devant les tribunaux par un client qui affirmait avoir absorbé des débris de verre dans une crème glacée. Le client mécontent, Ward E. Willent, ne réclamait pas moins de 51.239 dollars d'indemnité, soit environ 18 millions de francs pour « lésions internes ». Le plaignant ayant ajouté qu'il avait absorbé du pain aussitôt après avoir ingurgité la glace litigieuse, les défenseurs confièrent leur cause à Me Raymond G. Stanbury, qui plaida de la façon suivante : il cassa une vitre en morceaux, confectionna un sandwich au verre pilé, mangea cette friandise sous les yeux des juges, fit constater qu'il ne s'en trouvait pas plus mal et obtint de la sorte que son adversaire fût débouté.

Pareil exploit fera date dans les annales judiciaires d'outre-Atlantique. Mais je me permets de revenir en France, où les esprits scrupuleux abondent plus que partout ailleurs et où l'intégrité des citoyens se manifeste jusque dans les relations de contribuable à percepteur, comme l'établit cette lettre adressée par le gérant des « Carrières du Centre » à l'administration des Contributions indirectes de Guéret :

Monsieur le Receveur principal,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre formule habituelle, par laquelle votre administration réclame à notre société, au titre d'intérêt de retard sur la déclaration du chiffre d'affaires du mois de décembre 1954, la somme de 11 francs.

Je viens rendre hommage à la diligence de vos services, qui, soucieux des deniers de l'État, ne laissent passer aucune créance susceptible de compromettre l'équilibre budgétaire.

Afin de ne pas compliquer les écritures des chèques postaux et puisque, aussi bien, je ne peux établir un chèque bancaire de 11 francs, j'ai pensé qu'il convenait de vous adresser en timbres-poste la somme permettant l'extinction de cette dette.

Cependant, l'administration des P. T. T. n'ayant pas émis de timbres de 11 francs, je vous adresse la vignette immédiatement supérieure, soit 12 francs, car un timbre de 10 francs aurait, sans aucun doute, provoqué, de la part de vos services, un rappel de la différence.

Notre compte devra donc apparaître créditeur, dans votre livre, de : 12 — 11 = 1 franc.

C'est un plaisir pour moi que de vous faire remise de cette différence, somme que vous pourrez affecter au comité d'œuvres sociales des Contributions indirectes.

A seule fin, cependant, de justifier notre comptabilité, je vous serais obligé de vouloir bien me délivrer un reçu.

Veuillez agréer...

Comme dit l'autre, tout commentaire affaiblirait la portée de la démonstration.

LE SCEPTIQUE.

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

GENES, 20 FEVRIER. Ravageant la côte ligure, un raz de marée drosse contre les quais plusieurs navires, dont le cargo suédois « Nordanland » qui, chargé de carbure de calcium, provoquera, en coulant, une terrifiante explosion.

MIAMI, 20 FEVRIER. Durant que l'hiver déclenche une nouvelle offensive à travers le Vieux Continent, ces naïades se livrent avec autant d'adresse que de grâce aux joies du ski nautique sous le chaud soleil de Floride.

GENEVE, 20 FEVRIER. N'étant pas autorisée par le shah à amener en France son fils, Ali Patrick, héritier présomptif du trône d'Iran, la princesse Pahlevi Choleski arrive de Rome en Suisse, où le petit prince fera ses études.

LAS VEGAS, 22 FEVRIER. Les expériences nucléaires se poursuivent. Après l'explosion « Théière », dont on voit le gigantesque champignon, la bombe « Grand-Père » irradiera, le 7 mai, dans un rayon de 1.300 kilomètres.

JOHANNESBURG, 22 FEVRIER. En vertu des récentes lois de ségrégation, les familles indigènes des faubourgs doivent évacuer leurs logis misérables pour être transférées dans une cité moderne, où elles seront groupées.

RIETI, 22 FEVRIER. Après de longues recherches, l'épave du quadrimoteur belge perdu le 13 à 100 kilomètres de Rome est repérée sur le mont La Cerella, où les skieurs parviendront à dégager les corps de onze victimes.

« EN BREF »

DURCISSEMENT

ATTEINT à la fois de thrombose coronaire et de « déviationnisme de droite », M. Imre Nagy, dictateur N° 1 de la Hongrie rouge, file un mauvais coton. Il se croyait dans la ligne en pratiquant la politique de « libéralisation » de M. Malenkov. Mais le vent a tourné. Le vieux bolchevik Matyas Rakosi, qu'il avait supplanté à la tête du gouvernement en 1953, joue les Khrouchtchev à Budapest. Devant le parti tout-puissant, il a convaincu M. Nagy d'antimarxisme et d'opportunisme, l'accusant d'avoir sacrifié la collectivisation des terres et l'essor de l'industrie lourde à l'accroissement des biens de consommation.

UN TOUR DE PRINCE

LE duc d'Edimbourg a été conquis à l'art un peu spécial de l'illusionnisme. Au cours d'une séance de prestidigitation au « Magic Circle », l'époux de S. M. Elizabeth II a scié en deux, sur la scène, son propre secrétaire particulier, aux applaudissements des professionnels ravis de sa virtuosité.

UN BON VIVANT

LES gastronomes célèbrent demain, 2 avril, le deuxième centenaire de Brillat-Savarin. Né en 1755, dans ce Bugey où l'on a conservé le culte du bien-manger, ce magistrat, qui siégea à la Constituante, connut bien des vicissitudes durant les heures troublées de son époque. Mais cet épicurien, fin gourmet, sut trouver une consolation dans les délices de l'art culinaire. Il se divertit fort en écrivant ce livre plein d'esprit qu'est la Physiologie du goût, *devenu le bréviaire des gastronomes. Cette seule œuvre lui aura valu une célébrité posthume... et de bon arôme !*

UN MINISTRE EN CHOMAGE

MINISTRE du Travail à la Jamaïque, Mr. Mac Pherson a été victime des dernières élections. Son parti ayant été battu, il a perdu son portefeuille, qui lui valait une indemnité de 2.000 livres par an. Quittant son pays pour l'Angleterre, l'ex-ministre s'est présenté à l'office de la main-d'œuvre de Brixton pour solliciter un quelconque travail dans un bureau. « Se voir privé de son emploi, a-t-il constaté avec philosophie, est un danger de la politique. »

AUX URNES !

LE gouvernement Edgar Faure a fixé au 17 avril la date des élections cantonales et au 24 avril le scrutin de ballottage. Dans la moitié des cantons de chaque département les électeurs procéderont au renouvellement des conseillers généraux élus en 1949. L'intérêt de ce scrutin porte sur les conséquences électorales de l'éclatement du R. P. F. et sur l'attitude des communistes, auxquels on prête l'intention de favoriser l'élection des candidats qui se seront déclarés hostiles aux accords de Paris.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 FÉVRIER AU 15 MARS

« EN BREF »

PERTE DE SUBSTANCE

DEPUIS qu'a été créé, en 1952, le « Comité intergouvernemental des migrations européennes », 300.000 continentaux ont quitté l'Europe, dont 115.000 Allemands, 91.500 Italiens, 23.500 Autrichiens et 18.000 Grecs. 70.000 de ces émigrants fournissent de la main-d'œuvre à l'Australie, 67.000 au Canada, 52.000 aux U. S. A. 40.000 au Brésil et autant à l'Argentine. Dire qu'il existe, à nos portes, un continent noir, prolongement naturel de la vieille Europe, qui manque autant de bras que de capitaux pour la mise en valeur de ses abondantes richesses !

A LA FOURRIERE !

SAIT-ON qu'il stationne en permanence dans les rues de Paris plus d'une centaine d'autos abandonnées ? Certaines sont en panne, leurs propriétaires, impécunieux, attendant des jours meilleurs pour les faire réparer. D'autres ont été jugées trop minables pour être remorquées chez un « ferrailleur ». Il est des propriétaires de voitures qui, en voyage ou en mission pour plusieurs mois, évitent ainsi les frais de garage. Mais la circulation est trop difficile pour que soit toléré un pareil sans-gêne. La police procède actuellement à l'enlèvement de ces véhicules, qui sont dirigés sur la Fourrière. Ils seront vendus aux enchères dans un an et un jour si leurs propriétaires n'ont pas, d'ici là, donné signe de vie.

RETRAITS ABUSIFS

CE droit donné aux préfets de retirer le permis de conduire aux automobilistes en infraction avec le Code de la route, sur simple procès-verbal de la police ou de la gendarmerie, est exercé parfois de façon arbitraire, l'intéressé n'étant jamais appelé à s'expliquer sur son cas. Plusieurs propositions sont soumises au Parlement qui tendent à transférer ce droit aux tribunaux. Il semble que le régime actuel pourrait être plus simplement tempéré par le droit donné aux contrevenants de présenter leur défense et par la limitation du retrait aux infractions sérieuses.

REVALORISATION

LE Français est un monsieur décoré qui ignore la géographie... L'actuelle inflation du ruban rouge et le rythme des promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur sembleraient donner corps à cette légende.

Les 9.000 « légionnaires » de 1804, les 50.000 de 1912 étaient déjà devenus 170.000 en 1923 ! Depuis la libération, le contingent est passé à 200.000 en 1949 pour atteindre 225.000 l'an dernier.

Des parlementaires ont estimé utile de revaloriser notre décoration nationale en dressant un barrage contre cette crue. L'Assemblée Nationale avait décidé de réduire le contingent de 3 à 5 %. Le Conseil de la République a porté les coefficients de réduction à 10, 15 et 20 %.

VATICAN, 24 FEVRIER. Pour la première fois depuis que la maladie l'avait retenu dans ses appartements, le souverain pontife, ayant à sa droite S. Em. le cardinal Tisserant, va présider la Sacrée Congrégation des Rites.

PARIS, 24 FEVRIER. M. Edgar Faure ayant fait approuver par 369 voix contre 210 le programme et la composition de son cabinet, les ministres groupés à l'Elysée autour de M. René Coty vont subir l'assaut des photographes.

BONN, 26 FEVRIER. Tandis que les Shupos dispersent des communistes manifestant contre le réarmement, le Bundestag approuve les accords de Paris (314 voix contre 15) et à 60 voix de majorité la convention sur la Sarre.

TWICKENHAM, 26 FEVRIER. Pour son troisième match dans le tournoi des cinq nations, l'équipe de France de rugby a rencontré l'Angleterre, qu'elle a battue par 16 points à 9. Elle tient la première place du tournoi.

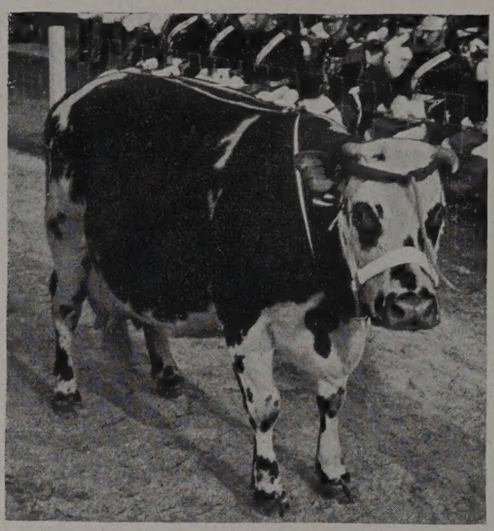
PARIS, 27 FEVRIER. Le « clou » de la Nuit des Artistes 1955 a été l'audacieux numéro de perchistes exécuté à 12 mètres du sol par Brigitte Auber et Paul Guers, le brillant jeune premier de la Comédie-Française.

STOCKHOLM, 1er MARS. Ingrid Bergman, que l'on voit conversant avec le roi Gustave, a déclaré qu'elle ne reviendrait plus dans son pays, en raison des commentaires discourtois de la presse suédoise sur son foyer.

DU 20 FÉVRIER AU 15 MARS

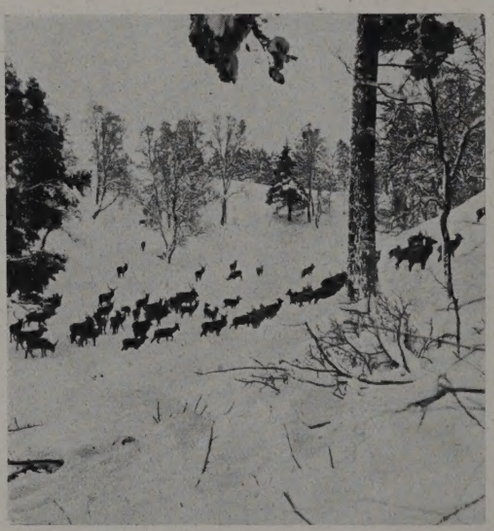
AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

BERNE, 3 MARS. L'hélicoptère peut contribuer utilement aux secours en haute montagne. Sur ce « Djinn » à réaction, Dabos assure pour la première fois une liaison avec le refuge de la Jungfrau, à 3.450 mètres d'altitude.



PARIS, 4 MARS. Fière des 40.000 kilos de lait qu'elle a donnés en cinq ans, la normande « Havraise II », proclamée reine des vaches laitières au concours agricole, défile devant les gardes républicains en tenue d'apparat.

LE CAIRE, 4 MARS. En commémoration du 70e anniversaire de son règne spirituel sur les Ismaïliens, l'Aga Khan, entouré de la bégum et du prince Ali Khan, va recevoir 70 pièces de platine dans les salons de l'hôtel Sémiramis.



BALMORAL, 4 MARS. Dans une pittoresque vallée écossaise devenue réserve de chasse, des postes de ravitaillement ont été installés où daims et biches, qu'une neige épaisse réduisait à la famine, trouvent leur subsistance.

MOSCOU, 4 MARS. Devant l'autel installé dans son appartement moscovite, le R. P. George Bissonnette, prêtre américain d'origine française, dit sa dernière messe avant de quitter l'U. R. S. S. d'où il est expulsé.

MEDENINE, 5 MARS. Portant les cheveux en broussaille, des « guerriers saints de l'Islam », d'ex-fellaghas, manifestent devant M. Tahar ben Ammar, qui voyage dans le Sud-Tunisien, en réclamant l'indépendance de la Tunisie.

« EN BREF »

COUP FOURRE

LES élections japonaises ont marqué le succès du Parti démocrate de M. Hatoyama, qui, sur 467 sièges, en a enlevé 185, contre 112 seulement aux libéraux de M. Yoshida, les socialistes enregistrant de leur côté une avance sensible. Mais la composition du nouveau Parlement n'assurera pas au gouvernement une majorité stable, les libéraux se refusant à soutenir M. Hatoyama en raison de sa politique de « normalisation des rapports » avec l'U. R. S. S. et la Chine rouge.

LE CHEMIN DU MARTYRE

EXPULSE de la Chine communiste en même temps que d'autres missionnaires catholiques, le R. P. Pierre Lefèbvre, du Grand Séminaire de Changhaï, est mort dans des conditions inhumaines, à Canton, sur la route du retour. Après un voyage atroce, épuisé par la maladie et par la fatigue, il avait réclamé en vain des autorités chinoises les soins médicaux que nécessitait son état.

BEAUCOUP DE BRUIT...

LE désordre était tel, après la guerre, dans certaines administrations d'Etat qu'une loi avait été votée en 1948 pour mettre fin à cette gabegie et pour sanctionner les irrégularités constatées. Des sanctions étaient prévues à l'égard des agents de l'Etat reconnus coupables d'abus ou de négligences préjudiciables aux finances publiques.

La « cour de discipline budgétaire », qui fonctionne depuis sept ans à cet effet, vient de dresser le bilan de ses activités. Elle a prononcé trois condamnations à l'amende, les autres affaires dont elle était saisie sont classées... ou encore en cours d'instruction !

FRAIS DE JUSTICE

TANDIS qu'on s'agite encore autour de l'affaire Dominici et du sinistre héros du crime de Lurs, l'Etat veille au grain. La ferme de la Grand'Terre, où vivaient le « patriarche » et sa tribu, vient d'être inventoriée par ministère d'huissier.

Elle sera mise en vente aux enchères publiques pour couvrir les frais du procès de Digne, qui atteignent un million et demi de francs.

MARINS COBAYES

L'AUDACIEUSE aventure du docteur Bombard et de son Hérétique va être reprise officiellement par la Marine nationale. Dix marins s'embarqueront à Brest sur un radeau pneumatique en compagnie d'un médecin principal de la flotte. Sans vivres ni eau potable, ces naufragés volontaires s'alimenteront uniquement, durant huit jours, des produits que leur apportera la mer. Les résultats de cette expérience seront précieux. Ils permettront d'apprécier la résistance des naufragés à ce régime d'abstinence en même temps que le comportement des engins pneumatiques de sauvetage.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 FÉVRIER AU 15 MARS

« EN BREF »

UNE MEDAILLE DE PRIX !

DE retour des U. S. A., Igor Stravinski a eu une surprise agréable : un jury, réuni à Helsinki, lui a attribué la médaille d'or qui porte le nom de Sibelius, l'illustre musicien finlandais, et qui doit être décernée tous les cinq ans à un compositeur ayant rendu d'éminents services à la culture internationale. L'auteur de « Petrouchka » et de « l'Oiseau de feu » devient, à soixante-treize ans, le premier titulaire de cette médaille, qui s'accompagne d'un prix équivalent à 105 millions de nos francs !

LIBRES PROPOS

EN décidant de rendre publics les comptes rendus sténographiques de la Conférence de Yalta, le Département d'Etat de Washington a mis les chancelleries en émoi.

Les propos qu'échangèrent, du 4 au 11 février 1945, en Crimée, les « Trois Grands », notamment à l'heure des toasts d'après-dîner, étaient exempts de toute retenue ; certaines observations de Staline touchant l'élimination de la France du contrôle allemand, d'autres boutades « churchilliennes » à l'égard de l'Allemagne risquent de réveiller les dissentiments et de faire surgir des polémiques désagréables. Tel était l'avis de Sir Winston Churchill, qui estimait inopportune cette publication intégrale.

LE REPOS DU « LION »

SIR WINSTON CHURCHILL, qui est entré, en décembre dernier, dans sa 81e année, se décidera-t-il à prendre un repos bien gagné ? Les milieux politiques londoniens s'attendent à le voir annoncer, à l'issue du dîner qu'il offre à S. M. Elizabeth II le 4 avril, sa décision de passer la main à son brillant second Sir Anthony Eden.

Mais le « Premier » britannique, ne se résignant pas à prendre ses quartiers de retraite à la Chambre des Lords, continuerait à représenter aux Communes les électeurs de Woodford, qui lui sont fidèles depuis plus de trente ans.

UN RUSH... ATOMIQUE

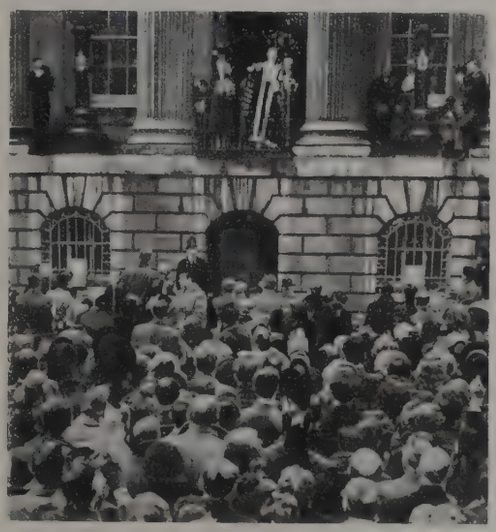
LA Californie, qui connut voilà un siècle la fièvre de l'or, puis celle du pétrole, attire de nouveau les chercheurs de trésor. Le 15 mars, sur un signal des autorités, un demi-millier de prospecteurs se sont lancés à toute vitesse de Bakersfield vers une région de la Sierra Nevada, où ont été décelées des traces d'uranium. Ils ont délimité les « claims », où les plus chanceux peuvent espérer revivre la merveilleuse aventure des chercheurs d'or de 1850.

EN AVANCE SUR L'HORAIRE

DANS un des documents secrets de la Conférence de Yalta, les états-majors annonçaient au président Roosevelt et à Winston Churchill que l'écroulement définitif de l'Allemagne serait acquis entre le 1er juillet et le 31 décembre 1945. Ils sous-estimaient le « mordant » des troupes alliées, puisque la deuxième guerre mondiale allait prendre fin le 7 mai, deux mois plus tôt que ne l'avaient prévu les plus optimistes des grands chefs militaires.

SYDNEY, 5 MARS. Les inondations font des ravages jusque dans la sèche Australie où, en Nouvelle-Galles du Sud, les habitants de Maitland, transformé en une petite Venise, se rendent, en barque, à leurs occupations.

BERLIN, 8 MARS. Bravant la vague de froid qui a déferlé sur l'Europe centrale, les consommateurs de ce grand établissement berlinois, grâce au chauffage à l'infrarouge, peuvent « faire terrasse » comme aux beaux jours.



LONDRES, 9 MARS. Le public britannique, qui se passionne pour le destin matrimonial de Margaret, est venu acclamer la princesse à son retour des Antilles, alors qu'elle était, à Mansion House, l'invitée du lord-maire.

ROME, 9 MARS. A l'occasion de la Santa Francesca Romana, patronne des automobilistes italiens, les voitures des particuliers, de l'armée et de la police se massent devant le Colisée, où elles seront bénies par Mgr Traglia.

ORLY, 10 MARS. Héros de l'Annapurna, Maurice Herzog (à g.) est venu saluer les membres de l'expédition française dirigée par Jean Franco qui partent à la conquête du Makalu, 5e sommet du monde, dans le massif de l'Himalaya.

PARIS, 13 MARS. Parmi les 20.000 membres des Associations familiales venus fêter le 10e anniversaire de leur Union figuraient des groupes folkloriques, tels ces Landais qui ont remonté sur leurs échasses les Champs-Elysées.

QUARANTE PAYS PARTICIPERONT A PARIS

LE METIER de chasseur d'images n'est pas de tout repos. Pris entre les exigences professionnelles qu'il leur faut satisfaire et des consignes sévères dont la nécessité n'est pas toujours évidente, les photographes connaissent parfois des moments désagréables pendant leurs missions.

A LA BIENNALE DE LA PHOTO ET DU CINÉMA

Simples remarques à l'usage des amateurs

PAR ROGER DARDENNE

Du 6 au 16 mai, le Grand Palais abritera la Biennale de la Photographie et du Cinéma. Vaste exposition à laquelle ne participent pas moins de quarante pays et qui coïncide avec le centième anniversaire de la fondation de la Société française de photographie.

Excellente occasion pour essayer de faire le point. Oh ! non pas, certes, pour retracer l'histoire de la photographie depuis ses débuts, même succinctement. Elle a été écrite d'excellente manière en plus d'un ouvrage auxquels on ne peut que renvoyer les curieux du sujet. Mais il est naturel de remarquer qu'une invention, aujourd'hui sensiblement plus que centenaire, s'est évidemment développée en améliorant sans cesse sa technique et ses moyens. De sorte qu'on peut considérer qu'il n'y a plus à attendre, dans ce domaine, de progrès bouleversant les données acquises et les résultats obtenus. Cette opinion étant émise, bien entendu, avec la prudence qui réserve toujours à l'imprévu sa part. Ce qu'il est permis d'avancer — et nous pourrions, pour le faire, nous retrancher derrière l'autorité de compétences indiscutées — c'est que « les surfaces sensibles » ont connu d'énormes perfectionnements et que ces perfectionnements réduisent l'importance accordée aux appareils. En d'autres termes, à cause de la qualité atteinte aujourd'hui par les surfaces sensibles, l'amateur a vu augmenter ses chances de faire de bonnes photographies.

Pourtant, le problème « appareil » reste la préoccupation majeure pour la plupart de ceux qui s'adonnent à la photographie. De sorte que l'on en vient à s'interroger : « Les appareils correspondent-ils aux besoins des utilisateurs ? »

A vrai dire, la question ainsi posée ne l'est pas très correctement. Les appareils sont maintenant de modèles très nombreux. Ils ont reçu quantité de perfectionnements et, en fait, ils sont de nature à répondre aux possibilités les plus étendues. Mais l'utilisateur connaît-il bien ses propres possibilités et choisit-il en fonction de ses besoins réels ? Examinons un peu la structure du marché de la photographie d'amateur en France. L'étude en a été entreprise assez récemment par le Conseil national de la photographie, et les indications qu'elle a fournies, parfois surprenantes, sont d'un vif intérêt.

6 MILLIONS ET DEMI D'APPAREILS EN SERVICE

Si l'on ne considérait que la possession et la conservation d'épreuves photographiques, on pourrait dire qu'il n'est pas une maison en France où la photo n'ait sa place. Tous les Français possèdent et gardent des photos dans des albums ou dans leurs tiroirs, parfois même en assez grand nombre. Il y a plus : une enquête a révélé qu'un tiers des personnes ne possédant pas d'appareil s'étaient fait photographier en un an. La moitié d'entre elles s'étaient adressées à un opérateur professionnel ; les autres avaient été « prises » par un parent ou un ami.

Et, déjà, nous pouvons avoir une idée précise des sujets recherchés et pour lesquels l'amateur moyen utilise son appareil. 96 % des photos faites représentent ce qu'on pourrait appeler « l'album aux souvenirs » : enfants, scènes de famille, paysages de vacances, monuments, etc. Il y a même souvent combinaison : le premier coin de campagne ou bord de plage est prétexte pour aligner les membres de la famille et les fixer sur la plaque sensible.

Les possibilités photographiques sont donc exploitées dans une proportion infime. Tant de sujets s'offrent à l'amateur, scènes de travail, incidents de voyage, fêtes ou manifestations locales, qu'il néglige pour s'enfermer dans un cadre étroit !

Mais revenons aux statistiques. L'étude du Conseil national de la photographie indique que 6 millions et demi d'appareils environ seraient aux mains des familles françaises. En s'appuyant sur la base du recensement de 1946, l'étude du C.N.P. ayant été faite avant le dernier recensement, on établissait comme suit la répartition : 48 % des foyers français possèdent un appareil, 7 % en possèdent deux, 1 %, trois au plus, et 3 % en utilisent un qu'ils ont emprunté.

AUTRES remarques : la répartition varie selon les régions ; relativement plus forte dans les régions à grosse population urbaine que dans les populations rurales, sensiblement plus élevée dans la région parisienne que dans celle du Centre-Ouest. 60 % des foyers ayant un ou plusieurs enfants possèdent un appareil, contre 45 % seulement de ceux qui n'ont pas d'enfant. Et cela rejoint l'observation que nous faisions plus haut sur le choix habituel des sujets. Ajoutons que les photos du premier enfant sont toujours très nombreuses. Elles ont tendance à devenir plus rares à mesure que le cercle de famille s'élargit ; les cadets seraient plutôt moins favorisés sur ce point.

Cette description ne s'applique qu'à la moitié environ des foyers français. Encore faudrait-il tenir compte de degrés d'activité extrêmement divers. Sachez, en effet, qu'un appareil sur sept ne quitte pas le placard ou l'étagère où il est rangé. Du moins ce « délaissé » a-t-il sans doute quelques états de services dont son propriétaire se souvient vaguement. Mais il y a, en face des utilisateurs plus ou moins intermittents, l'armée numériquement à peu près égale des non-utilisateurs. Comment se répartissent-ils et quelles sont les raisons de leur abstention ? Eh bien, 25 % déclarent franchement : « La photographie ne m'intéresse pas. » En nombre à peu près identique se rangent ceux qui prétendent n'avoir pas d'occasion de faire des photos ou qui ne veulent pas tenter l'aventure, craignant, disent-ils, de ne « pas savoir s'y prendre ». Enfin, la masse des récalcitrants (50 %) objecte : « Cela entraîne à trop de dépenses, un appareil coûte cher... »

Ces trois catégories ne manifestent d'ailleurs qu'assez faiblement leur désir de changer de camp, quoique pas mal de non-utilisateurs des deux derniers groupes — remettons-nous-en au miracle pour les irréductibles — expriment le vœu d'avoir, un jour, un appareil, si, toutefois..., etc.

UN APPAREIL « FAIT » VINGT-CINQ ANS

NOUS voilà donc au cœur de la question. Et ce qui renforce la portée de l'objection : « Trop cher ! », c'est la constatation que le renouvellement des appareils se fait à une cadence qui n'a rien de rapide. Beaucoup d'amateurs ne montrent aucune envie de remplacer leur vieux compagnon. Si bien que la durée

APPAREILS DESTINÉS AUX DÉBUTANTS ET AUX AMATEURS

1. SUPERFEX, pour pellicules 4 × 6 cm. 5, 8 photos. Cet appareil ne permet des prises de vues qu'à l'extérieur. Netteté assurée de 1 m. 50 à l'infini. Prix : 1.215 francs.

2. KODAK 620, pour pellicules 6 × 9 cm. (bobines petit axe), 8 photos. Cet appareil, pliant, est muni d'une prise de flash qui permet la réalisation de photographies en extérieur et en intérieur. Prix à partir de 7.350 francs.

3. ULTRA-REFLEX, pour pellicules 6 × 6 cm. (bobines petit axe), 12 photos. Cet appareil, équipé pour la pose ou l'instantané, jusqu'à 1/100 de seconde, est muni d'une prise de flash qui permet de réaliser des photographies en extérieur ou en intérieur. Prix : 3.895 francs.

4. BOX LUMIERE, pour pellicules 6 × 9 cm. (bobines petit axe), 8 photos. Equipé pour la pose et l'instantané jusqu'à 1/75 de seconde. Grâce à la prise de flash permet les photos en extérieur ou en intérieur. Prix : 2.635 francs.

5. PHOTAX, pour pellicules 6 × 9 cm. (bobines petit axe), 8 photos. Equipé pour la pose et l'instantané jusqu'à 1/100 de seconde. La prise de flash permet les photos en extérieur et en intérieur. Prix : 2.990 francs.

6. PHOTO-HALL, pour pellicules de 6 × 6, 12 photos. Appareil reflex (dispositif pour le contrôle de mise au point et de cadrage), il est doté d'un objectif lumineux permettant la pose et l'instantané du 1/10 au 1/250 de seconde. Possibilités de photos en extérieur et en intérieur, mais avec l'aide d'un pied (qui est recommandé d'ailleurs du 1/25 de seconde et au-dessous). Prix : 16.200 francs.

7. PHOTO-HALL, pour pellicules 24 × 36 m/m, 20 ou 36 photos. Son objectif très lumineux permet les photos en extérieur et en intérieur. (Pose et instantané du 1/10 au 1/250 de seconde.) Prix : 11.800 francs.

8. RETINETTE KODAK, pour pellicules 24 × 36 m/m, 20 ou 36 photos. Objectif lumineux, permettant les photos en extérieur et en intérieur. Prise pour flash. Glissière pour télémètre qui facilite la mise au point. Prix : 18.990 francs.

9. SEMFLED STANDARD, pour pellicules 6 × 6 cm., 12 photos. Appareil reflex. Permet la pose et l'instantané (du 1/10 au 1/250 de seconde), les photos en extérieur et en intérieur. Prise pour flash ordinaire et pour flash électronique. Prix : 19.970 francs.

moyenne d'existence d'un appareil pour le marché de renouvellement est de l'ordre de vingt-cinq ans, l'ancienneté moyenne des appareils en service se fixant autour de dix années.

Les appareils sont-ils vraiment chers ? Tout dépend, évidemment, de ce que vous voulez acheter. Il suffit d'un coup d'œil à la devanture d'un marchand pour s'assurer que la gamme des prix est très étendue. En vérité, il existe quantité d'appareils de prix modique. Et qui donnent satisfaction à leurs possesseurs ! C'est un préjugé qui veut qu'on ne « réussisse » ses photos qu'avec des appareils coûteux et compliqués. Et c'est un préjugé qui finit par se retourner contre l'intérêt de l'industrie photographique. Car l'amateur, sachant mal se servir d'un appareil que son degré de formation ne le met pas à même d'employer valablement, n'obtenant que des résultats médiocres ou mauvais, se lasse, se décourage et renonce à une distraction qu'il avait adoptée d'enthousiasme. De grandes maisons l'ont si bien compris qu'elles recommandent à leurs dépositaires de ne pas vendre aux débutants, aux amateurs de force modeste, d'appareils délicats à manier. Elles redoutent, à juste titre, la propagande à rebours exercée par ce genre de vente.

Posons donc, en principe, qu'on peut faire de bonnes photos avec un appareil simple et bon marché. Corollaire : les débutants, les amateurs non encore très aguerris, ou qui entendent se limiter à un ordre assez restreint de sujets, n'ont pas besoin d'appareils compliqués. Or, dans beaucoup de cas, les acheteurs éventuels, si on leur demande quelle somme ils consentiraient à débourser, indiquent un prix d'achat assez élevé. Ils agiront sagement et éviteront des mécomptes en se limitant.

LA PHOTOGRAPHIE EST LOIN D'AVOIR TOUS SES EMPLOIS

Est-ce à dire que l'appareil compliqué est à proscrire ? Ce serait une absurdité. Entre les débutants et les amateurs, dont nous venons de parler, et ceux que nous appellerons les photographes d'art — ce ne sont pas nécessairement des professionnels — aptes aux travaux les plus difficiles et au maniement des mécanismes les plus délicats, il existe une masse d'amateurs qui n'ignorent pas que les appareils perfectionnés permettent toutes les virtualités de

APPAREILS « CHASSEURS D'IMAGES »

1. SEMFLEX OTOMATIC B, 6×6 cm. ; 12 photographies. Prix : 49.160 francs.

2. HASSELBLAD, 6×6 cm. ; 12 photographies. Magasin interchangeable permettant de passer de la prise de vues en noir à la prise de vues en couleurs sans attendre la fin des bobines. Prix : 198.470 fr.

3. EXAKTA, 6×6 cm. ; 12 photographies. Prix : 122.135 francs.

4. LEICA 3 F, 24×36 mm. ; 20 ou 36 photographies. Prix : 109.300 francs.

5. ROLLEIFLEX, 6×6 cm. ; 12 photographies. Prix : 93.330 francs.

6. FOCA UNIVERSEL, 24×36 mm. ; 20 ou 36 photographies. Prix : 88.810 francs.

7. VERASCOPE RICHARD, 24×30 mm. ; 20 photographies stéréo ou 40 photographies normales avec bobine standard. Cet appareil permet la prise de vues en relief ou la prise de vues normale. Prix : 100.760 francs.

8. CONTAX 3 A, 24×36 mm. ; 20 ou 36 photographies. Cet appareil offre la particularité d'avoir non seulement un télémètre couplé, mais une cellule photoélectrique, elle aussi couplée, pour la détermination du temps de pose. Prix : 124.325 francs.

9. RECTAFLEX, 24×36 mm. ; 20 ou 36 photographies. Cet appareil reflex possède en outre un dispositif télémétrique spécial qui permet de contrôler la mise au point. Prix : 101.370 francs.

Ces quelques types d'appareils ont des caractéristiques communes : petit encombrement, possibilité de flash ordinaire ou de flash électronique. Ils ont tous un objectif extrêmement lumineux et sont munis d'un système de mise au point automatique, soit par télémètre (24×36 mm.), soit par dispositif reflex. Ils sont complétés en général d'accessoires nécessaires, tels que posemètre, lentilles complémentaires, écrans...

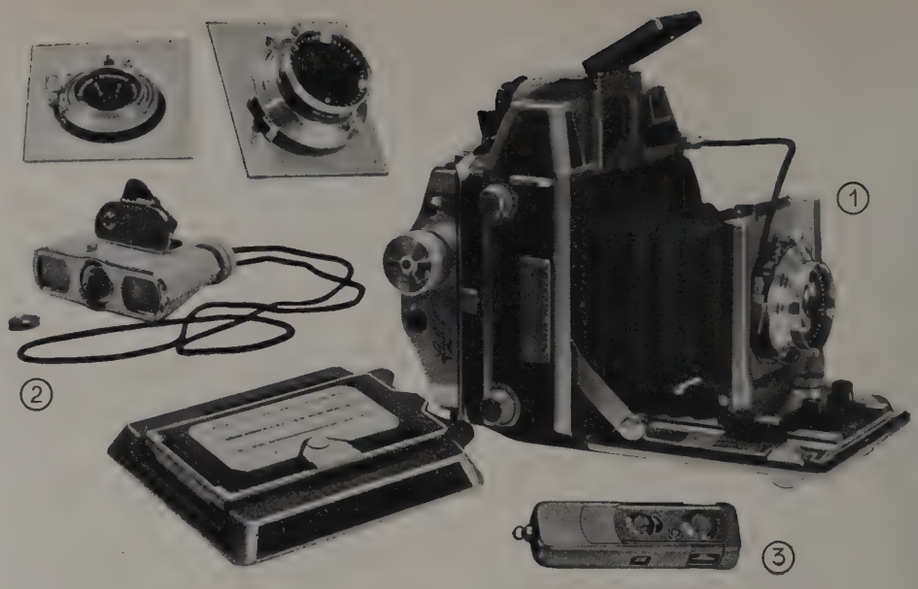
CETTE PHOTO remarquable de la Park Avenue à New-York, l'avenue des résidences somptueuses, a été prise au moment de Noël, quand, à perte de vue, tout le long de son parcours, cette voie est plantée d'arbres de Noël, illuminés électriquement le soir. La circulation y est intense, et, pour obtenir l'effet des raies lumineuses qui, ajoutées aux lumières des arbres, donnent à l'avenue un aspect de fête particulièrement gai et coloré, l'objectif de l'appareil a été laissé ouvert pendant plusieurs minutes. Les raies jaunes sont produites par les phares avant des voitures qui descendent l'avenue, les raies rouges par les feux arrière de celles qui la remontent. Les voitures elles-mêmes ne sont pas fixées sur la pellicule parce qu'elles sont trop sombres, et aussi parce qu'elles sont en mouvement. Photographie prise par A. L. Goldman sur Ektachrome, appareil speed-graphic 4 × 5 inch, objectif Ektar 127 m/m.

l'art photographique. Leur adresse, leur goût, l'expérience qu'ils ont acquise, leur désir de capter beaucoup plus de sujets, de saisir le mouvement, les amènent à se servir de ces appareils. Et les rangs de ces chasseurs d'images doivent naturellement se grossir de beaucoup de ceux qui, ayant eu une initiation agréable, auront pris confiance, aiguisé leur curiosité et qui voudront aller plus loin, faire davantage et mieux, leur ambition s'étant accrue.

A tous ces amateurs, les appareils qui risquent de rebuter le photographe encore peu entraîné apporteront de grandes satisfactions.

On leur devra, sans doute, une diffusion beaucoup plus grande de la photographie. Car celle-ci est très loin d'avoir tous les emplois qu'elle devrait avoir. Conservation de documents, reproduction de maquettes, archives, etc., les utilisations offertes sont multiples. La notion photographie, associée au travail, à la vie quotidienne, est encore loin d'avoir largement pénétré chez nous, alors qu'elle est courante en d'autres pays.

PEUT-ÊTRE l'éducation des jeunes déterminera-t-elle une orientation nouvelle! Et nous voudrions conclure en signalant l'exemple de cet instituteur de l'Est, qui, comme travaux manuels, fait fabriquer à ses élèves boîtes et plaques, préparant ainsi, on peut le croire, des générations qui se passionneront pour la découverte des innombrables spectacles que la vie présente à qui sait regarder et pour leur enregistrement sur la pellicule. Les premiers photographes n'étaient-ils pas, eux aussi, des artisans, des bricoleurs? Ce qui ne les empêchait pas, jusqu'au feutre et à la lavallière, de se proclamer artistes. Et ils n'avaient pas tort.



APPAREILS SPÉCIAUX

1. LINHOF, 6×9 cm. ; 8 photographies. Type de l'appareil de studio, aux possibilités infinies, tant par son objectif et son magasin interchangeable que par sa chambre noire à positions multiples. Utilise les bobines 6 × 9 cm., et les portraits-films. Prix avec un minimum d'équipement : 250.000 francs environ.

2. BINOCA, 10×14 mm. ; 12 photographies. Appareil doté d'un objectif lumineux combiné avec une jumelle. Permet, grâce à un magasin spécial, l'utilisation du film 16 mm. Prix : 10.000 francs.

3. MINOX, 8×11 mm. ; 50 photographies. Appareil de poche avec mise au point réglable de 0 m. 20 à l'infini ; permet la pose et l'instantané, de la 1/2 seconde au 1/1000 de seconde. Prise pour flash ordinaire et pour flash électronique. Prix : 67.175 francs.

NOUS nous sommes attachés à montrer ici, en trois tableaux, une variété d'appareils photographiques modernes — des plus simples aux plus perfectionnés, des moins chers aux plus coûteux, tous excellents dans leur catégorie.

Notre but a été de faciliter le choix du lecteur en présentant les appareils suivant une progression de caractéristiques qui entraîne celle des prix. Il faut donc se garder de voir, dans la rigidité d'un classement, son aspect toujours quelque peu arbitraire.

LES prix qui figurent dans les tableaux précédents ne sont donnés qu'à titre indicatif. Ils correspondent, pour un type d'appareil dans une marque, à un modèle de caractéristiques précises. Or il est courant qu'un type d'appareil se présente en deux ou plusieurs modèles comportant, sous un aspect rigoureusement identique, des caractéristiques modifiées, en particulier en ce qui concerne l'optique : d'où, évidemment, une différence de prix parfois très sensible d'un modèle à l'autre.

LE TELEOBJECTIF rend aux photographes de très grands services. Pour manier ces engins ils s'équipent de manière à rendre leur travail plus facile. En voici un, par exemple, qui se sert d'une crosse de fusil pour braquer son appareil sur les arrivants à une garden-party donnée par la reine à Buckingham. C'est aussi un fusil photographique que le maharajah de Mysore s'est fait fabriquer à Londres. Cet appareil, qui coûte 600.000 francs, possède une détente pour déclencher le mécanisme et une pour photographier l'objet. Il peut fonctionner la nuit, prendre des photographies en couleurs, et deux puissants téléobjectifs peuvent être ajoutés au canon. Dans la crosse, ce fusil contient un film de 36 vues. Et puisque nous parlons de photographies prises à longue distance, signalons que l'Université Harvard possède un appareil, le « Super-Schmidt Meteor Camera », construit pour saisir les bandes brillantes émises par les météores qui traversent l'atmosphère.

FAIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

PAR EMMANUEL SOUGEZ

IL y a un demi-siècle, la photographie était déjà — et depuis longtemps — une distraction. Une distraction dont l'exercice sérieux exigeait un certain courage.

Faire de la photographie — on ne disait pas encore « photo » — c'était, outre la possession d'un matériel volumineux, avoir chez soi, dans un réduit ou une pièce sacrifiée, un laboratoire — on disait : cabinet noir — parfois sommaire, souvent confortable. C'était s'y enfermer, après avoir « grillé » le contenu de trois ou six châssis à plaques et, par une suite d'opérations mystérieuses, obtenir un « cliché ». C'était, ensuite, l'exposer au soleil, pour en tirer des épreuves « au citrate ». C'était réaliser soi-même la merveille, c'était vraiment « faire de la photographie ». L'agrément de conduire ainsi les opérations jusqu'à la fin doublait celui de « prendre la vue » et rendait plus précieuse l'image obtenue.

Aujourd'hui, on fait de la photographie comme les dames peuvent faire la cuisine, du bout des doigts — que dis-je ? — du bout du doigt, et en lisant mot à mot une recette.

C'est dire qu'on n'en fait plus, directement du moins, mais qu'on provoque une suite d'actes qui y aboutissent, par le truchement d'un matériel de plus en plus perfectionné et réduit, et par le concours de spécialistes étrangers et indifférents.

Cette vérité, sans doute un peu cruelle pour l'amour-propre de certains, ne diminue pas cependant la satisfaction de ceux « qui en font », ou croient en faire, ni l'admiration de ceux qui disent : « Un Tel fait d'excellentes photographies. »

Mais pensons qu'on recherche là plus d'agrément que de gloire, et que, en somme, on l'a voulu ainsi. L'effort associé de plusieurs industries y a tendu avec persévérance et succès. On n'a laissé sans réponse aucun souhait, aucune convoitise. Si bien qu'après avoir donné à l'amateur et, par ricochet, au professionnel les plus larges moyens de photographier « en noir » on les comble aujourd'hui par ceux de traduire en couleurs tous les aspects du monde visible, et cette réalisation met fin à l'une des plus anciennes préoccupations humaines.

LA « Biennale de la Photo et du Cinéma », première manifestation française de cette ampleur, qui se tient à Paris du 6 au 16 mai prochain, retrace, à côté d'autres révélations, l'historique de cette grande aventure de la couleur et nous introduit dans son temple.

Malgré tout ce que nous connaissions déjà de ces prestigieuses images où le monde est reproduit dans son intégralité de formes, de matières et de couleurs, nous devons sortir émerveillés de ce lieu où l'on a su réunir les plus beaux exemples.

Notre information se complète par la visite des sections de matériel. Ici, les appareils porteurs des derniers perfectionnements de la mécanique et de l'optique. Là, les produits de l'industrie des « surfaces sensibles », dont on ne sait pas assez de quelle somme de connaissances, de recherches, de concours et de labeur ils sont les fruits. L'ensemble de cette production montre combien a été observée avec constance et conscience la volonté de permettre à tous d'accomplir avec succès ce que nous appelons « l'acte photographique ».

C'est ainsi qu'on peut lire dans l'un des bulletins d'information de la Biennale : « Pendant ces seules dix dernières années, une évolution considérable est intervenue, tellement considérable qu'il faut presque *le faire exprès* pour rater une photographie avec une pellicule actuelle. »

C'est à peine une boutade, et si nous insistons particulièrement sur cet aspect, entre tant d'autres, de la photographie, c'est parce que nous savons qu'aucune autre des grandes inventions du siècle n'a apporté d'aussi nombreux et précieux services et, à la fois, d'agréables et paisibles distractions.

« Il n'y a rigoureusement aucune découverte scientifique depuis plus de cinquante ans qui n'ait été, à un moment donné, conditionnée par une intervention de la photographie. Mais on ne sait généralement pas qu'il n'y a aucune activité où elle n'intervienne, qu'il s'agisse de l'industrie, du commerce, du droit, des arts, de la médecine, etc. » (Bulletin officiel de la Biennale.)

LES MERVEILLES DE LA PHOTOGRAPHIE

C'EST avec une rapidité, une précision, une clarté dont l'œil est très loin de se montrer capable que l'objectif photographique fixe des images qui comblent l'homme de surprise.

Les télescopes d'aujourd'hui ne sont que des appareils photographiques gigantesques qui enregistrent sur des plaques ultra-sensibles le tracé des astres imperceptibles pour l'observateur.

De même, dans la métallurgie, en géologie, dans les laboratoires de criminologie on utilise des films sensibles aux rayons ultra-violets ou infrarouges, dont la longueur d'onde est respectivement inférieure ou supérieure à celles perçues par l'œil humain. Ces procédés permettent de scruter l'intérieur des corps et des objets ou de fixer l'image de corpuscules trop petits pour être vus par l'homme.

La conjugaison des rayons X et des microscopes électroniques a permis de photographier le virus de la poliomyélite et même de deviner la lueur des atomes eux-mêmes.

Aujourd'hui, un bon appareil arrive à photographier à 1/100 de seconde ; les photographes sportifs travaillent au 1/1000. Le docteur Harold E. Egerton, de l'Institut de Technologie du Massachusetts, a mis au point divers modèles nouveaux capables de photographier au dix millième de seconde.

Dans l'industrie, on a pu prendre des photographies de l'intérieur des machines les plus compliquées grâce aux rayons X, et sous deux angles différents à la fois, afin d'obtenir des films en relief du fonctionnement du mécanisme. Enfin, des procédés récents ont permis d'imprimer des livres, même avec des planches en couleurs, par le moyen de la photographie. L'armée américaine utilise une méthode, dite de « photographie électrostatique », qui lui permet d'avoir, imprimée, une photo « une seconde » après qu'elle a été prise.

MATERIEL

L'UNIVERSALITE de la Biennale nous vaut de voir rassemblées, pour la première fois en France, des productions du monde entier, et les types d'instruments représentés font le point de la technique moderne.

Ici, les appareils, si appréciés, de petit format, du genre Leica, Contax, Foca, Rétina. — Dans les formats moyens, la gamme des « box », dont la simplicité archaïque fait toujours la joie des débutants ; puis les foldings, de plus en plus délaissés, quoique bien pratiques. Les favoris sont les reflex : Rolleiflex, Semflex et leurs nombreux cousins, puis, ce prince du Nord, le Hasselblad, qui, dans le genre, est le fin du fin.

Plus sérieuses encore, pour professionnels ou amateurs transcendants, voici les vraies cameras, de plus grands formats et de haute précision : Linhof, Speed-Graphic, etc., véritables observatoires portatifs, précis comme des microscopes et compliqués comme des tableaux de bord, avec optique interchangeable, décentrements extrêmes, synchronisme au flash. Acrobates de l'enregistrement, auxquels rien ne peut échapper du haut de statifs mobiles comme des têtes d'oiseaux.

Nous sommes, ici, dans le domaine de la photographie la plus grave, celle des grands maîtres et de leurs émules, celle des spéculations élevées, avec laquelle on ne fait pas joujou et dont les fins sont d'un autre monde que la photo-souvenir-de-vacances.

Les posemètres de tous systèmes, les flashes électroniques complètent ce matériel par leur sensibilité et leur puissance, tandis que les appareils d'agrandissement doivent à la vogue des petits formats d'atteindre à la perfection.

Une place à part (et d'honneur !) à

l'optique, doyenne de toutes ces industries, dont l'application à la photographie n'est que la plus jeune branche et qui, plus encore qu'un œil, est l'émettrice par excellence des ondes photogènes.

LES SURFACES SENSIBLES SONT DE PLUS EN PLUS RAPIDES

NOUS savons tout des émulsions pour la photographie en noir et blanc. Elles sont de plus en plus sensibles et affinées *et permettent de faire des photographies d'intérieur sans flash.*

Les derniers procédés de photographie en couleurs consistent, on le sait, en émulsions à trois couches superposées, dont chacune, après le traitement approprié qui suit l'impression, enregistre une des trois couleurs primaires nécessaires, par leur mélange, à la formation de toutes les autres couleurs.

On a porté ces émulsions à une sensibilité assez élevée pour permettre de grands instantanés, et ce n'est pas la moindre qualité de ce matériel. L'exactitude à laquelle on peut atteindre dans la reproduction des couleurs est plus précieuse encore, et tout le monde peut admirer la perfection de ces images. Ajoutons à leur prestige la facilité de leur obtention — faisant la part, bien entendu, d'une fabrication dont la technique est un prodige de minutie et de soins. Car, nous devons le dire, à l'étonnement des non-initiés, une photographie en couleurs par les procédés aujourd'hui en honneur n'est non seulement pas plus difficile à prendre qu'une photographie en noir, mais, à certains égards, plus facile. La principale condition à observer, et qu'on ne peut guère transgresser, est la détermination exacte du temps de pose — mais le posemètre est là pour l'indiquer — car on ne peut corriger les erreurs par un traitement ultérieur, comme dans la photographie en noir.

UNE NOUVEAUTÉ...

GRACE à l'aboutissement de travaux conduits dans ses laboratoires français, Kodak va prochainement offrir le moyen d'obtenir des épreuves en couleurs sur papier, en partant des vues positives sur film Kodachrome courant.

Il s'agit d'un procédé tout nouveau, qui supprime la nécessité du « négatif couleurs » imposé jusqu'ici. C'est le positif kodachrome normal qui sert alors de « cliché ». Le tirage achève par agrandissement, en format standard 7,5 × 11,5 cm., sur un papier approprié qui, par une technique assez semblable à celle décrite dans l'article, mais grâce à des appareils d'une conception toute nouvelle, donne une épreuve « négative » en couleurs complémentaires. Celle-ci est ensuite « inversée », c'est-à-dire convertie en image « positive » définitive, conforme au kodachrome qui a servi de cliché.

Outre la simplification qu'apporte cette méthode, elle a, entre autres avantages, celui d'atteindre à une fidélité inégalée dans la reproduction des couleurs sur papier et, de plus, celui d'apporter la solution la plus économique à ce jour. On possède ainsi un kodachrome à deux fins : il reste un document pouvant être vu en transparence ou en projection et sert à la fois de véritable cliché pour tirage d'épreuves en couleurs sur papier.

FILMS POUR PHOTOGRAPHIES « POSITIVES » EN COULEURS A EXEMPLAIRE UNIQUE QU'ON EXAMINE PAR TRANSPARENCE

	FORMATS		PRIX	DÉVELOPPEMENT
Kodachrome	24×36 m/m	36 poses	2.195 fr.	développement compris
»	»	20 poses	1.465 fr.	» »
Agfacolor	24×36 m/m	20 poses	1.465 fr.	» »
»	6×9 c/m	8 poses	1.140 fr.	» »
Gevacolor	24×36 m/m	20 poses	1.465 fr.	» »
»	6×9 c/m	8 poses	1.295 fr.	» »
Anscocolor	24×36 m/m	20 poses	1.510 fr.	» »
»	6×9 c/m	8 poses	1.425 fr.	» »
Ektachrome	6×9 c/m	8 poses	732 fr.	840 fr.
Ferraniacolor	24×36 m/m	20 poses	885 fr.	410 fr.
»	6×9 c/m	8 poses	804 fr.	410 fr.

SI VOUS VOULEZ DES ÉPREUVES SUR PAPIER D'APRÈS LES NÉGATIFS DU TABLEAU CI-DESSUS VOICI CE QU'IL VOUS EN COUTERA

6×9 c/m	210 fr.	l'épreuve par contact
9×12 c/m	336 fr.	» » »
24×36 m/m	1.050 fr.	la bande de 20 vues
	1.890 fr.	la bande de 36 vues
6×9 c/m	250 fr.	l'épreuve par agrandissement
9×9 c/m	378 fr.	» » »
9×12 c/m	403 fr.	» » »
10×15 c/m	555 fr.	» » »
13×18 c/m	750 fr.	» » »
18×24 c/m	1.385 fr.	» » »
24×30 c/m	1.730 fr.	» » »

FILMS POUR PHOTOGRAPHIES « NÉGATIVES » EN COULEURS POUR OBTENIR DES ÉPREUVES « SUR PAPIER »

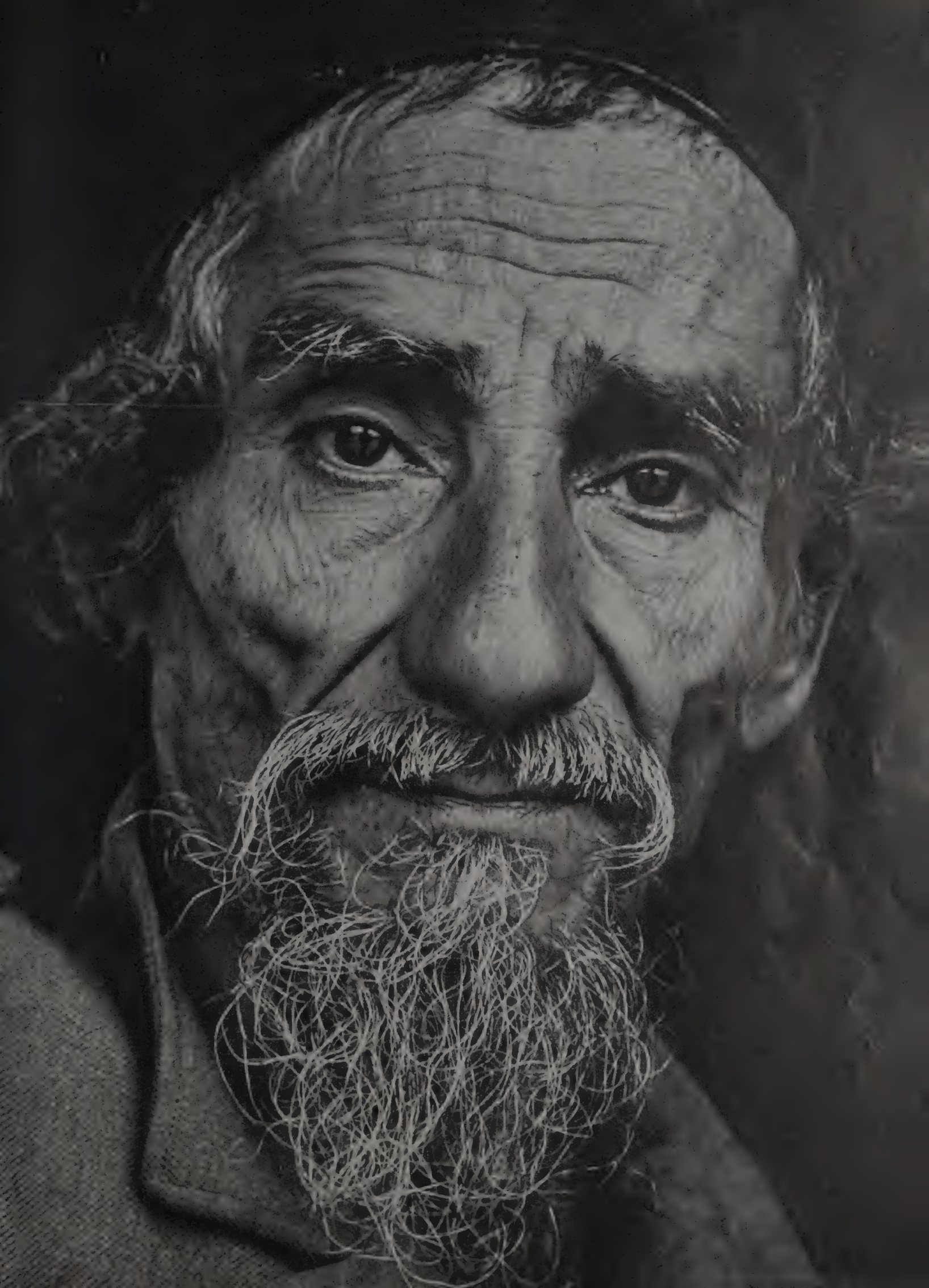
	FORMATS		PRIX	DÉVELOPPEMENT
Agfa-négatif	24×36 m/m	20 poses	640 fr.	410 fr.
» »	6×9 c/m	8 poses	550 fr.	410 fr.
Gevacolor	24×36 m/m	20 poses	640 fr.	250 fr.
»	6×9 c/m	8 poses	550 fr.	250 fr.
Ferraniacolor-négatif	24×36 m/m	20 poses	640 fr.	410 fr.
» »	6×9 c/m	8 poses	550 fr.	410 fr.
Telcolor	24×36 m/m	20 poses	712 fr.	410 fr.
»	6×9 c/m	8 poses	640 fr.	410 fr.

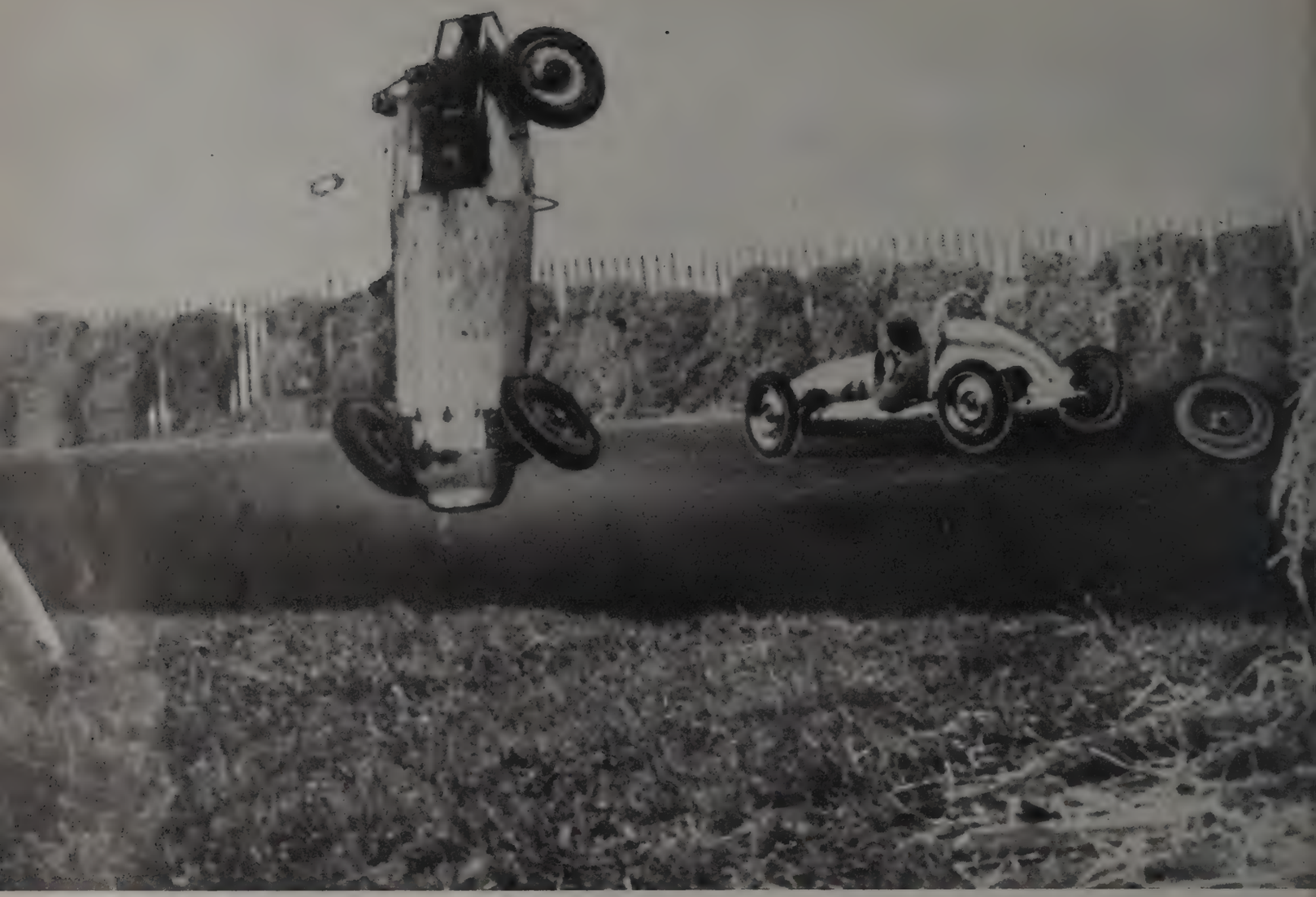
CEPENDANT, une inquiétude s'établit lorsqu'on exprime le désir d'obtenir de ces *diapositives* des épreuves multiples sur papier. Là aussi, l'industrie répond à cette inquiétude, et l'on peut, aujourd'hui, faire tirer dans des conditions raisonnables des copies agréables, disons même parfaites.

Ces nouvelles techniques procèdent du principe sommairement indiqué plus haut et sont représentées par des types divers de fabrication : Kodachrome, Ektachrome, Agfacolor, Gevacolor, Ferraniacolor, Anscocolor, qui ne varient guère que par de légères différences de sensibilité et de traitement. Voici pour les images *positives* à exemplaire unique, à examiner par transparence.

ON en peut obtenir des copies multiples, soit sur films semblables, par simple contact, soit sur papier, par le procédé dit « dye transfer ». Bien traité, il permet de très beaux résultats. Mais il est d'une technique délicate et compliquée, et, pour cela, très onéreux. Plus pratique et de prix très raisonnable est le dernier en date des systèmes, celui dit « négatif-positif ». Dans le domaine de la couleur, il procède du même principe que la photographie en noir : on obtient, sur un film approprié et après un développement particulier, une image *négative* des couleurs. C'est-à-dire qu'elles sont traduites par leurs complémentaires : un rouge engendre un vert, un jaune, un violet et un bleu, un orangé. L'opération dite d'inversion, qui transformait, dans le procédé déjà décrit, l'image négative en positive, n'a pas lieu ici, et nous en restons à cet état négatif qui constitue un véritable cliché. Lorsque son image sera projetée sur l'émulsion de même classe d'un support-papier, en vertu du même processus, et après un traitement en principe analogue, on

DANS CETTE PHOTOGRAPHIE d'un vieux Yéménite, le photographe a réussi à saisir non pas une expression passagère ou momentanée, mais tous les éléments qui nous permettent de pénétrer son caractère et de le comprendre. Parce qu'elle ne s'arrête pas aux apparences, mais va plus loin, cette photographie dépasse la simple représentation graphique. Il y a dans les yeux une expression de bonté mêlée à une vague tristesse. On peut y lire la sagesse et une certaine résignation au destin enseignée par les années. Le visage, sillonné de rides, reflète la noblesse de caractère, la droiture, l'honnêteté. (Phot. A. L. Goldman).





CE QU'IL FAUT admirer, c'est la promptitude des réflexes du photographe qui a fixé sur la plaque sensible cette cabriole sensationnelle. On à peine à croire que le célèbre coureur automobiliste danois Ake Jonsson ait pu sortir indemne de cet accident qui lui est arrivé au cours d'une épreuve disputée à Copenhague. Il a fallu autant de réflexes pour photographier le dramatique suicide du noir Clarence Sims se jetant dans l'Hudson, à New-York, du haut du pont George-Washington, sous les yeux des policemen impuissants et d'un prêtre qu'il avait alerté lui-même.

ON entend encore couramment appeler négatifs les clichés noirs ou couleurs qui sont fournis après qu'un film a été développé, et l'on entend couramment dire que les épreuves tirées sur papier, qu'elles soient en noir ou en couleurs, constituent des positifs.

EN REALITE...

Un négatif en noir ou en couleurs est une image, sur pellicule, sur verre ou sur papier, dont les valeurs sont inversées par rapport à la réalité.

Un positif est une image, sur pellicule, sur verre, sur papier ou sur tout autre support, qui restitue exactement les valeurs ou les couleurs du sujet photographié.

obtiendra une image *en couleurs complémentaires des complémentaires du négatif initial*, donc *positive* et reconstituant les couleurs du sujet original.

Ce n'est là, on le comprend, qu'une description sommaire et simplifiée à la mesure de ce bref exposé.

Cette technique compliquée et fort délicate comporte de nombreuses opérations et ne peut être confiée qu'à des spécialistes, et assurée, à l'aide d'un matériel approprié, dans des laboratoires parfaitement équipés.

Un tableau annexé à cette étude donnera quelques renseignements pratiques sur les moyens et les prix actuels de ces traitements.

NOUS voudrions compléter cet exposé par quelques considérations statistiques proposées par les animateurs de la Biennale, et qui sont parfois d'une éloquence surprenante.

D'abord ceci, qui confirme ce que nous avons avancé sur l'importance qu'il convient d'accorder, respectivement, à l'amateur lui-même et aux interventions dont il accepte d'être tributaire : « Un utilisateur sur trois se contente de charger son appareil. Il s'en sert sans se préoccuper ni de la vitesse de prise de vues, ni de son

Phot. Arie L. Goldman

ILS FONT MENTIR LE DICTON

CETTE PHOTO est le résultat de beaucoup de chance, de patience aussi, pour arriver à déclencher l'obturateur au moment précis où a eu lieu cette scène, exemple, qu'on retrouverait sans doute assez difficilement, de parfaite entente entre deux animaux qui passent classiquement pour entretenir des rapports sans bienveillance. Pourtant ce boxer anglais et cette chatte se sont pris d'affection l'un pour l'autre. Et l'expression de satisfaction de la chatte posant sa tête sur la langue du chien fait de cette image un document exceptionnel.

ouverture de diaphragme, ni de sa profondeur de champ. Seules les qualités du film qui lui est vendu, du papier sur lequel seront tirées ses photos, les capacités professionnelles du photographe qui réalisera ses travaux lui permettent d'obtenir des résultats satisfaisants. »

Sur la possession des appareils :

« La répartition des appareils par niveau économico-social est surprenante : un foyer ouvrier sur deux possède un appareil. Les employés, fonctionnaires, artisans et commerçants possèdent un appareil dans trois cas sur quatre. »

Et ceci, qui est très important, et éclaire ce à quoi nous faisions allusion en écrivant que l'industrie photographique s'adresse plus aux amateurs qu'aux professionnels et que ceux-ci ne bénéficient guère des progrès que « par ricochet » :

« 15 % des amateurs consomment à eux seuls 50 % de la totalité des films utilisés en France chaque année. »

TIRAGE INSTANTANÉ

PLUS ingénieux et amusant que solution définitive est le système connu sous le nom de Polaroïd, qui groupe, sous un volume très réduit, la camera, la matière sensible et le « laboratoire » de développement.

Un magasin adapté à l'arrière de l'appareil contient, avec la réserve de surface sensible, les substances de développement qui, au fur et à mesure des prises de vues, se répandent sur lesdites surfaces et, agissant en quelques minutes, permettent de recueillir immédiatement une épreuve séchée, calibrée, terminée.

Mais, nous le répétons, c'est plus un curieux jouet scientifique qu'un instrument capable de résultats sérieux.

LA COMPLAISANCE d'un gendarme peut parfois, comme il est permis de le constater ci-dessus, compenser l'inconvénient de n'être pas d'une taille assez haute pour dominer le lot des reporters.

IL résulte de ces calculs que la moitié de la population dispose d'un appareil. Quelle autre invention a suscité une telle *activité ?*

Nous soulignons *activité* pour exclure l'opposition que la radiophonie pourrait apporter à cette statistique, si son excercice n'était exclusivement passif et ne provoquait aucun mouvement — si ce n'est la gymnastique matinale ! — ce qu'elle produit se dissolvant dans l'espace. Alors que du « geste photographique » résulte un objet qui ne vise, au contraire, qu'à la durée.

AINSI, la photographie, témoin quotidien de la vie, amusement, moyen d'expression, et dont on a si longtemps méconnu les mérites et négligé le concours, apporte au monde une valeur qui croît avec le progrès, et, parce qu'il lui a été donné l'insigne pouvoir de reproduire tous les aspects du monde visible, de représenter les choses telles qu'elles sont, et parfois plus belles encore, le photographe — amateur ou professionnel — doit s'attacher à les restituer par une exaltation de leur caractère propre, qu'il soit dans la beauté pure — et c'est souvent ainsi — dans le grandiose ou dans le dramatique. Que cet acte tende vers la révélation de ce que l'angle habituel de l'observation ne peut pas toujours déceler. Dès lors, il n'est plus de sujet banal, car chacun porte en lui une puissance méconnue, que lui confèrent forme, volume, matière, et que la photographie a le privilège d'isoler et de proposer à nos sens comme revêtu d'une signification nouvelle.

Il n'est, pour y parvenir, d'autre formule qu'une bonne technique et un certain « esprit ». Sachons admettre et comprendre qu'on ne photographie pas un objet autrement qu'un autre objet ; que la diversité des images n'est que dans la diversité des sujets eux-mêmes.

Pour traduire un paysage, une fleur, un animal, un vase, une colonne, une forme humaine, un roc ou un nuage, le processus photographique est le même. C'est seulement « l'esprit » du traducteur qui, intervenant dans l'ordre naturel, doit donner à l'image le souffle de vie.

LA FEMME PRETE POUR LE BAL

Le dernier coup d'œil au miroir reflète la grâce extrême d'une robe de satin parme que le jaune d'une écharpe fait chanter. Ces deux tons, harmonie nouvelle de ce printemps, auraient enchanté les impressionnistes.

La Femme chez Elle et au dehors

PAR J. DE SEDOUY

SOUS LE SIGNE DE LA COULEUR

LA mode printanière nous apporte une gamme de teintes neuves, hardies, douces ou vives, dont les harmonies et les contrastes exigent de chaque femme l'effort d'un choix personnel.

C'est à elle de savoir si le jaune bouton-d'or, le blond « Cheveux de la Reine », le bleu céruléen, le rouge rubis ou le rose éteint feront ou non chanter dans un accord parfait ou un contraste piquant ses propres tonalités : chevelure, peau, prunelles.

Pour le soir surtout, soyons attentives à ce que nous propose la mode, car les robes du soir, destinées aux heures élégantes sous les lustres et les girandoles, offrent mille tentations mais aussi mille pièges.

Deux styles s'affrontent, dès que s'allume la lumière électrique ; le style souple et sinueux inspiré du roseau, ou celui plus ample et plus étoffé inspiré de la corolle d'une fleur. L'un et l'autre sont responsables de la plupart des belles robes, dont les tissus, lourds ou arachnéens, en soie, en nylon, en dentelle, en mousseline, tissés en relief, imprimés sur chaîne, brodés, ajourés ou plissés, sont l'honneur de nos fabricants et s'imposent à l'heure où le cadre et les circonstances exigent une dignité de bon aloi.

LA robe du soir courte, parfaite pour les cocktails tardifs, les petits dîners, le théâtre, le cabaret, les réunions intimes, fait une offensive foudroyante. Alerte, juvénile, seyante, elle évoque les pas dansants d'une Camargo et emprunte aux broderies et aux décolletés les plus audacieux une élégance qui porte le millésime de 1955.

La robe du soir longue, parfois même pourvue d'une traîne, qui évoque les fastes illuminés des salons d'apparat, fait appel aux teintes les plus délicates et aux enjolivements les plus précieux, ainsi qu'aux étoffes fascinantes et imprévues. L'organdi concurrence le satin, la faille joue avec la mousseline, le chantung se marie avec la dentelle en des harmonies subtiles qui mettent en valeur les bijoux et l'épiderme. La nuit est vouée aux robes de féerie, par lesquelles les doigts agiles de Paris tissent le rêve et le retiennent prisonnier.

LE MAUVE DES IRIS et le noble drapé de la mousseline s'accordent à ravir avec le cadre d'or patiné du miroir Louis XIV et les reflets mobiles des torchères de cristal. (Jean Dessès.)

**SOMPTUEUSE ET SEYANTE,
LA ROBE DE SATIN OR**

Le jaune, couleur de soleil, est le coloris dominant de la mode printanière. Pâle ou vif, il éclaire de ses reflets la chevelure et la peau. Il importe seulement de l'harmoniser avec son propre type. Le jaune qui convient aux blondes et les rend plus dorées encore n'est pas le même que celui des brunes ou des rousses. Cette belle robe de grand soir, en satin jaune d'or, s'accompagne d'un collier, d'un bracelet et de boucles d'oreilles émeraude, ton complémentaire qui fait chanter l'ensemble (Fath).

**JUVENILE ET GRACIEUSE,
LA ROBE DU SOIR EN ORGANDI**

La fraîcheur de l'organdi et l'accord délicat du rose Bertin et du blanc composent la plus charmante des robes du soir destinée aux beaux jours. La jupe large et le corsage drapé, la taille haussée sous un nœud de gros-grain soulignent la grâce d'une silhouette juvénile prête à la danse et aux promenades romantiques dans un parc illuminé. Les longs gants blancs et le collier de perles d'eau douce accentuent l'effet lumineux de l'ensemble (Dior).

EMPLOI inattendu et personnel, la coiffeuse de rotin, anciennement table roulante. Elle se déplace d'un geste et s'accorde à tous les styles. — CI-DESSOUS, belle de lignes, luisante comme une soie dans son placage à dessin fleuri, la coiffeuse ancienne apporte son galbe à la chambre à coucher.

LE PROBLÈME DES COIFFEUSES

INDISPENSABLE, coquette et pratique, la coiffeuse est un meuble de première nécessité.

Diversement interprétée et ornée, petite, moyenne ou grande, la coiffeuse est, après le lit, le meuble essentiel dans une chambre féminine.

Aujourd'hui, la coiffeuse s'accorde à tous les styles et à tous les besoins. Elle peut se nicher dans l'angle d'une pièce, se composer d'un simple plateau suspendu au mur et qui s'escamote après l'emploi, de deux planches dans une armoire que surmonte une glace, plus élégamment d'une table, rectangulaire ou de forme rognon, ou plus fastueusement encore d'un meuble ancien créé pour cet usage exclusif.

Quelle que soit la formule choisie et adaptée à l'espace vital dont on dispose, une femme soignée et soigneuse se doit d'organiser pour elle-même un petit coin où elle disposera commodément d'un miroir et où elle pourra éparpiller au moment nécessaire les pots, les fards, les brosses, peignes et produits divers dont la

NETTE, simple, pratique, la coiffeuse moderne s'installe sous la fenêtre et sert de table de chevet.

beauté (aidée par la science de la cosmétologie moderne, qui lui en facilite l'usage) exige l'emploi quotidien. Nous avons groupé ci-contre quelques coiffeuses glanées chez de jolies femmes aux fortunes diverses qui ont su, avec goût, résoudre ce problème primordial.

LA table roulante en osier léger se transforme agréablement en coiffeuse que l'on promène aisément. Pourvue d'un miroir, quelques fleurs prenant la place des bouteilles absentes, elle attend l'heure du maquillage et se roule d'un doigt auprès de la fenêtre, ou de la lumière, d'où qu'elle vienne. La coiffeuse ancienne, galbée et élégante, convient à un intérieur plus conformiste. Destinée à accueillir les pots d'onguent et la brosserie précieuse, ses tiroirs demandent à être gainés de soie, et son placage délicat réclame l'usage du plumeau régulièrement brandi pour le débarrasser des parcelles de poudre inopportunes. Ornées de flambeaux ou de bougies, c'est un meuble ravissant, qui seul décore une pièce.

La coiffeuse moderne s'interprète aisément de façons différentes ayant entre elles une parenté de lignes simples et celle de l'emploi quasiment constant d'une tablette placée entre plusieurs tiroirs, en bois, en glace, en verre ou en rotin. Elle est le meuble que toute femme ordonnée et coquette désire dès qu'elle installe son « chez soi ».

La cantine du marin d'autrefois, revue et corrigée par une jolie femme, peut également composer la coiffeuse la plus pratique et la plus imprévue. Il suffit de la tapisser à l'intérieur et d'y disposer flacons, brosses, boîtes à poudres et à fards ; tout l'arsenal de la coquetterie.

Posée sur un pied en forme d'X que n'importe quel ébéniste peut faire, elle est commode et décorative sans prendre beaucoup de place, de plus elle s'accorde à des styles divers

UTILISANT le creux d'un mur, cette coiffeuse ne prend aucune place et permet le rangement précis de tous les produits de beauté. Fermée, elle disparaît à la vue.

et ses cuivres brillants lui confèrent un aspect net, fort plaisant.

Lorsque la place est vraiment réduite, on peut aussi disposer dans un angle une petite encoignure composée de plusieurs planches superposées et y disposer les pots et objets utiles. Un miroir à trois faces apendu par une cordelière en passementerie suffit à donner à l'ensemble un air soigné. Une couche de peinture assortie ou contrastant avec le reste de la pièce octroie à cette coiffeuse improvisée sa valeur dans l'ameublement. Elle s'intègre ou ressort ainsi dans le coloris général recherché. C'est uniquement affaire de goût.

SUR UNE COIFFEUSE QU'Y A-T-IL ?

LES soins de beauté essentiels n'exigent que peu de produits, toujours choisis dans les produits de qualité et employés régulièrement avec une constance et une discipline sans faiblesse.

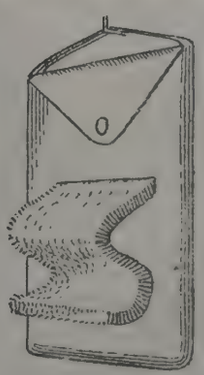
Ces produits se composent de : une bonne crème de démaquillage, un tonique peu alcoolisé, une crème nourrissante antirides et une crème de base pour la poudre. La poudre, le rouge et le cosmétique pour les cils suffisent généralement à la plupart des femmes.

LA CANTINE DU MARIN, posée sur un pied en forme d'X, contient aujourd'hui la brosserie et les flacons dont ne saurait se passer aucune jolie femme.

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

FRILEUX OU NON FRILEUX, chacun pourra trouver dans le lit conjugal la température adéquate à son désir. Cette couverture chauffante en deux parties indépendantes permet toutes les graduations voulues, entre la tiédeur et la chaleur. Environ 7.500 francs.

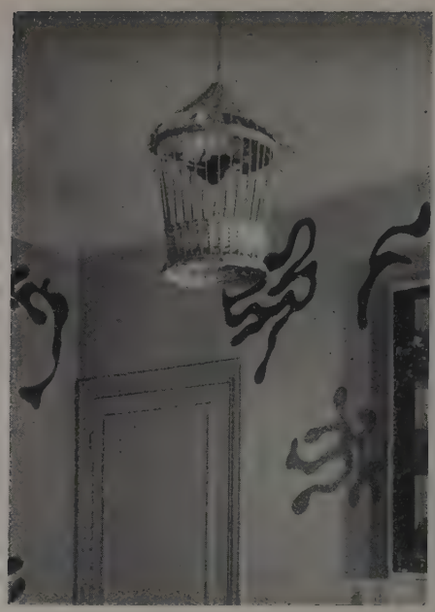
DOUX COMME UN DUVET, souple et pratique, le gant de toilette en nylon, lavé et séché en un instant, est destiné au démaquillage. Il ne conserve aucune trace de graisse ni de fard et demeure impeccable jusqu'au bout. 350 francs.



QUE FAIRE de l'indispensable coton ? Le suspendre au mur ou dans l'armoire, dans un petit sac de plastique qui laisse dépasser le morceau nécessaire, maintenant le reste à l'abri de la poussière. Environ 1.000 francs.

LE FLAMANT de l'époque 1900 continue à décorer de son anatomie distinguée la lampe à pétrole adaptée à l'électricité.

ROCOCO, séduisant, décoratif, le lustre de laiton et de fleurs de porcelaine égaie un intérieur qui se veut délicat.



LA CAGE D'OSIER, où se perche un oiseau de porcelaine, possède une ampoule dissimulée qui éclaire gaîment la chambre d'enfants.

LE CANDELABRE aux six bras éclaire avec vigueur de ses six ampoules sous l'abat-jour peint en vert.

CONFORT ET ÉCLAIRAGE VONT DE PAIR

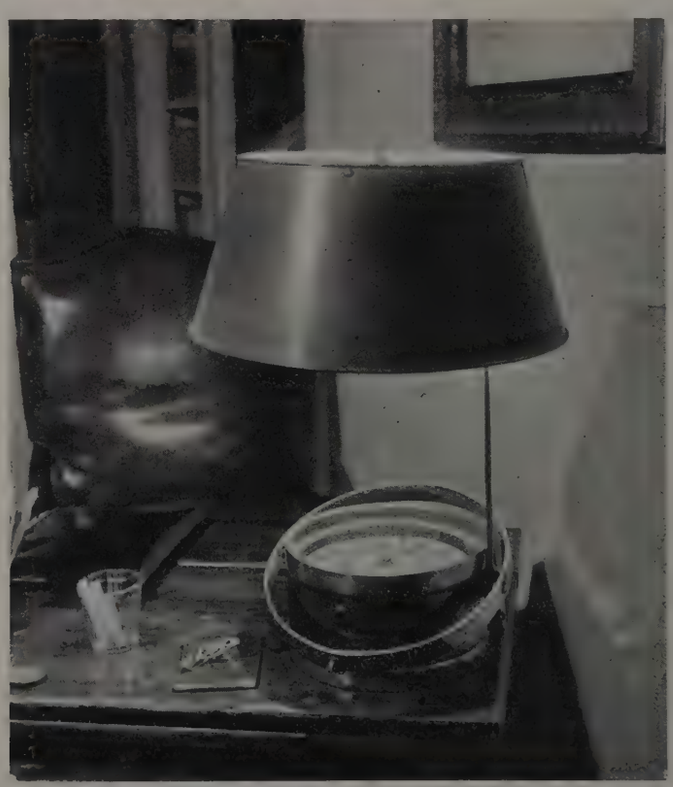
LE souci d'un éclairage chaque jour amélioré est l'un de ceux que les décorateurs actuels ressentent le plus vivement. Une ambiance agréable est créée instantanément par des points lumineux habilement conçus et placés par rapport aux couleurs, aux espaces et au style des pièces diverses où leur présence s'impose.

Depuis la lampe 1900, haut perchée sur des pattes grêles et dont l'abat-jour s'enjolivait de mille arabesques et froufrous, jusqu'à la lampe à rayons infra-rouges, qui éclaire et réchauffe en même temps, les progrès, en ce domaine, ont été immenses et ne cessent de s'améliorer.

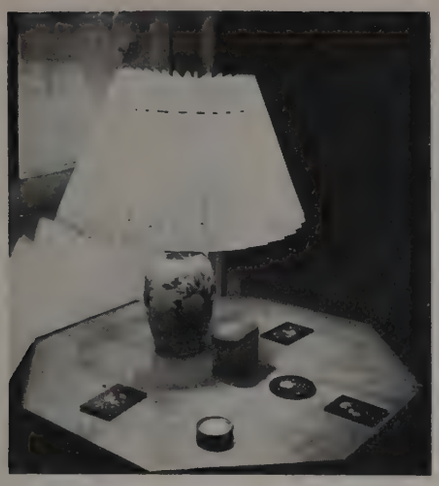
Il nous est apparu amusant de grouper, pour les soumettre au choix de nos lecteurs, les diverses et charmantes manières dont certains ont su utiliser des luminaires variés dans des cadres fort différents.

L'oiseau, qui sert de support à l'ancienne lampe à pétrole, ressort en contraste heureux sous un éclairage d'aujourd'hui. Le vieux candélabre à six bougies, coiffé d'un abat-jour vert, éclaire mieux que jadis, muni de ses six ampoules. La baratte à beurre en

DE LA LAITERIE au bureau, cette baratte a gravi les échelons de la gloire. Son cuivre étincelant réfléchit la lumière, et son vaste abat-jour la tamise.



JADIS BOUSSOLE sur un bateau, aujourd'hui sagement arrimée sous la lampe, cet objet maritime prend une valeur décorative intense contre le bois et le cuir.



LA CLASSIQUE POTICHE du bouquet fleuri fait bon ménage avec un abat-jour de papier rose plissé qui intensifie la fraîcheur de ses coloris.

SUR CE GUERIDON Restauration, la lampe d'opaline, au double globe ciselé, apporte sa luminosité subtile, qui fait chanter les bibelots.

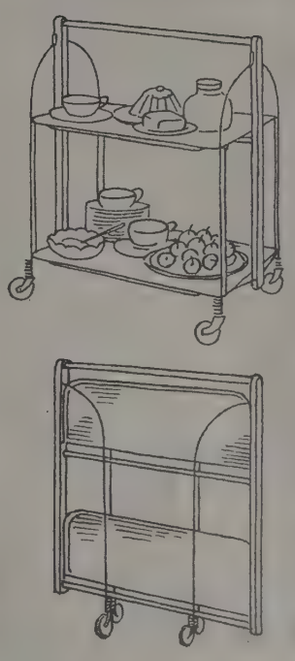
cuivre étincelant s'étonne peut-être, mais ne nous étonne pas, d'être devenue lampe de bureau, non plus que la boussole marine, qui s'incline maintenant, au gré de la lumière, sur le plancher des vaches.

Les potiches de tous genres, qu'elles soient en porcelaine, classiques, ornées de bouquets ou de décors polychromes, ou encore rococo et amusantes avec leurs ananas d'opaline, composent de charmantes lampes qui s'accordent avec tous les styles. Les chandeliers d'église, égayés de bougies colorées, le charmant lustre de laiton et de fleurs de porcelaine, la cage d'osier suspendue au plafond, la vétuste lampe à huile mise au goût du jour, devenue applique murale, le réverbère et la lanterne, montés sur un pied ou accrochés au mur, apportent chacun leur source de lumière personnelle et imprévue.

CE LAMPADAIRE de cuivre remplace à l'heure du crépuscule la lumière venue de la fenêtre. Il permet de lire à l'ombre de ses franges.

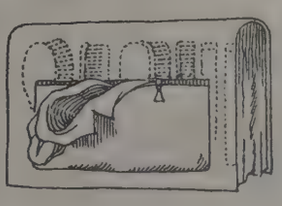
LE HAUT PIED DE BOIS et l'abat-jour de style chinois conviennent par leurs lignes équilibrées au décor de la bibliothèque. Sous sa lumière, la conversation sera douce ou alerte, selon les heures.

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS (Suite)



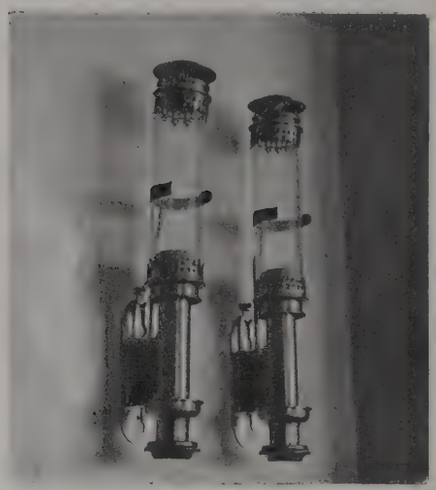
LA TABLE ROULANTE Platex est l'amie des logis exigus. Repliée, elle se niche dans un coin, ne tenant pas plus de place qu'une planche. Ouverte, elle reçoit le matériel du petit déjeuner, préparé à l'avance, ou peut servir de bibliothèque portative. Environ 6.000 francs.

NE GLISSANT pas du lit, permettant d'y poser les deux pieds commodément, la bouillotte triangulaire évite la chute, bruyante au milieu de la nuit, du cruchon devenu inopportun. Environ 800 francs.



LEGERE ET HYGIENIQUE, écossaise ou de ton pastel, la housse en plastique, toujours à portée de la main, possède un petit casier spécial où l'on peut glisser une chemise de nuit ou un pyjama. Environ 2.500 francs.

LE CONTRASTE amusant des bougies noires et des candélabres d'église aux fleurs dorées prend une valeur inattendue sur la cheminée aux lignes modernes.



DEUX ANCIENNES lampes à huile couplées et électrifiées apportent une note pittoresque, posées en appliques sur un mur blanc.

LE REVERBERE a quitté la rue pour s'installer au pied de l'escalier. Tout en ruminant ses souvenirs, il éclaire les allées et venues dans la maison.

LES APPLIQUES DÉCOR LUMINEUX

LES quatre murs qui entourent une pièce demandent l'apport des luminaires pour donner à celle-ci son ambiance particulière.

Les appliques, depuis le temps évanoui des chandelles jusqu'à nos jours voués aux intensités variées des ampoules électriques, permettent aisément de créer des zones lumineuses placées avec art. La fantaisie actuelle se plaît à utiliser sous forme d'appliques les objets classiques ou imprévus. Tout est admissible en ce domaine, pourvu que l'effet final soit réussi.

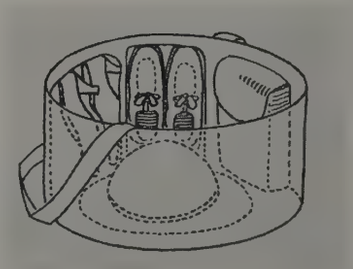
Les objets de laiton, de porcelaine, de verre, la passementerie, les rubans, les plumes et les fleurs peuvent composer d'amusantes appliques, dont les abat-jour souligneront toujours le côté cocasse ou, au contraire, classique. Chacun, dans ce domaine, peut innover, et le mélange des styles et des couleurs est souvent fort heureux.

LA LANTERNE empruntée à un vieux carrosse est devenue applique. Elle dispense maintenant au coin des bridgeurs sa douce luminosité.

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS (Suite)

LA LAMPE MURALE moderne à multiples intensités autorise toutes les possibilités lumineuses. Veilleuse auprès d'un lit, elle peut éclairer au maximum la couture ou la lecture. Environ 5.000 francs.

LA LAMPE dont l'abat-jour et l'ampoule se rabattent en tous sens est l'amie du lecteur et de la brodeuse. Montée sur un roulement à billes, la lumière pivote au gré de nos désirs. Peut être installée sur des bougeoirs anciens. Prix selon travail à effectuer.



NOUVEAUTE INTELLIGENTE, la valise à chapeau, ronde comme il se doit, possède maintenant des poches à chaussures, piquées sur son pourtour. Ainsi voyagent commodément souliers et couvre-chef. Selon la matière, environ 5.000 francs.

DE QUEMOY, ce soldat nationaliste, surveille la côte chinoise, distante de 6 kilomètres, sur laquelle on distingue les rives d'Amoy et les monts du Mainland.

LA POUDRIÈRE ASIATIQUE

NOTRE SORT SE JOUE-T-IL A FORMOSE ?

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **FERNAND GIGON**

MALGRÉ ses 40 typhons annuels, ses 2 récoltes de riz, ses 2.000 espèces d'orchidées et 1 million de Chinois exilés du continent, inassimilés au milieu de 8 millions de Formosans, malgré 4.000 Américains des services secrets et du M.A.A.G., 530.000 soldats en armes, beaucoup d'espoir et pas mal d'illusions, malgré la volonté agressive de Tchang Kaï-chek, l'énergie de sa femme et les desseins de son fils aîné, Formose ne compte pas en soi. Formose n'a aucune importance. Mais cette île a le privilège dangereux de représenter un des soucis du Pentagone. Certains experts américains estiment que Formose reste le dernier bastion asiatique à opposer à la marée communiste. Ils voient, certes, loin, mais pas faux. D'où cette volonté de défendre Formose à tout prix.

A ses 530.000 hommes en armes, élevés dans le respect d'une démocratie aux bizarres aspects asiatiques, la Chine continentale oppose 15 millions de mobilisés — si elle le désire — un pouvoir centralisateur inconnu depuis la fin du XII[e] siècle, et un ferment, le communisme, revu par Mao Tsé Toung, qui enfièvre les âmes messianiques du continent jaune. Inutile de préciser que le général Tchang Kaï-chek, en cas de conflit, a une chance sur dix mille de vaincre son « frère ennemi ». Mais, derrière lui, se dressent les trois lettres, U.S.A., qui symbolisent le maximum de puissance militaire et industrielle de ce temps. De la même façon, derrière Mao Tsé Toung se dressent quatre lettres, U.R.S.S., qui représentent un pouvoir exceptionnel, unitaire, le tout appuyé sur des centaines de millions d'adhérents fanatiques. C'est la raison pour laquelle Formose offre ce caractère explosif si caractéristique des problèmes asiatiques. En dernier ressort, Formose reste le *casus belli* éventuel d'un conflit international entre les deux blocs : démocratique et communiste.

LE GENERAL LIU, le défenseur de l'île de Quemoy, ou Kinmen (en chinois, « Porte d'Or »).

DÈS qu'on admet cette idée, on en déduit que Formose n'est pas un problème en soi, mais simplement une des données — une des principales, d'accord — du problème asiatique. A peine les communistes

faisaient-ils tonner le canon du côté des Tachen, que cette évidence s'imposait au monde. Depuis la prise de Yi Kiang Shan, qui inaugure, en fait, un état de guerre entre les deux Chines, toutes les diplomaties du monde parlent de tout, mais omettent de demander l'opinion de Formose.

Tandis que meurent des hommes, les marchandages politiques courent de Londres à Pékin, de Washington à Moscou. Les problèmes envisagés par les experts en questions asiatiques concernent Formose, certes, mais trouvent leur solution en dehors de Taiwan. Il n'y a pas de banc d'accusés pour Taïpei. Il n'y a même pas d'accusation. Le verdict se prononce en chambre close.

Le président Eisenhower, qui tient entre ses mains le sort de la paix ou de la guerre du Pacifique et du détroit de Formose, ne veut pas de solution armée. La Grande-Bretagne multiplie les offensives de paix dans toutes les directions pour que Formose n'éclate pas, ne dégénère pas en conflit. Il est impensable de croire qu'une guerre qui jetterait les communistes sur les rives de Formose, où ils rencontreraient sur leur passage les navires de la VII[e] flotte américaine, d'abord, l'aviation, ensuite, et pourquoi pas l'armée de terre, enfin, reste prisonnière des risques calculés. Pourquoi veut-on que la paix de Formose soit internationale et non la guerre, si elle devait éclater ?

Si l'on peut museler assez facilement Taiwan, on ne peut pas en dire autant du second partenaire, la Chine de Mao Tsé Toung. Avec sa puissance et son potentiel humain, sinon économique, elle hante les cerveaux des hommes d'affaires et des stratèges. Les Anglais doivent une grosse part

TAIWAN doit de porter le nom de Formose aux marins portugais qui la contournèrent pour la première fois à la fin du XVI[e] siècle et la baptisèrent « Ilha Formosa », l'île de la Beauté. Séparée de la côte orientale de l'Asie par le détroit de Formose, large de 400 kilomètres, c'est une île au climat chaud et humide, traversée par une chaîne montagneuse dont plusieurs sommets atteignent l'altitude de 3.000 mètres. Riche en produits forestiers, elle est aussi renommée pour la beauté et la variété de ses orchidées.

COLONISEE par les Hollandais pendant la première moitié du XVII[e] siècle, indépendante en 1661, chinoise à la fin du XVII[e] siècle, japonaise de 1895 jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, Formose, dernier bastion des nationalistes chinois du maréchal Tchang Kaï-chek, soutenus par les U. S. A., est revendiquée par la Chine communiste de Mao Tsé Toung, appuyée par l'U. R. S. S. Le monde entier a les yeux tournés vers la grande île, où, d'un jour à l'autre, peut se jouer son destin. Ci-contre, dans l'île de Quemoy, poste avancé de Formose, on a solidement organisé la défense.

de leur résurrection industrielle et financière actuelle aux commandes qu'ils livrent aux Chinois. Du même coup, ils cadenassent toutes les voies qui pourraient conduire d'autres nations — et je songe surtout aux Etats-Unis — à traiter des affaires avec Pékin. Ici les offres de paix s'accompagnent de bulletins de commandes.

COMMENT VIT FORMOSE

Ici Formose n'existe pas, il s'appelle Taiwan. Tout le pays, alerté par la propagande et les commissaires politiques, se prépare à affronter l'assaut des frères ennemis. Autrefois — et ceci signifie en 1953 encore — l'état-major de Taiwan ne prononçait que le mot *agression* et *attaque* contre la Chine continentale. Depuis lors, grâce à de multiples interventions américaines, le ton de la propagande a changé. On ne parle plus que de « résistance à l'ennemi » et de « contre-attaques victorieuses ». Cette nouvelle orientation des esprits formosans a été dictée par les Américains, qui craignaient que l'esprit de conquête — réel ou imaginaire — et le chantage à la guerre, organisé par Tchang Kaï-chek, ne finissent par les entraîner dans un conflit planétaire.

Aujourd'hui, Taïpei, la capitale de la Chine nationaliste, vit dans un état de haute fermentation. Au milieu de la place de la Présidence s'élève un bâtiment moderne en pierre et à air conditionné. Il s'appelle *Union Building*, et doit son existence aux fonds américains. Sur le toit flottent deux drapeaux, celui de la Chine nationaliste et celui de Washington. L'un ne flotterait pas sans l'autre. Cette double présence explique exactement l'influence dont disposent les Américains à Taiwan.

Chaque après-midi, sur la place centrale de la capitale, vers 5 heures, une fanfare en kaki clair — tissu fourni par les Japonais mais payé par l'oncle Sam — s'arrête devant le bâtiment de la Présidence où travaille Tchang Kaï-chek. Des sentinelles en kaki vert s'alignent sur les musiciens. Un lieutenant aboie un ordre, et aussitôt la fanfare s'attaque à l'hymne national. Toute vie s'arrête. Les militaires se mettent au garde à vous et regardent vers le haut du beffroi de la Présidence, d'où l'on amène le drapeau. Le pédaleur de pédicab, qui est le taximan à mollets de l'endroit, freine son véhicule. Même le coolie s'immobilise. Dès que le drapeau achève sa course au bas de sa hampe, la vie se détend.

Sur les toits de la poste, de la banque, de l'état-major et de la plupart des organes officiels, des équipes de D.C.A. font de l'acrobatie. Elles ne se lassent pas de faire virer les tourelles de leurs canons. Plusieurs radars, situés dans les collines qui mamelonnent autour de Taïpei, captent l'ombre des avions qui rôdent dans le Pacifique. Depuis que les communistes bombardent Quemoy et tâtent les défenses des Matsu, des abris souterrains naissent à peu près partout dans la ville. Aussitôt une couche d'herbe les recouvre et les confond avec la terre des parcs.

Mais ces abris prennent l'eau comme des éponges. Aussi, en cas de bombardement, les Formosans choisiront-ils leur mort à pile ou face : être noyés dans les caves ou bien écrasés sous les bombes, en plein air.

Un vent de spéculation déferle sur Taïpei. Les terrains de la capitale connaissent une baisse très accentuée. En même temps, les maisons d'agrément situées dans les environs immédiats augmentent de prix.

La vie, à Taïpei, oscille entre les coups de clairons militaires et les pressions de la propagande. Des soldats, on en voit partout. Les casernes s'élèvent à l'abri des barrières de bambous ou quelque part derrière des rideaux de bananiers.

Les rues sont de véritables livres ouverts. Tout le long des chemins, des panneaux envahissent l'espace. Des peintres locaux y dessinent des tableaux primitifs d'où il ressort que les nationalistes seront vainqueurs d'une bataille engagée contre les communistes. Pour donner plus d'accent à leur thème, ils ne ménagent ni les verts criards ni les rouges sang de bœuf. A côté de ces panneaux suggestifs, les journaux ouvrent leurs pages à la curiosité du public. Les librairies sont envahies jusqu'à 10 heures du soir. On fait la queue dans les bibliothèques ainsi que dans ces salons ambulants de lecture qui s'installent, au gré des saisons, à l'ombre des banians, dans le Parc Central ou sous les voûtes des magasins. Dans sa sagesse immense, Confucius plaçait le mandarin au premier rang de la hiérarchie sociale, tandis que le soldat et le mendiant occupaient le quatorzième !

Les cinémas, où passent surtout des films américains, sont bondés dès le début de l'après-midi jusque très tard le soir. Quand la merveilleuse Li Li-Hua, l'actrice n° 1 du cinéma chinois, tient l'affiche, il est pratiquement impossible de se procurer un billet. Un racket fonctionne admirablement et s'entend à râfler d'un seul coup toutes les places disponibles. Qui veut entrer dans la salle doit racheter son billet dans la rue. Ce système de double prix permet à quelques favoris des partis politiques de trouver la vie assez agréable. A l'heure d'entrée, la route qui conduit aux cinémas est bouchée. On ne passe plus.

Vers le soir, si le soleil a épongé le ciel, la vie se concentre entre la gare et la Présidence et dans le Central Park. Des soldats désœuvrés s'y promènent en louchant du côté des jolies Chinoises. Ils se font dire la bonne aventure ou regardent les enfants jouer. Quand ils croisent un officier, ils le saluent sans cette rigidité qui a, dans beaucoup d'armées, séparé les chefs de leurs inférieurs en deux camps. L'éducation militaire américaine a fait de ces Chinois des hommes, d'abord, des soldats, ensuite. Ce n'est pas là la seule vertu américaine inculquée à l'indiscipline chinoise.

PRESENCE AMERICAINE

Au fur et à mesure que l'on pénètre dans la vie formosane, on s'aperçoit que les Américains tentent, avec beaucoup d'astuce, de mysticisme et de réalisme mélangés, une expérience unique en Asie : ils colonisent Formose sans que personne puisse les traiter d'impérialistes. Là où Anglais et Français utiliseraient des soldats ou des gendarmes, l'Américain utilise des missionnaires et distribue des dollars. Le résultat reste le même. On sent très bien que les Américains, sincèrement, essayent de donner le meilleur d'eux-mêmes à Formose. Une foule d'experts y arrivent chaque jour, y enseignent les vertus de la démocratie appliquée, puis retournent dans leur Texas natal. Ils ne s'occupent pas des âmes. Elles leur échappent totalement.

Tous ces spécialistes se retrouvent réunis sous un certain nombre d'associations.

Le M.A.A.G. s'occupe des destins militaires de Formose. Il plante ses drapeaux partout. Le général Chase, qui est à sa tête depuis le 1er mai 1951, commande à une équipe de 1.000 officiers. Il dépend directement du Pentagone. Il entre souvent en conflit avec l'ambassade américaine, qui, de son côté, paie un nombre extraordinaire d'experts pour faire pratiquement le même travail que le M.A.A.G. Les Chinois, qui connaissent les divergences intimes de ces deux organismes, savent admirablement jouer de l'un et de l'autre et profiter de ces mésententes. C'est dans le M.A.A.G. qu'on trouve les partisans les plus chauds d'une guerre préventive contre la Chine communiste. A ce propos, ils parlent de « match ». C'est le mot-clé qu'on prononce chez les Américains toutes les fois qu'on pense stratégie et Asie.

La Western Enterprise, qui compte de 170 à 180 membres, se trouve partout où rôde la guerre. Les hommes qui en font partie parlent souvent le chinois et sont les meilleurs connaisseurs des problèmes asiatiques. En fait, ils sont chargés, pour le compte du gouvernement américain, de tous les services d'espionnage ou de contre-espionnage. Ils disposent, sur les îles, d'un matériel très perfectionné, dont on ne connaît même pas, en Europe, toutes les qualités. Qu'il s'agisse d'appareils de détection sonore ou visuelle ou, au contraire, de canons sans recul et sans bruit, les Américains les essayent en secret sur les côtes des îles. Enfin, la Western utilise cinq à six « Catalina », qui sont stationnés sur l'aéroport de Taïpei. En descendant d'un avion de la C.A.T., par exemple, on les voit à la queue leu leu sur une piste secondaire, blancs et immaculés d'aluminium. Ils ne portent aucun indicatif, aucun pavillon et ne relèvent pas la blancheur de leurs ailes par une quelconque couleur.

Toutes les fois qu'un incident ramène l'attention du monde sur Formose, on peut être sûr que la Western Enterprise est là, présente, qu'elle prend des notes, rédige des rapports et oriente le Pentagone. Les hommes qui sont attachés à cette officine ne possèdent pas de passeport diplomatique : ils se font passer pour commerçants ou experts en riz et en tabac.

De son côté, le J. G. White est un organisme technique. C'est lui qui dresse les plans de la modernisation de Formose. On lui doit les meilleures réalisations de l'île. Ses ingénieurs et ses architectes ordonnent la construction de centrales hydro-électriques, ou de ponts, ou de routes, selon un plan général conçu et accepté par les autorités militaires américaines. Mais, parfois, ils œuvrent dans le domaine plus spécifiquement économique. C'est grâce à la J. G. White que les textiles formosans couvrent peu à peu les besoins de l'île, que le rendement des mines a passé du simple au triple et que la canne à sucre, de même que l'ananas, entrent dans le monde des industries.

Sans qu'ils s'en aperçoivent, peut-être, les Chinois, peu à peu, se mettent à penser en Yankees. Leur vie matérielle se modifie légèrement. Leurs cerveaux sont inondés de slogans

américains, au point que le Yuan législatif vient d'interdire la publicaton, dans les journaux chinois, des exploits de « Superman », de « Tom Mix » et autres gangsters.

LES ANGLAIS

Les Anglais réussissent ce prodige d'avoir une ambassade à Pékin, dans la Chine communiste, et un consulat important à Formose, exactement à Tamsui, avec bureau à Taïpei.

Le consul général britannique cultive avec ses amis chinois d'excellentes relations. Comme tous les représentants étrangers à Formose, il a des contacts officiels avec l'administration provinciale. En plus — et c'est bien là que réside l'extraordinaire diplomatie du Foreign Office — le consul de Tamsui représente auprès de Tchang Kaï-chek l'Australie, le Canada et la Nouvelle-Zélande, trois pays qui n'ont pas de ministre à Pékin. La puissance même des intérêts représentés par les Anglais leur donne un prestige dont ils profitent pour faire fructifier leurs affaires.

Autour du consul général s'agitent un certain nombre de collaborateurs, dont quatre parlent parfaitement le chinois. Des auxiliaires recrutés sur place servent de trait d'union entre eux et la population.

maximum de l'importation formosane. Par exemple, à Keelung, l'an passé, cent cinquante-huit navires américains ont jeté l'ancre. La plupart de ceux-ci apportaient des munitions et des armes. Les Anglais, eux, ont vu cent quarante-deux fois leur pavillon entrer dans ce port. Ils ont même mis au point avec les Chinois un compromis qui permet à certains de leurs bateaux de quitter Kaoshiung ou Keelung pour cingler directement vers la Chine rouge. C'est là un tour de force devant lequel même les Chinois s'inclinent.

LES FRANÇAIS

Sauf une douzaine qui animent l'ambassade de France à Taïpei, il n'existe guère d'autres Français dans l'île.

La France est présente dans l'église et dans le cœur de trois cents Chinois, qui ont un jour étudié la langue de Molière dans les écoles de Shanghaï ou à la Sorbonne. Beaucoup de missionnaires, pour qui la Chine est une deuxième patrie, chassés du continent par les communistes, se sont repliés à Formose. Ils enseignent dans les universités la langue française, parfois le droit. Ils ont même constitué, avec un groupe de jésuites, un séminaire, à Whalien, chargé de dresser un dictionnaire monumental

POUR PRENDRE une photographie de la Chine communiste par-dessus le mur aux cactus, notre envoyé spécial à Quemoy, Fernand Gigon, est obligé de se livrer à une sorte d'acrobatie.

A Taïpei, chacun s'accorde à reconnaître que les Anglais ont un merveilleux service de renseignements et que rien d'essentiel ne leur échappe. Sous chaque représentant d'une maison commerciale doit dormir un agent de l'Intelligence Service !

Les Anglais sont deux cents à Formose, dont quatre-vingts missionnaires. Les autres sont des commerçants.

Pratiquement, ils exportent tout le thé de Formose. Grâce à leurs relations avec le monde entier, ils disposent d'un monopole de fait contre lequel les exportateurs chinois essaient en vain de lutter. Les grandes maisons anglaises disposent de leurs propres bateaux, qui transportent hors de l'île les richesses de Taiwan. Ce sont eux également qui assument le

de la langue chinoise, avec transposition des définitions en français, en anglais, en italien, en allemand, en hollandais, en espagnol, et que sais-je encore ?

Les disputes rhétoriques qui les opposent parfois aux spécialistes chinois sur la définition de tel ou tel mot durent des heures et des heures. Cependant le travail avance sûrement. C'est la première fois qu'on groupe autour d'une telle idée autant de spécialistes compétents.

Les affaires économiques de la France à Formose, malgré les efforts de son conseiller commercial, sont très faibles. La France se heurte aux Etats-Unis, qui entendent prendre à Taiwan la première place commerciale. Les Etats-Unis profitent, à partir du dollar, d'un marché noir qu'ils tolèrent et qui leur permet de diminuer le prix de leurs domestiques, de leurs achats, par exemple, de 50 %.

Par une culbute du dollar américain en dollar taiwanais, les Américains empêchent pratiquement toute affaire entre Formose et la France.

Une des fiertés des Français de Formose, c'est d'avoir contribué indirectement à l'amélioration de l'agriculture et des forêts du pays. Les directeurs des départements qui s'occupent de ces secteurs ont étudié en France. Dans un pays où 64 % du terrain est couvert par des forêts de 1.500 essences différentes, la richesse qui découle des arbres peut devenir très importante. Les Japonais, du temps de leur occupation, ont fait de grosses coupes à Formose, mais ont toujours soigné la forêt. Aujourd'hui, les Américains accordent des crédits pour des repiquages et l'intensification des pépinières. Les Japonais avaient même installé des laboratoires et des stations expérimentales dans les forêts des montagnes dont les difficultés d'accès sont presque insurmontables.

Grace aux travaux des spécialistes français transmis aux directeurs chinois de Formose, deux cents essences sont aujourd'hui commercialisées. Malgré cette influence, le chrysanthème impérial japonais, qui fleurissait sur tout le territoire de Formose, n'a pas été remplacé par une fleur française, mais par un chrysanthème américain.

Il existe tout au nord de Formose, près du port de Keelung, un cimetière français où reposent les morts de l'expédition Courbet. On vient d'y ajouter deux tombes communes de Mekung, aux Pescadores. Au moment même où le secrétaire de l'Ambassade de France exhumait les restes des marins du « Pimodan », un vieillard borgne, une femme athlète et trois êtres falots, semblables à des esprits, rôdaient autour des tombes. Le vieillard, pour circonvenir les esprits malfaisants, chantait de longues incantations, tandis que le fossoyeur jetait dans la fosse béante du sel et des fruits rouges. Puis, en présence des squelettes, le fossoyeur, avec la science d'un anatomiste, reconstitua sur place la forme des corps, os par os. Mais toujours à l'ombre, de façon que le soleil ne vienne jamais réveiller l'âme de ces victimes. Le tout fut placé dans une toile rouge. Quelques rouleaux de papier furent coincés entre les os ; ces restes s'en allèrent rejoindre, dans une terre de tranquillité et de typhons, les cadavres des expéditions 1884-1885, dans le cimetière de Keelung.

Au large des côtes chinoises, l'île de Formose vogue comme un immense vaisseau de verdure, de montagnes, de rizières et de volcans anciens. Quand, à la fin du XVI[e] siècle, les marins portugais la virent pour la première fois, qu'ils la contournèrent, ils furent éblouis par sa splendeur. Ils la baptisèrent aussitôt : *Ilha Formosa*, ce qui signifie : « Ile de la beauté ». Le nouveau nom, Taiwan, que lui donnent les Chinois, manque un peu de poésie. Il veut dire : baie en terrasses.

Les services de propagande touristique de Taïpei voudraient bien faire de cette île un paradis. Un peu comme Hawaï, dont Formose a le double de surface. Une chaîne de montagnes, dentée de quarante-huit sommets,

LES FEMMES (à gauche), à Taïpei, font l'apprentissage de la guerre. Les hommes (à droite), à Hsinju, écoutent la théorie assis sur des tabourets.

dont le plus haut s'élève à 3.950 mètres, traverse l'île du nord au sud. Elle forme une formidable barrière, côté Pacifique, qui arrête les vents et les nuages de l'océan. Quand les typhons soufflent du large et viennent s'aplatir sur cette poitrine verte, ils se séparent souvent en deux, et chacune des parties s'en va de son côté, vers le Japon ou vers Hong-Kong. Souvent, pendant la saison d'hiver, donc pendant la saison des pluies, les tornades hachent les montagnes qui regardent le Pacifique, mais ne les franchissent pas. Elles semblent tourner alors autour du dernier sommet nord et s'abattre enfin, mais à l'intérieur du pays, dans cette cuvette qui va de Keelung à Taïpei. Le port de Keelung est l'un des plus pluvieux du Pacifique. Un jour sans pluie appartient au miracle. Cinquante kilomètres plus au sud, dans la partie comprise entre la mer du détroit de Formose et les montagnes, il ne pleut déjà plus. Combien de fois l'avion C. A. T. qui quitte Taïpei pour Hong-Kong ou pour Manille s'enfonce-t-il dans la brume et la pluie dès son départ, puis trouve un temps merveilleux après vingt minutes de vol!

De la capitale, on aperçoit parfois les sommets de l'île blancs de neige. Non qu'elle soit éternelle sous ce tropique du Cancer, mais il suffit d'un haut souffle d'air froid qui vient du continent pour les blanchir. Une dizaine d'entre eux dépassent les 3.000 mètres. Parfois ils se jettent d'un seul saut dans les eaux du Pacifique. Une route, construite par les Japonais, épouse les sinuosités des rivages ou traverse la montagne en un long tunnel d'où l'on sort ébloui.

De l'autre côté, c'est-à-dire sur les rives qui regardent le continent jaune, situé à plus de 400 kilomètres, des rizières s'étagent de la mer aux montagnes. Des deltas, des estuaires dessinent leurs grâces sur les sables et les rochers.

C'est un Français qui traversa le premier la chaîne formosane de l'ouest à l'est. Il ne s'agit pas là d'un exploit exceptionnel, mais simplement d'une course de plusieurs jours dans un décor virginal où abondent les fleurs exotiques, les arbres rares et quelques animaux. Pas de sentier. Pas de voie tracée à l'avance. Une seule exigence : marcher, de l'ouest, droit vers l'est, escalader des collines, puis des montagnes, descendre dans des ravins profonds de 1.000 mètres, remonter des pentes dévorées par une végétation luxuriante, puis atteindre enfin des cols presque désertiques où s'engouffrent les vents du Pacifique. Parfois aussi des oiseaux inconnus strient l'air de leur plumage coloré. Des lacs, immobilisés depuis des siècles, reflètent les nuages qui passent. Ils ont cette couleur immense des cieux lavés, ou alors cette tonalité violacée, sinon jaunâtre, que donne à l'eau la présence des volcans.

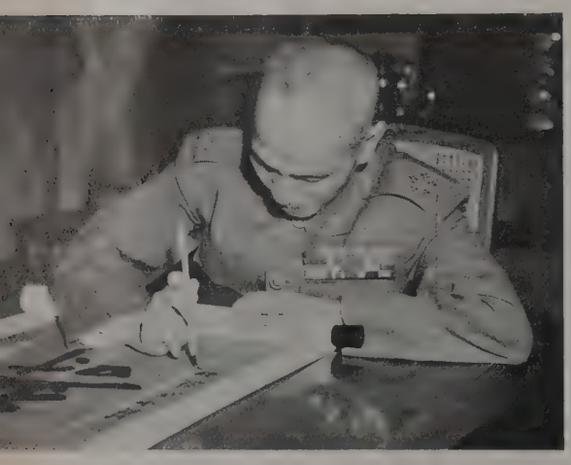
Aujourd'hui encore, les autorités de Taïpei se refusent à croire que ce Français amoureux de Jean-Jacques Rousseau et de la nature s'est perdu ainsi quatre jours dans les immensités pour le plaisir seulement de regarder une pierre, un arbre ou une fleur. Elles l'ont fait suivre par deux gendarmes pendant un long parcours. Mais que peut un gendarme quand la nuit vient et que les rêves s'emplissent de tigres imaginaires et de dragons volants ? Les policiers perdirent rapidement pied et s'en revinrent vers leurs femmes et leurs amis.

Taiwan se trouve juste dans la grande artère des tremblements de terre du Pacifique. On en enregistre une quarantaine par an. Rarement, ces fureurs de la nature causent des dégâts. Mais un petit tremblement sur Taitung, par exemple, permet, chaque année, aux spécialistes de noter un dépassement de la cote d'alerte. A l'égal de toutes les îles du Pacifique, Formose s'habitue à ces secousses terrestres.

Il en est de même des typhons. L'île se situe sur le chemin des typhons. Il y en a toujours un qui rôde quelque part dans ces parages. A Taïpei, on en voit surtout les queues, qui se traduisent par des frémissements de palmiers ou de cocotiers et une pluie drue, lourde, brutale. Elle ne s'accorde aucun répit pendant plusieurs jours Chaque année, des typhons trouvent le moyen de traverser la chaîne de montagnes de Formose et de se rabattre sur la côte ouest. Chaque année aussi ils causent quelques dom-

LE HAUT-PARLEUR est parfois un excellent instrument de propagande que ne négligent pas les nationalistes, qui expédient de Quemoy ou de Matsu vers la Chine rouge slogans ou chansons.

LE MARECHAL et M^me^ Tchang Kaï-chek écoutent les remerciements que notre envoyé leur adresse avec humour.



TANDIS QUE bien des Chinois ont adopté le mode d'écriture des Occidentaux, le maréchal (ci-dessus) ne renonce pas aux anciennes traditions, cependant que M^me^ Tchang Kaï-chek, malgré ses soucis politiques, trouve encore le temps de s'adonner à la peinture (ci-dessous).

mages aux cultures et, parfois, enlèvent, d'une unique respiration, un village entier. Le plus grave de ces typhons, celui qui occasionna les plus lourdes pertes, date de novembre 1952. Il fit 162 morts, blessa 1.136 habitants — dont près de 400 durent être hospitalisés. Quant aux dommages immobiliers, les statistiques les estiment à plus de 12 millions et demi de dollars U.S.

L'ILE DES ORCHIDEES

Il existe, à travers le monde, quatre à cinq mille hommes passionnés d'orchidées. Pour satisfaire à leur obsession, ils envoient des commandos dans les régions les plus inhumaines du globe. Mission : trouver des orchidées. Certaines espèces se paient jusqu'à 3.000 dollars U.S. Dans les jungles de Birmanie et de Sumatra, on rencontre parfois quelques aventuriers qui s'enfoncent dans les verdures luxuriantes de ces régions, à la chasse aux orchidées. Certaines espèces vivent à 50 mètres au-dessus du sol et, comme des parasites, s'installent au sommet des arbres. Ce sont celles-là qui ont le plus de valeur, parce qu'elles sont les plus rares et ont le plus d'éclat. Elles finissent par créer chez ceux qui les cultivent et chez ceux qui les cherchent un état d'esprit obsessionnel qui n'est comparable à nul autre.

Quand un général en retraite, à Taïpei, invite un convive et qu'il désire lui faire un réel plaisir, il le conduit dans sa serre. Là, suspendues à des morceaux d'humus en putréfaction, éclatent de merveilleuses orchidées. Elles participent à des concours internationaux, surtout aux Etats-Unis, et finissent par ramener à Taïwan un nombre important de premiers prix.

Car Formose est l'île des orchidées. On en compte plus de deux mille espèces, dont une bonne centaine appartiennent à la catégorie des raretés. Le directeur du jardin botanique, non loin de Pei-too, en cultive avec amour les principales espèces. Il tient de son écolage en France l'amour de la classification et la culture de la beauté. M^me^ Tchang Kaï-chek elle-même se repose de ses multiples occupations dans les serres de sa villa. Elle cultive, elle aussi, de nombreuses sortes d'orchidées et se passionne pour des croisements inédits.

Mais c'est à Lan-Yu qu'on peut admirer à l'état sauvage le plus grand nombre d'orchidées sur le plus petit espace. A 60 kilomètres à l'est de Taitung se trouve une minuscule île, éternellement battue par les vagues, et qui a changé trois fois de nom au cours des six derniers siècles.

FACE A LA CHINE ROUGE

Tous les lundis matin, à 9 heures, un avion quitte Taïpei et emmène des officiers et quelques journalistes sur l'île de Quemoy — ou Kinmen, comme disent les Chinois. Ce mot signifie « Porte d'Or ». A peine a-t-on touché le sol de cet îlot exposé qu'un commissaire politique qui ne porte pas son nom, mais qui fonctionne comme tel, s'empare des journalistes et leur explique la situation. Cet homme, instruit spécialement, remplace un peu ce que les Américains appelaient, sur le front de Corée, les P.I.O. ou Public Informations Officers.

La visite des fortifications de l'île peut alors commencer. Elle ne dure pas longtemps. Il suffit de prendre un command-car et de relier le quartier général à l'extrémité ouest de l'île. Sur la route rouge qui traverse Quemoy de part en part, on croise des jeeps et des camions pleins de soldats. Parfois un paysan se hasarde sur le chemin et pousse devant lui un mulet chargé de deux immenses paniers dans lesquels s'entassent ses provisions.

Les soldats, au nombre de trente mille à trente-cinq mille, sont presque invisibles. On en voit cependant qui fouillent le sol, creusent des tranchées ou font éclater des rochers.

Après un quart d'heure de course, la route, brusquement, se met à descendre jusqu'à la plage. On aperçoit alors, droit devant soi, au delà de cette merveilleuse barre émeraude que constitue un bras de la mer de Chine, le Mainland — ou Chine continentale. Les communistes sont là, tout près, avec leurs centaines de milliers d'hommes, leurs canons et, derrière leurs montagnes, leurs avions prêts à prendre l'air. A partir de cet instant, il est pratiquement impossigle de prendre une photographie. Chaque journaliste est entouré de deux officiers chinois, aimables, polis, mais d'une discrétion totale. Un petit cortège se forme. Il descend dans des tranchées de sable, où, parfois, curieusement, un coq poursuit

une poule. Des blockhaus hérissent le paysage. Des instructions en bleu reflètent un peu de ciel sur les murs de ciment. A mesure qu'on marche vers l'est, l'imbrication des tranchées se fait plus subtile. Des ouvertures en forme triangulaire laissent deviner des souterrains qui vont s'ouvrir sur la plage. Encore quelques mètres, et voici les derniers retranchements nationalistes, c'est-à-dire le point le plus rapproché de la côte communiste, cinq ou six kilomètres. Une muraille de terre, sur laquelle s'alignent quelques cactus, sépare les ultimes postes d'observation de la grève minée. Au delà, c'est l'adversaire.

L'officier de renseignements invite les visiteurs à pénétrer dans un blockhaus et à se coucher sur un lit de bambous. De là, par une meurtrière et grâce à un téléobjectif, on a brusquement l'impression de pénétrer dans la Chine communiste. On y entre avec effraction. Par la jumelle, on repère des casemates et des maisons fortifiées autour desquelles grouille une multitude de soldats. Des camions circulent le long de la grève, s'arrêtent, déchargent leurs produits, puis s'en vont ailleurs. En somme, c'est la même vie qu'à Quemoy qui naît au bout de la jumelle. Mais une vie qui est teintée de rouge.

IMPOSSIBLE de connaître le nombre exact de tirailleurs disséminés dans Quemoy. Après avoir vu quelques fantassins, on nous montre une batterie de 155, *made in U.S.A.*, autour de laquelle des soldats manœuvrent avec une rapidité record. Comme on est en Chine, on ne sait jamais s'il s'agit là d'une batterie unique avec des soldats-acteurs ou, au contraire, d'un exemplaire qu'on pourrait retrouver, multiplié par plusieurs fois cent, dans cette échine rocheuse qui sépare Quemoy en deux. Impossible de demander des renseignements supplémentaires, le commissaire politique sourit et ne répond pas. Il est plus à l'aise pour offrir un merveilleux repas pris à la baguette et composé de douze à quinze plats différents ou un thé froid sans sucre qu'il faut absorber rapidement, car à 3 heures et demie l'avion du matin regagne Taïpei. Il quitte la piste de l'aérodrome rapidement et se colle littéralement aux vagues de la mer. Il semble parfois qu'en passant le bras par le hublot on puisse presque toucher l'eau. Toutes ces précautions impressionnent beaucoup les journalistes, qui s'imaginent ainsi avoir échappé aux repérages par radar des observateurs communistes.

Dans quelle mesure Quemoy, qui a la fragilité d'un insecte dans les tenailles rocheuses du Mainland, peut-il affronter une attaque communiste? Personne, honnêtement, ne peut répondre, en ce moment, à cette question. Si les hommes de la garnison se battent avec énergie et avec détermination, il est à peu près certain que les communistes devront mobiliser de 80 à 100.000 hommes pour s'emparer de cette petite île. Mais, une fois de plus, on est ici en Chine. Ce qui sonne juste à notre esprit cartésien est souvent source d'erreur. Il faut se méfier. Il faut donner à ses jugements cette relativité que les Asiatiques injectent à chacun de leurs raisonnements, et qui s'appelle le temps.

Ces précautions mentales, accompagnées de leurs restrictions, sont nécessaires pour juger de l'avenir de Formose. On parle des îles nationalistes, qui formeraient une sorte de bouclier d'avant-garde situé entre Formose et la Chine continentale. Ce bouclier, avant le 3 septembre 1954, date à laquelle les communistes tirèrent 6.000 coups de canon sur Quemoy et ouvrirent en fait la guerre des deux Chines, était composé de trente-sept îles plus ou moins fortifiées. Le premier groupe vient d'être rayé de la carte nationaliste. Il s'agit des Tachen, où Tchang Kaï-chek avait massé quand même trois divisions d'hommes d'élite. Le second groupe, celui des Matsu, commence déjà à être rongé au ralenti. Certains îlots protecteurs viennent de tomber, d'autres tomberont bientôt. Reste Quemoy. D'où son importance.

Quant aux Pescadores, situées entre Quemoy et le centre de Formose, il est, pour l'instant, certainement question de les défendre puisqu'elles font partie de l'espace vital américain. Il semble impensable que Pékin songe à les attaquer puisque le Pentagone les défendra. Autant dire qu'une telle défense transformerait la guerre tiède des deux Chines en un conflit international. Mais qui donc peut se vanter de lire juste dans les cerveaux asiatiques ?

Pour la première fois dans le ciel du Pacifique sont apparus les avions soviétiques dernier modèle. On a vu fondre sur Yi Kiang Chan et sur les îles Tachen vingt-neuf bombardiers TU 2, trente chasseurs LA11, enfin des chasseurs à réaction IL 10 et les Mig perfectionnés à dorsale très profilée. Il est possible que cette date du 18 janvier 1955, qui a vu fondre sur les îles nationalistes les ailes rouges, marque le début de la troisième guerre mondiale. C'est un peu l'histoire de l'Espagne qui se répète sous le soleil asiatique.

La radio de Pékin, depuis le début de septembre, lance à chacune de ses émissions les mots d'ordre : « Libérez Formose ! » et « Il faut effacer du drapeau communiste cette tache honteuse qu'est Formose ». Le tout assaisonné de vigoureuses attaques contre les Américains. Ces slogans et ces mots d'ordre sont repris par la presse chinoise et développés dans des leaders quotidiens. Il a fallu quatre mois pour chauffer les esprits et leur faire admettre une action agressive contre les îles nationalistes.

Londres est intervenu auprès des dirigeants de Pékin pour inciter les Chinois à plus de modération et, si possible, à renoncer à leur projet d'attaque contre Formose. Peine perdue, semble-t-il.

ALERTE A FORMOSE

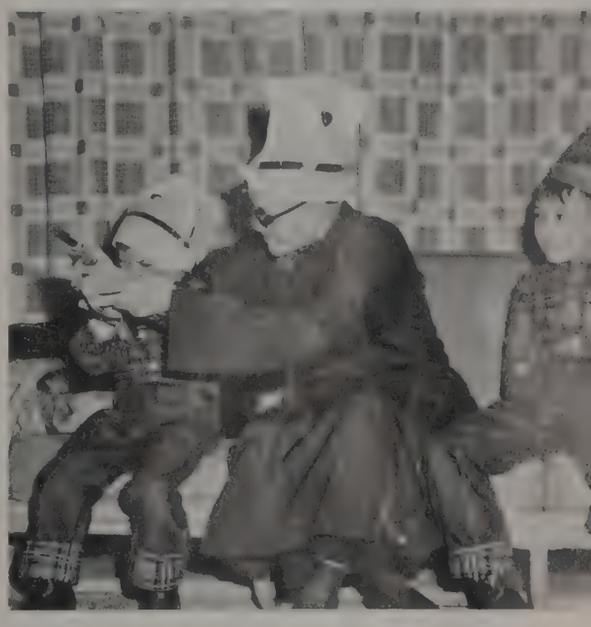
TANDIS que les micros de Pékin crachent des menaces d'invasion, Taïpei décrète la mobilisation générale. Elle s'adresse à tous les jeunes gens à partir de dix-huit ans. Dès qu'ils sont reconnus comme futurs soldats, ils se réunissent en groupe, mobilisent des camions et parcourent les rues en lançant, au visage des gens, des pétards. Plus il y a de bruit et plus la joie monte au zénith.

Formose, menacée dans son intégrité territoriale, essaie de former hâtivement trois cent mille nouveaux soldats à jeter sur les côtes, de Keelung à Kaoshiung.

C'est-à-dire sur 400 kilomètres, du nord au sud.

Même les jeunes filles de la côte, issues de familles paysannes, revêtent

LE MARECHAL et M^me^ Tchang Kaï-chek regardent un de leurs petits-fils souffler les bougies de son gâteau d'anniversaire.



LE MARECHAL ne dédaigne pas d'enseigner lui-même à la jeunesse le maniement d'une arme à feu de pacotille.

LA MARECHALE reçoit avec joie les marques de tendresse des deux garçons du fils aîné de son mari.

LE MARECHAL TCHANG KAI-CHEK, surnommé le Gemo (abréviation de généralissimo), que l'on voit ci-dessus en uniforme, avec son chef d'état-major, à sa gauche, et, ci-dessous, vêtu à l'orientale, avec son fils aîné, Tchang Tching Kuo, l'homme fort de Taiwan, est resté d'allure très jeune malgré ses soixante-huit ans. Son existence mouvementée a à peine marqué son visage souriant.

l'uniforme kaki, prennent en main le fusil et simulent des attaques à la baïonnette. On les réunit dans des écoles spéciales, on les groupe par affinité de village et on leur enseigne à grands coups de théorie et de pratique à lancer une grenade, à marcher au pas, à virer à angle droit, à construire un abri et à résister à un commando qui pourrait surgir d'un instant à l'autre du ciel taiwanais. Le gouvernement se charge des frais occasionnés par cet écolage et distribue à ces jeunes filles du riz et du poisson pour leur repas quotidien, des étoffes kaki de fabrication japonaise pour leur uniforme de soldat.

Le samedi après-midi, dans les rues de Taïpei, toute la population assiste aux résultats de cet entraînement. Une course de 15 kilomètres emprunte les rues les plus sinueuses de la capitale et forme entre les groupes de maisons un dessin qui part de la caserne pour aboutir devant le palais de la présidence. Sur ce tracé, les jeunes filles, stimulées par les spectateurs, disputent une sorte de marathon-digest. Elles portent, en position de combat, un lourd fusil modèle 1900. Une gibecière pleine de cartouches leur bat les flancs et tressaute à chacun de leurs pas. Les 5 premiers kilomètres se courent au pas de course et pratiquement par rang de quatre. A partir de ce moment, la fatigue immobilise les muscles et freine l'allure. Le groupe se dénoue. Les filles les plus aguerries prennent de l'avance et franchissent seules les derniers 10 kilomètres. Une banderole rouge trouée de signes d'or marque le but. Quand elles passent dessous, elles ont droit aux applaudissements, à une classification et à une petite récompense.

Le visage inondé de sueur, l'œil enfiévré, quelques-unes trébuchent et s'affaissent dans les bras de leurs compagnes. Cette démonstration, organisée militairement, tend à maintenir haut le moral de la population.

A Taïpei, on se prépare à connaître la guerre. Sur les toits des édifices publics, la D.C.A. veille. Des hommes, vêtus de vert, casqués, mais en pantoufles, passent d'une terrasse à l'autre et guettent, vers le zénith, l'arrivée des avions communistes.

Toute l'armée, en ce moment, subit une préparation très intense. Des exercices succèdent à d'autres exercices, de plus en plus réalistes. L'état-major pense qu'il faut d'abord soigner la condition physique des hommes. Chaque jour, un entraînement de gymnastique assouplit les muscles et affermit la résistance du corps. En rangs par six, les soldats manient des poutres de 400 kilos, qu'ils jettent en l'air alors qu'eux-mêmes sont à genoux, ou que, au contraire, ils reçoivent en levant les bras. Puis, fusil à la main, ils avancent d'un mètre, de 2 mètres, de 3 mètres, s'arrêtent, plantent leur baïonnette dans un adversaire imaginaire et poussent un cri de victoire. Ce cri, ou, mieux, ce hurlement, fait partie de toute action militaire chinoise. Il est atroce à entendre. Parfois les clairons mugissent en même temps que les hommes crient, et l'ensemble forme un des arrière-plans de la frayeur éprouvée par les G.I. sur les fronts de Corée lorsque les masses chinoises déferlaient sur eux.

Les champs d'entraînement représentent la configuration géographique exacte d'une partie des côtes continentales. Formose cherche autant que possible à entraîner ses hommes dans les conditions idéales de combat qui seront les leurs contre la Chine communiste. Mêmes rochers, mêmes buissons, mêmes terrains gras ou, au contraire, même dénuement.

Quand on voit ces hommes manœuvrer, s'agripper à la pente, transporter avec eux des mortiers, des canons sans recul et des munitions, on finit bien par se poser la question : « Qu'est-ce que Formose espère ? »

Tchang Kaï-chek dispose de 530.000 hommes. Son frère ennemi Mao Tsé Toung, lui, entraîne en ce moment près de 4 millions de soldats. Certains ont essuyé le feu de Corée. Des instructeurs ont connu la guerre d'Indochine aux côtés du Vietminh. Il semble bien que ce rapport de puissance armée soit en défaveur de Formose. Mais derrière Formose se dresse le Pentagone et son extraordinaire vitalité militaire. Washington a déjà fait savoir que les armées U.S. n'aideront pas les Chinois de Tchang Kaï-chek à défendre les trente-sept îles fortifiées essaimées entre le continent communiste et Formose. Ils sont cependant fermement décidés à livrer bataille aux côtés de Tchang Kaï-chek pour défendre Formose en cas d'attaque. Pour enfoncer leurs prétentions dans la réalité, ils transforment en ce moment Taïwan. Ils y implantent des hommes, de l'artillerie, de l'aviation.

Comment se décompose l'ordre de bataille des troupes de Tchang Kaï-chek ? C'est un secret militaire, mais on peut parfaitement imaginer, après recoupement, la force exacte de chaque groupe d'armée. Si l'on ne peut pas garantir l'esprit d'agressivité des soldats, minés par l'ennui et l'attente, on peut affirmer que les armes dont ils disposent sont maintenant d'excellente qualité. Elles sortent des fabriques américaines et arrivent, depuis plus d'une année, en flots compacts à Formose.

L'armée de terre compte, en principe, 336.000 hommes. C'est-à-dire 8 armées, qui se composent chacune de 3 divisions de 14.000 hommes. Mais, sur ce nombre relativement élevé de soldats, beaucoup ont dépassé l'âge de prendre part à une offensive. Ils feront peut-être d'excellents garde-barrières, mais on ne les voit pas se ruer sur le continent ou s'opposer aux jeunes divisions rouges, fanatisées par un entraînement agressif et une endoctrination continuelle. L'armée de terre dispose de canons américains, les 155, les 105 et les 75. A l'échelon armée on trouve douze canons de 155 et, à l'échelon division, une douzaine de 105 et autant de 75 ; c'est un tout petit peu moins que la dotation américaine.

L'armée de l'air est commandée par un fameux pilote, appelé le Tigre. Elle comprend à peu près 40.000 hommes pour 500 appareils répartis sur quinze aérodromes. Mais ces appareils datent presque tous de la fin de la guerre. Les Américains, pour s'opposer aux Mig et aux avions à réaction qui commencent à tournoyer au-dessus des îles, dans le ciel du Pacifique, expédient à Formose des Sabre F 86. Ils remplaceront les Thunderjet, trop lents, peu maniables et, à leur tour, destinés à l'entraînement. Avec 100 avions de chasse, des Mustang P 47 et P 51, avec cinquante bombardiers B 24 et B 25, puis une centaine de Dakota et, enfin, 79 avions de reconnaissance, l'armée de l'air ne fait pas trop mauvaise figure. De leur côté, les communistes disposent d'une armée beaucoup plus moderne et prêtée aux Chinois par Moscou.

La marine, pour l'instant, est nettement plus forte que celle de Mao Tsé Toung. 50.000 marins s'entraînent journellement à embarquer et à débarquer sur les 33 bateaux spéciaux. Si à ces unités — des LST, LSM et LCI — on attache des jonques et des petits bateaux, on peut faire franchir le détroit de Formose au continent, en une seule nuit, à 50.000 ou 60.000 hommes. Deux destroyers pourraient les accompagner, ainsi que 6 frégates, 20 canonnières, 31 chasseurs de sous-marins et 15 mouilleurs de mines. Mais dans la comptabilité de ces forces il ne faut jamais oublier que la guerre actuelle exige sept hommes à l'arrière pour qu'un seul puisse tirer sur la ligne de bataille. C'est du moins là la conclusion à laquelle sont arrivés les experts américains. Il est vrai que ces chiffres ne s'appliquent pas aux Chinois, qui ont une vie autonome beaucoup plus complète.

Les services de propagande de Formose prétendent que, le jour même où le premier soldat nationaliste mettra les pieds sur le sol communiste, des centaines et des centaines de milliers de paysans se révolteront contre les doctrinaires de Mao Tsé Toung et accueilleront comme des libérateurs les troupes de Formose.

C'est là une assertion qu'il faudrait prouver par les faits. Or ces faits n'existeront que le jour où la guerre tiède entre les deux Chines deviendra une guerre chaude. En conséquence, au moment même où elle menacera la tranquillité du monde. Les attaques contre les îles fortifiées de ces derniers jours sonnent le prélude de cette ère. Pour l'instant, la politique de « risques calculés » maintient Mars dans les chaînes. Mais pour combien de temps encore ? La réponse, que personne ne peut donner, est à Formose.

VISITE AUX TCHANG KAI-CHEK

J'ai rencontré le Gemo, abréviation de généralissimo, pour la première fois en 1951. Je l'ai vu peu avant Noël 1954 pour la dernière fois. Le premier Tchang Kaï-chek rencontré sur un champ de manœuvres était un général défait, usé, abreuvé de crachats par les quatre cinquièmes de l'opinion publique et voué, semblait-il, à l'oubli le plus sordide. Il lui a fallu trois ans pour remonter la pente de la renommée universelle et occuper à nouveau les gros titres dans la plupart des journaux du monde. Personnellement, je reste toujours un peu ébloui par le spectacle d'un homme au destin aussi contraire. Il faut ne jamais oublier que cette nouvelle ascension, si elle est due aux Américains, est davantage encore le fait de Mme Tchang Kaï-chek.

Je suis allé prendre le thé avec elle. Dans sa bouche se bousculent toujours les mots passion, révolution, action. Elle parle un anglais très fluide, admirablement articulé. Si elle oublie de sourire, aussitôt son visage s'empreint de tragédie. Pas de milieu chez elle, seulement un goût immodéré pour les extrêmes et un sens de la puissance qu'elle a fini par inculquer à son mari. Il suffit de la voir quelques minutes pour comprendre que cette femme faite de violence et de sourire est capable de subjuguer des foules de trente ou quarante mille auditeurs, comme ce fut le cas à Madison Garden ou à Chicago, lors de ses grandes tournées de conférences, en 1941 et en 1942, aux Etats-Unis.

Son mari est ce que sa femme a fait de lui.

Il conserve au cours des conversations une immobilité de Bouddha. Les mains détendues, le visage placide, on ne sait jamais s'il rêve, s'il observe ou s'il se replie sur lui-même. Il écoute, semble-t-il, avec attention, comprend assez bien l'anglais, mais demande toujours, autant par précaution que par ruse, une traduction des paroles de son interlocuteur. Sur son visage de soixante-huit ans, aucune ride. Un peu de moustache blanche éclaire sa peau tendue et fine ; ses yeux, enfoncés comme au fond de meurtrières, donnent l'impression que l'homme sourit. Dès lors, en sa présence, on ne comprend pas le pourquoi de son ascension, et comment, avec des moyens qui paraissent aussi limités, il a pu un jour être le dictateur de cinq cent millions d'habitants. On lui connaît cependant une qualité politique : c'est la confiance extraordinaire qu'il cultive en son destin. Il se croit réellement l'homme appelé à conduire la Chine vers un meilleur destin. La foi méthodiste qu'il a acceptée d'un missionnaire américain l'encourage dans cette fiction. Il confond facilement sa personne et la Chine. Cette continuité dans la foi en son sort explique partiellement sa résurrection. En plus, il a la chance, si l'on peut dire, de trouver auprès des Américains des hommes politiques et militaires qui partagent, à travers sa personne, les mêmes illusions. Elles font ici partie d'un patrimoine politique dont nous subirons bien un jour, nous autres Européens, les contrecoups.

Pour obtenir une interview du Gemo, il faut adresser au spokesman, ou officier de presse, une demande écrite accompagnée d'un *curriculum vitæ* et de pas mal de recommandations. Généralement, cette demande n'arrive jamais jusqu'à la Présidence. Une barrière s'élève entre lui et l'extérieur. Ses conseillers politiques et son fils aîné, Tchang Tching Kuo, pratiquent à son égard la politique du rideau de velours.

Le fils aîné, qui a passé huit ans en Russie soviétique, conserve une sorte de nostalgie de l'efficacité marxiste. C'est lui qui a imposé à Formose les écoles politiques où s'enseignent la doctrine du San Min Chi Yi ou doctrine triangulaire du Kuo Min Tang, qui prévoit la libération du peuple par le peuple lui-même et pour son édification. Cette doctrine politico-philosophique paraît à un esprit européen assez complexe et pleine de contradiction. Mais ce qui est vrai à Paris ne l'est pas forcément à Taïpei, et vice versa. Tching Kuo détient, en réalité, le pouvoir suprême de Formose. Il est un peu ce qu'était Staline à Moscou. Son poste d'intermédiaire entre le pouvoir exécutif et le Conseil des ministres lui donne la possibilité d'agir directement sur l'armée, sur les institutions, sur les écoles, sur la police et sur les services de renseignements. Il ne s'entend pas très bien avec les Américains qui lui reprochent de calquer ses méthodes sur celles des Soviets. C'est grâce à lui que chaque unité militaire compte en son sein un officier politique — pour ne pas dire commissaire. C'est grâce à lui aussi que les chambres édictent des décrets restrictifs qui fortifient son pouvoir

LES ARCADES de la rue principale de Taïpei, capitale de Formose, offrent toujours l'image de la paix. Et cette jeune femme souriante qui contemple amoureusement son enfant ne semble obsédée par aucun souci.

L'ASIE est le pays des contrastes. La photographie de gauche, avec cette jeep qui stationne devant les immenses bâtiments de l'état-major, à Formose, aurait pu être prise dans n'importe quelle grande ville occidentale, tandis que la photographie de droite, prise à proximité, montre un marché typiquement chinois.

et, du même coup, diminuent la puissance politique de son père.

Quant à Tchang Kaï-chek, depuis quelques mois, ou exactement depuis les graves maladies qui diminuent assez sérieusement la vitalité de M^me^ Tchang Kaï-chek, il est peu à peu poussé sur une voie de garage. Son fils aimerait faire de lui une sorte de déité vers laquelle montent les hommages des Formosans. Mais une déité est trop élevée, trop haute pour commander aux hommes.

UNIVERSITE ET POLITIQUE

Une nouvelle université, celle de Tounghaï, commence à naître. Dans l'esprit des dirigeants de Formose, elle doit concurrencer l'université que les communistes élèvent aux environs immédiats de Pékin et qui sera la plus grande du monde. Celle de Formose est plus modeste. Elle est prévue pour accueillir trois cents étudiants la première année et en recevra sept cents au bout de trois ans.

Selon la coutume chinoise, les étudiants vivent à l'université comme dans un séminaire, y dorment, y mangent. Pour ceux qui sont mariés, des chambres spéciales sont réservées. Soixante-quinze maisons de diverses grandeurs les abriteront. Un Chinois en assure la direction, mais un Américain l'assiste et joue à ses côtés le rôle de censeur. La plus grande partie des fonds nécessaires à l'érection de cet institut provient des Etats-Unis. On ne fait jamais appel en vain aux bourses américaines pour élever des écoles. Les mécènes de l'oncle Sam ont exigé, cependant, que des cours religieux, non obligatoires, figurent aux programmes.

La préparation politique des esprits sera très poussée dans cette université. Formose se rend compte que la défaite nationaliste, infligée aux troupes de Tchang Kaï-chek sur le continent, provient avant tout du manque de préparation politique.

Le recrutement des élèves se fait par concours ouvert aux possesseurs de diplômes des hautes écoles militaires.

Cependant, à l'instar des pays communistes, l'admission sera toujours accordée à un homme dont la préparation politique l'emportera.

Dans les grandes écoles militaires, qui sont calquées maintenant sur celle de West Point, on compte trois sections. La section supérieure est réservée aux officiers politiques des grandes unités.

A ce stade, les tenants disposent d'un prestige et d'une autorité indiscutables. Ils relèvent directement du fils aîné de Tchang Kaï-chek. Quant aux sections moyennes, elles doivent préparer les hommes à un rôle de professeur politique dans les petites unités de l'armée. On retrouve les étudiants de ces cours dans les bataillons, dans les régiments. Dans la dernière section, enfin, on prépare des hommes pour les tâches d'endoctrination de la population. Les étudiants doivent apprendre à organiser des séances de théâtre, de cinéma. Ils savent également distribuer un programme aux soldats et aux populations. A eux la charge d'engager sur place des collaborateurs qui vont d'un chanteur de charme au prestidigitateur en passant par les acteurs, les mimes et les gymnastes.

En moyenne, chaque section comprend cinq cents élèves obligés de suivre des cours pendant dix-huit mois. A la suite de quoi un diplôme les libère de leur écolage, mais, en même temps, les jette dans la vie active.

Chaque élève doit apprendre avant tout à se faire aimer ; pour cela, il suit des cours pratiques, où le tact et la politesse lui sont enseignés. Il doit pouvoir également établir sur n'importe qui une fiche politique. Cette fiche représente un véritable réquisitoire, qui peut devenir aux mains de la police une arme dangereuse. Les tenants et les aboutissants de chaque personne influente y sont consignés. Qui détient ces fiches détient le réel pouvoir de Formose. En l'occurrence, Tchang Tching Kuo est le maître absolu de ces dossiers.

Chaque officier supérieur passe obligatoirement un examen annuel politique. Il doit connaître la théorie du Kuo Min Tang et les différents aspects de son évolution moderne. Cette théorie est pensée et repensée chaque jour par les philosophes des hauts séminaires politiques. Si un officier supérieur échoue à cet examen annuel, il a deux chances de repêchage. Après un troisième échec, il perd une partie de ses grades et redescend dans la hiérarchie militaire. Les meilleurs concurrents prennent part chaque année à un concours national à Taïpei. Pour les encourager dans la voie du progrès dialectique, dix prix importants leur sont offerts.

L'état-major lui-même reconnaît l'importance et l'efficacité de cette instruction politique. S'il existe aux échelons inférieurs pas mal de dualité entre les commissaires politiques et les chefs de bataillons, par exemple, à l'échelon supérieur, l'unanimité se fait pour recommander l'intensification de cette préparation politique. Les Américains s'opposent à cette endoctrination obligatoire. Mais en vain.

EN GUISE DE CONCLUSION

Mais ces mêmes Américains, qui portent Formose comme une mère porte un enfant, doivent s'incliner devant leur opinion publique. Elle est toujours en retard d'une guerre. Si personne ne peut penser que les femmes américaines permettront que leurs fils aillent se faire trouer la peau sur les côtes des îles ou de Quemoy, personne ne peut dire, non plus, comment l'opinion américaine, cette opinion femelle, si près de ses sentiments, réagira quand elle verra, sous ses yeux, s'accomplir les destins du Sud-Est asiatique, par exemple.

Elle, si réticente en ce moment malgré sa générosité, elle, si peureuse d'absolu, que fera-t-elle quand elle verra le Vietminh ronger, grignoter, asphyxier le Viet-Nam du Sud et ses douze millions d'habitants? Comment réagira-t-elle quand elle apprendra que ce même Vietminh double le nombre de ses divisions, qu'il leur octroie des armes lourdes et que, en même temps, des nuées de coolies creusent, à travers la jungle, deux voies d'accès, deux voies qui, à travers le nord du Laos, visent directement la Thaïlande ? Comment flamberat-elle quand elle connaîtra la situation exacte de la Birmanie et son penchant vers la Chine de Mao Tsé Toung ? Que dira-t-elle quand elle apprendra, si un jour elle l'apprend, la désagrégation politique de la Thaïlande et les luttes sourdes qui opposent la police à l'armée, le racket organisé chez les Chinois par les mili-

tants de l'étoile rouge ? Enfin, quand cette opinion publique connaîtra la fragilité des régimes de l'Indonésie, où les bandes se taillent à cœur joie pour la prise d'un pouvoir relatif et que, du même coup, elle saura les difficultés rencontrées par deux cent quarante mille Anglais et associés contre les quelque vingt mille communistes de Malaisie, comment réagira-t-elle ? Il s'agit pour cinq pays d'une question de choix. Il s'agit pour plus de cent cinquante millions d'habitants d'accepter de force ou de gré le régime marxiste. Cet afflux humain, pris en tutelle par Marx, apporte au communisme international justement le chiffre d'êtres humains qui fait basculer les proportions et donne la majorité à Marx.

Lorsque le communisme en sera là dans le Sud-Est asiatique — et l'on ne voit pas qui l'empêchera de réaliser ses ambitions — Formose prendra alors toute son importance. Peut-être même qu'il deviendra le *casus belli* de la troisième guerre mondiale. Pour l'instant, les escarmouches entre frères ennemis se discutent encore autour d'une table — car la mort d'un soldat chinois, soit-il communiste ou nationaliste, ne semble pas devoir alerter la conscience du monde !

Formose n'est rien en soi. Il faut répéter cette vérité-là dans chaque ligne. Au moment où s'inscriront dans l'immédiat les problèmes du Sud-Est asiatique, alors on s'apercevra que Taiwan, abandonné en ce moment sans solution réelle — ni pour Pékin ni pour Taïpei — deviendra la première des préoccupations universelles.

L'histoire passe par Formose. Notre sort d'Européen, pour ne pas dire de blanc, passe aussi par là.

Qui aurait pu se douter que Sarajevo mettrait l'Europe en feu ? Qui aurait pu se douter que Guernica, l'Alcazar allumeraient le monde pour une deuxième guerre mondiale ?

A mon sens, Formose s'inscrit dans la même fatalité historique. Ce n'est ni aujourd'hui ni demain qu'on se battra pour Formose. Peut-être dans quelques années.

Ce qui est grave, c'est que l'histoire se répète, en couleur safran, d'accord, avec les mêmes hésitations et la même irrésistible progression, dans cette partie du monde. Elle ne néglige aucun effort pour rappeler ce que chaque homme a déjà vu avant la guerre de 1939.

Pour peu qu'il rôde dans ces parages, un journaliste, si modeste soit-il, apprend en quelques semaines le potentiel que représente Formose. Il comprend immédiatement les dangers politiques et militaires qui couvent à Taïpei. Comment se fait-il dès lors que les gouvernements — et je pense surtout à Washington, doté de puissants moyens d'espionnage et de renseignements — ignorent les ambitions de Pékin, ses préparatifs pour la prise des îles et de Formose? Ils les ignorent en ce sens que personne n'a trouvé une parade avant l'attaque de Yi Kiang Shan et des Tachen. Personne n'a esquissé une solution avant que les conditions atmosphériques, favorables aux communistes dès la mi-janvier, portent les soldats rouges dans le détroit. Pas un geste.

CETTE MILICIENNE décidée qui arpente une rue de Formose est entraînée comme un soldat.

Quand l'action commence, alors s'agite la diplomatie. Il est trop tard. Les accords de Munich — et on y va lentement, vers d'autres accords tout aussi inutiles — ne servent même pas de leçons. De même qu'il existe des accusations en espionnage, il devrait exister, à l'égard des diplomates et des chefs de gouvernement, des accusations en ignorance et en imprévoyance.

Ces sinistres constatations m'évitent de répondre à la question : « Faudra-t-il mourir pour Formose ? » Mais, hélas ! elles apportent comme corollaire : « Quel est l'homme d'Etat, quel est le sage qui empêchera que les hommes, tôt ou tard, meurent pour Formose ? »

Je ne le connais pas.

Photos et Ektachromes de Fernand Gigon

UNE RUE DE TAIPEI, Chung Ching Road, avec ses arcades (ci-dessus, à gauche), sous lesquelles se reposent, accroupies, les femmes surveillant les ébats de leur progéniture. Ci-dessus, à droite, l'artère principale de « la capitale » de Quemoy, où les soldats en permission viennent faire quelques emplettes.

LES MÉDECINS, MAINTENANT, UTILISENT L'ÉNERGIE ATOMIQUE

LA puissance pacifique de l'énergie atomique n'est pas une anticipation utopique. Cette possibilité, déjà prouvée, est maintenant à portée de notre main, dès aujourd'hui. »

Ainsi s'exprimait le président Eisenhower devant les Nations Unies, le 8 décembre 1953.

S'efforçant de transposer sa pensée sur un plan pratique, le président proposait la création d'une agence de l'énergie atomique, à laquelle les gouvernements intéressés, y compris l'Union soviétique, apporteraient de l'uranium et des matières fissibles. Cette agence serait chargée, sous le contrôle des Nations Unies, de mettre au point les méthodes par lesquelles ces matières fissibles seraient réparties pour servir les buts pacifiques et pour fournir une énergie électrique abondante aux régions du monde pauvres en ressources d'énergie.

Le projet du président Eisenhower n'a pas abouti, mais, dans de nombreux domaines, les savants atomistes sont parvenus à des résultats fort importants. Et si le *Nautilus*, le premier sous-marin atomique, se présente comme un formidable engin de guerre, les voies sont, d'autre part, largement ouvertes à l'utilisation pacifique de l'énergie atomique.

Dans cet ordre d'idées, la mise au point, en Amérique, du réacteur-générateur permet de grands espoirs. Ce réacteur-générateur offre l'immense avantage de créer plus d'énergie atomique qu'il n'en consomme. Il produit plus de plutonium qu'il ne consomme d'uranium 235. Si l'on songe que les ressources naturelles du monde en charbon et en pétrole vont en diminuant, on voit de quelle utilité sera le combustible atomique.

D'ailleurs, c'est aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture que l'énergie atomique trouve son application. Elle est même à la source de certains progrès particuliers. Car, en vue des recherches, on a inventé des instruments extrêmement délicats, qui ont trouvé dans l'industrie des utilisations nombreuses, par exemple la microbalance et le microcalorimètre, qui pèsent ou mesurent des quantités infinitésimales.

MAIS si un champ immense est ouvert à l'énergie atomique dans l'industrie et l'agriculture, son utilisation en médecine a retenu déjà l'attention. Les isotopes radioactifs ont fait leurs preuves, aussi bien comme agents thérapeutiques que pour dépister les tissus cancéreux. On sait que les isotopes sont des corps simples, chimiquement identiques mais de poids atomiques différents. Aux Etats-Unis, la Commission de l'énergie atomique a entrepris la fabrication de radio-éléments, et le Laboratoire national en a livré d'importantes quantités aux Etats-Unis, en même temps qu'il effectuait des envois à l'étranger pour plus de quarante pays.

Cette fabrication s'effectue à Oak Ridge, dans d'imposants bâtiments appelés « Pharmacie atomique des Etats-Unis ». Quatre-vingt-dix-neuf isotopes différents y sont fabriqués à l'intention des laboratoires américains et étrangers. (Rappelons qu'en France la pile atomique de Saclay fournit également des radio-éléments pour les applications médicales. Elle en a produit plus de 1.500 unités en 1953, et la France pourra peu à peu cesser d'être importatrice.)

D'autre part, dans un faubourg de New-York, à Upton, a été mis en service un autre réacteur nucléaire, beaucoup plus puissant, exclusivement destiné aux utilisations pacifiques de la désintégration atomique. On attend de cette pile, outre des services importants dans tous les domaines scientifiques intéressés par la désintégration nucléaire, des indications précises sur ce qu'on nomme l'empoisonnement des piles, c'est-à-dire l'apparition, par suite de la fission, de certains corps non fissibles qui absorbent des neutrons et diminuent graduellement l'efficacité de la pile.

REVENONS aux radio-éléments et à leurs utilisations médicales. Le Laboratoire national des Etats-Unis a sélectionné les corps simples dont les isotopes conservent le plus longtemps leurs propriétés radioactives. Il a, en outre, réussi des synthèses de plusieurs éléments, répondant ainsi à un vœu des utilisateurs.

L'iode, le phosphore, le cobalt radioactifs sont les plus employés. L'intérêt de ces radio-éléments réside dans le fait que leur présence peut toujours être détectée par un compteur de Geiger ou par un autre appareil de mesure des radiations. Il est ainsi possible de suivre le mécanisme de certaines fonctions physio-

LA jeunesse américaine témoigne, pour tout ce qui touche à la science atomique, d'un intérêt très vif. Aussi un grand nombre d'écoles ont-elles décidé d'introduire dans leur programme l'étude de l'énergie atomique et de ses applications industrielles. Cet enseignement n'est pas, d'ailleurs, seulement dispensé aux élèves des classes supérieures, mais, dans les classes moins avancées, les écoliers sont initiés aux problèmes élémentaires posés par l'utilisation de l'énergie atomique, et, en même temps, au vocabulaire particulier de cette branche de la connaissance.

Ne perdant jamais de vue le côté pratique, les établissements d'enseignement américains proposent volontiers à leurs élèves, comme sujet de travaux manuels, la fabrication de modèles réduits d'instruments utilisés pour les recherches atomiques.

D'autre part, les professeurs font un gros effort pour adapter leur enseignement aux nécessités nouvelles et pour mettre à jour leurs connaissances personnelles. C'est ainsi que, dans plusieurs Etats, des groupes d'études fonctionnent à l'usage des professeurs. A New-York, trois cents professeurs de sciences se sont familiarisés pendant treize semaines avec le maniement des radio-isotopes. Cet exemple a été suivi par de nombreux Etats, et il est intéressant de remarquer que, si les services officiels apportent à ces initiatives tout leur appui, elles n'en demeurent pas moins d'origine individuelle.

LA France a été le berceau de la recherche scientifique. Comment s'est-elle laissée distancer dans ce domaine au point que des cris d'alarme jaillissent de toutes parts ?

Nos savants sont toujours à l'avant-garde du progrès, mais, mal rétribués, dotés de laboratoires insuffisants, ils poursuivent leur tâche au milieu d'une indifférence aussi injuste que déprimante.

Rien, non plus, n'est tenté pour satisfaire les curiosités qu'éveille parmi notre jeunesse la science nucléaire, ni pour orienter les ardeurs juvéniles attirées par le monde de l'atome.

Aux Etats-Unis, les programmes scolaires font une large place aux études nucléaires ; de nombreux « Clubs » se sont constitués où les élèves viennent communier dans une même passion pour la découverte.

Il en résulte une émulation permanente, un appétit de connaissance jamais assouvi. La grande démocratie atlantique en récoltera le fruit, tout comme d'autres pays qui savent combien il est profitable d'encourager cette attraction qu'exercent sur les jeunes les miracles de l'énergie nucléaire.

Une nation s'enrichit lorsqu'elle ouvre des horizons aux générations qui montent. Les vocations qu'elle suscite l'arment pour la grande course au progrès qui va se livrer sous le signe de l'atome. Celles qui auront dédaigné de stimuler parmi les jeunes le culte de la recherche et le sens de l'initiative risquent de payer cher une négligence aussi coupable.

EN de nombreux endroits des Etats-Unis, les élèves des établissements d'enseignement ont formé des clubs, où scientifiques et littéraires se réunissent pour discuter les questions ayant trait à l'énergie atomique. Les journaux scolaires font une large place à ces questions, et les clubs, en contact constant les uns avec les autres, échangent leurs informations. Très fréquemment, les professeurs de sciences, en particulier ceux de chimie, viennent se joindre aux élèves, les conseillent pour l'acquisition de livres, de revues, de films, leur font des exposés et prennent part aux discussions qui s'ensuivent.

logiques, de repérer les défaillances et de suivre les processus de transformation à l'intérieur de l'organisme. Cette méthode, dite des indicateurs, paraît appelée à rendre les plus grands services.

L'iode est particulièrement utilisé pour le diagnostic et le traitement du cancer de la thyroïde, car cette glande possède précisément la propriété d'attirer l'iode. On fait avaler au malade de l'iode radioactif dans une solution salée, et l'on parvient ainsi à déterminer exactement l'emplacement du cancer, qui est, en outre, attaqué par les rayons bêta et gamma contenus dans l'iode radioactif. Cette méthode est également employée avec succès dans certaines affections du cœur, où, en abaissant le métabolisme, l'iode radioactif permet à l'organe de fournir un moindre effort.

Quant au phosphore radioactif, il sert à combattre les cancers du sang et de la peau.

Ainsi le phosphore 32, qui a la propriété de se concentrer dans la moelle des os, sert au traitement de la leucémie, et aussi d'une maladie très grave et fort rare appelée « polycythemia rubra vera », qui se caractérise par un excès de globules rouges. On ne connaissait jusqu'ici aucun remède à cette maladie. Le phosphore 32 s'est montré efficace, car il réduit la production des globules rouges dans la moelle des os. Le phosphore radioactif sert aussi à déceler les tumeurs du cerveau. D'intéressantes expériences ont été faites à ce propos à Boston, au Massachusetts General Hospital, où les médecins avaient cherché, sans succès, à repérer, à l'aide des rayons X, la tumeur cérébrale dont était porteur un malade. Or, pour des raisons d'ailleurs encore ignorées, la tumeur du cerveau attire le phosphore. Les médecins de Boston injectèrent donc dans les veines du malade une solution phosphatée contenant des atomes radioactifs de phosphore. Le lendemain, ils examinèrent le cerveau du patient avec une fine aiguille de compteur Geiger. Les deux lobes du cervelet se montrèrent parfaitement normaux, mais lorsque l'aiguille du cadran du compteur Geiger arriva au lobe central, elle indiqua un nombre d'atomes de phosphore trente fois supérieur à celui qu'on trouve normalement dans les tissus sains. Grâce à ces indications précises, l'opération put être tentée, la tumeur extirpée, et le malade, sauvé.

DANS le même ordre d'idées, une injection intraveineuse de sodium irradié permet de suivre le cheminement de ce corps dans les vaisseaux et de détecter les blocages auxquels il convient de porter remède sous peine d'apparition de gangrène. De même encore, le tritium radioactif est employé en quantités infinitésimales pour certaines recherches biologiques et physiologiques, et ne présente pour les cellules vivantes aucun danger.

Mais, parmi tous ces radio-éléments, le plus familier au public est, sans doute, le cobalt. La dénomination de « bombe au cobalt » a frappé l'imagination. Il est d'ailleurs incontestable que l'utilisation du cobalt radioactif en thérapeutique constitue un grand progrès. Le radium coûte, en effet, extrêmement cher, ce qui limitait son emploi dans le traitement des tumeurs malignes. Or le cobalt radioactif produit des effets analogues à frais infiniment moindres. En effet, tandis que 30 grammes de cet isotope coûtent environ 17.500 dollars, la quantité de radium nécessaire pour obtenir le même résultat se monterait à 50 millions de dollars.

DES centres d'utilisation thérapeutique des radio-isotopes existent dans un certain nombre d'hôpitaux parisiens et dans plusieurs villes dotées de Facultés de médecine et possédant un personnel compétent et un matériel approprié. Les dernières installations du Commissariat français à l'énergie atomique permettent de satisfaire à peu près entièrement les besoins actuels pour la recherche et pour la thérapeutique.

La bombe au cobalt, engin tout pacifique, est constituée par un tube de plomb avec chemise d'acier qui pèse plus de trois tonnes. Monté sur un pied, ce tube est orientable dans tous les sens. Le cobalt se trouve au centre de l'armature. Un obturateur, commandé électriquement, laisse passer le faisceau radioactif dirigé sur le corps du patient le nombre de secondes ou de minutes jugé nécessaire par le praticien. Le premier de ces engins bienfaisants fut fabriqué au Canada et utilisé par la Fondation pour le Cancer dans l'Etat d'Ontario. On sait que la France en possède un depuis peu, qui est installé dans une clinique de Neuilly.

ON utilise le cobalt radioactif pour les traitements dans lesquels auparavant on employait uniquement les rayons X. On s'en sert généralement en radiations externes, mais on l'emploie aussi dans des aiguilles placées à l'intérieur du corps. Jusqu'ici on ne pouvait s'en procurer facilement, mais, durant l'automne 1953, on a expérimenté, à l'Institut des Etudes nucléaires, aux Etats-Unis, une pile pouvant en fournir de 300 à 600 curies. On pense pouvoir ainsi le fabriquer en grande quantité. En raison du danger que pourrait présenter la manipulation des sources de cobalt radioactif par des personnes inexpérimentées, la Division des isotopes de la Commission de l'Energie atomique a établi des règlements très stricts, afin que seuls les radiologues et les médecins spécialisés ayant une grande habitude des rayons puissent s'en procurer.

L'URANIUM 235, qui est le produit fissible clé de l'énergie atomique, est extrait et traité à Oak Ridge (Tennessee) dans une vaste exploitation qui ne compte pas moins de soixante-dix installations différentes, dont une usine de 24 hectares employant quatre mille sept cents ouvriers. Les Etats-Unis possèdent, d'ailleurs, des appareils particulièrement puissants pour l'industrie atomique. La station expérimentale d'Idaho dispose d'un réacteur nucléaire de 10 mètres de côté et de 8 mètres de hauteur. Il est la propriété de la Commission de l'énergie atomique, qui le met à la disposition des industries privées.

Ainsi les sous-produits atomiques se sont affirmés comme des « traceurs » permettant de déterminer avec exactitude les parties du corps où se trouvent des tissus cancéreux, et, en même temps, les médecins ont trouvé en eux des agents thérapeutiques dont on peut attendre des résultats efficaces.

L'énergie atomique, qui peut constituer pour les hommes, s'ils en font un mauvais usage, une cause de destruction peut-être totale, est aussi, s'ils l'utilisent uniquement à des fins pacifiques, une source d'innombrables progrès.

DE nombreux hôpitaux utilisent maintenant les isotopes radioactifs pour la recherche et le traitement de diverses affections, et en particulier du cancer. A Paris, à l'hôpital Sainte-Anne, on s'efforce de repérer les structures profondes du cerveau en vue du traitement des tumeurs de cet organe. A l'hôpital Beaujon, des recherches sont effectuées pour vérifier l'activité thyroïdienne. La vitesse avec laquelle l'iode est fixé par la thyroïde est, en effet, caractéristique de l'état fonctionnel de cette glande.

A Chicago, un hôpital est spécialement équipé pour le traitement atomique des cancers. Un étage entier abrite des cobayes destinés aux expériences pratiquées à l'hôpital. Les isotopes radioactifs utilisés sont emballés dans des « containers » spéciaux, placés eux-mêmes dans des trous cylindriques de plus de 2 mètres de profondeur, en attendant qu'on emploie les produits qu'ils renferment.

DECOMPRESSION des disques intervertébraux par massage musculaire.

ETENDU de manière à se décontracter parfaitement, le sujet aspire l'oxygène régénéra

L'OPERATEUR utilise un appareil vibrateur chauffant, qui lui permet d'obtenir un massage plus ou moins profond.

L'APPLICATION du masque à oxygène. L'inhalation est de sept litres à la minute et dure un quart d'heure.

EN 40 MINUTES UN HOMM

Vous avez fourni une grosse somme de travail, votre journée a mis vos nerfs à rude épreuve, vous vous sentez las, déprimé et, en même temps, irritable, anxieux. Et pourtant vous avez encore, le soir venu, à recevoir, à discuter, ou à vous plonger de nouveau dans vos dossiers. Et votre temps de sommeil sera forcément écourté.

Eh bien, il est possible de vous remettre en forme en moins d'une heure. C'est affaire de relaxation et d'oxygénation.

De la relaxation — dites repos, détente, si vous préférez, encore que le mot implique, plus que nos propres termes, une plénitude de décontraction physiologique et une volonté de l'obtenir — personne n'ignore les bienfaits. Ils peuvent être notablement augmentés si on les complète par des soins appropriés.

L'importance de l'oxygène dans notre existence est connue de chacun. Chacun sait aussi que l'organisme soumis à un effort musculaire en consomme davantage. Et même, si l'effort est trop grand, les poumons ont de plus en plus de peine à répondre à la demande d'oxygène. La fatigue accumule dans les muscles des déchets qu'ils ne parviennent pas à éliminer, en particulier de l'acide lactique qui, en passant dans le sang, crée des intoxications.

Il s'agit donc, quel que soit le sujet surmené, intellectuel, sportif, homme d'affaires, de le défatiguer. Pas de meilleur moyen d'y parvenir que de le réoxygéner. L'oxygène, en effet, facilite l'élimination des déchets, régénère le système nerveux, agit sur les globules sanguins. Son action est excellente sur les nerfs et les muscles.

Aux Etats-Unis, les athlètes, joueurs de football ou boxeurs, ont couramment recours à l'oxygène, à la mi-temps ou entre deux rounds. Il y a plus : on trouve maintenant souvent dans les bars un appareil à masque qui permet aux clients d'aspirer de l'oxygène pendant une dizaine de minutes.

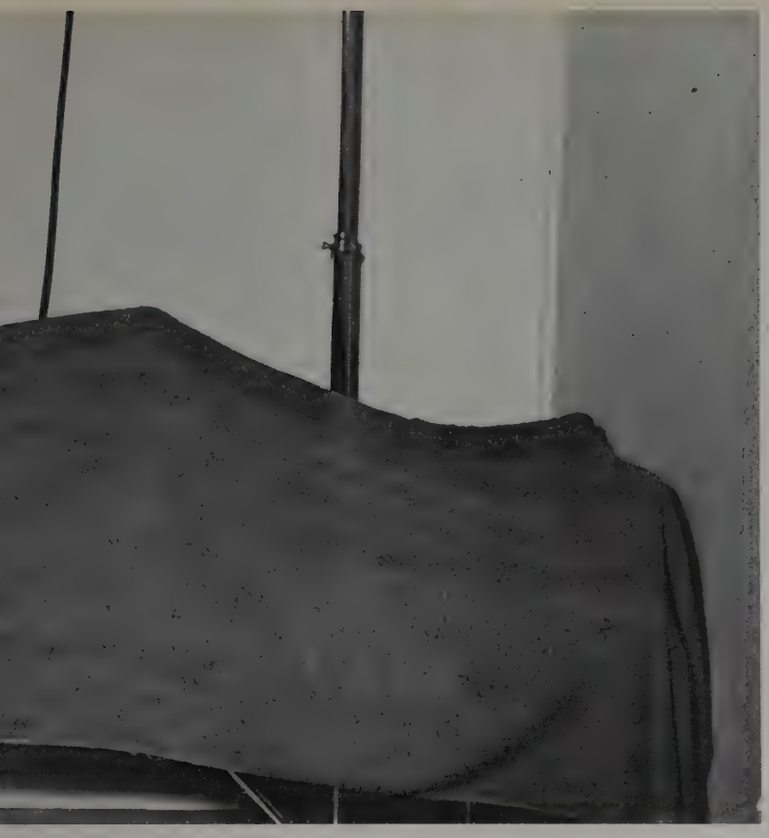
Or il vient de s'ouvrir, à Paris, un institut de relaxation qui, en une séance de trois quarts d'heure, permet à un surmené de récupérer.

Entendons-nous bien, nous disait M. Emile Poussard, qui a fondé cet institut. Il ne s'agit pas de « doper » ceux qui viennent nous voir. Il s'agit, en combinant diverses méthodes, de leur restituer leur potentiel physiologique.

Emile Poussard s'est toujours intéressé à ces questions, dont il a une grande expérience. Champion de plongeon pendant plusieurs années, il a eu à conseiller et à diriger nombre de sportifs. Son institut est, en somme, une station-service où l'organisme humain « recharge ses accus ».

Comment procède-t-on? Le sujet est introduit dans une cabine à la fois bien chauffée et bien aérée, et qu'éclaire une douce lumière bleue. L'importance de cet éclairage est très grande : la lumière bleue exerce une action sédative, repose les yeux, décongestionne le cerveau.

Allongé à plat ventre sur une table spéciale, le « fatigué » subit d'abord, à l'aide d'un vibrateur chauffant, un massage plus ou moins profond des muscles paravertébraux. Ceux-ci, en



out en fixant une lampe émettant une douce lumière bleue, dont l'action est sédative.

LA DOUCHE carbogazeuse agit à la manière de la douche écossaise.

FATIGUÉ EST "REMIS A NEUF"

effet, se contractent sous l'action de la fatigue, et il en résulte un tassement des vertèbres. Le massage, en décompressant les disques intervertébraux, procure une véritable libération et facilite le passage de l'influx nerveux.

Le patient s'allonge ensuite sur le dos, avec des coussins sous la nuque, les jarrets, les bras, pour assurer sa décontraction musculaire. On lui place sur le visage un masque en Plexiglas et, pendant un quart d'heure environ, fixant toujours la lumière bleue, il aspire de l'oxygène à raison de 7 litres à la minute.

Quelques instants encore de détente totale. Et voici la dernière opération : la douche carbogazeuse. Un vaporisateur projette sur le corps une solution mentholée associée au gaz carbonique. Elle vivifie, à la manière de la douche écossaise, en provoquant une réaction de vaso-constriction.

Dans tout cela, observe M. Poussard, pas d'innovation révolutionnaire. Simplement, l'association de méthodes qui ont fait leurs preuves et qui se renforcent l'une par l'autre. Car si la relaxation seule est déjà excellente — on pourrait invoquer l'exemple de Sir Winston Churchill, qui, pendant la guerre, n'hésitait pas à interrompre un conseil de cabinet pour s'accorder un moment de détente — son efficacité est grandement accrue par l'oxygénation.

La méthode que nous avons décrite plus haut est parfois complétée, par exemple quand il s'agit de sportifs qui vont avoir à fournir un effort à peu près immédiat, par la fixation d'une lumière rouge, qui, elle, a un effet excitant, accompagnée de sautillements sur place.

Naturellement, en dehors de la séance type qui « remet en forme », il peut y avoir intérêt à appliquer la méthode plus longtemps et à faire une série de séances. Tout dépend du degré de fatigue auquel on est parvenu, comme aussi de l'existence menée. Tel n'a besoin que d'un « regonflage », tel autre est justiciable d'une cure suivie. Epuiser ses réserves et attendre d'être à plat n'est pas prudent. Il est probable qu'on le comprendra assez vite et que la nouvelle méthode passera en France, comme en d'autres pays, dans la pratique courante. Ajoutons qu'elle est généralement complétée utilement par des exercices physiques. Mais il va de soi que chaque cas doit être examiné et que le contrôle médical s'impose.

Déjà l'oxygénation et la relaxation ont conquis des adeptes tout disposés à faire œuvre de prosélytisme. Des hommes d'affaires, des artistes de la scène et de l'écran, des parlementaires, avant d'affronter une longue discussion nocturne, viennent demander à M. Emile Poussard de leur rendre un équilibre compromis et de leur permettre de reprendre leur activité, reposés et tonifiés.

Et voici qu'on envisage de créer des centres analogues pour des professions où l'organisme est soumis à de sévères épreuves, notamment pour les pilotes d'avions à réaction. On conçoit l'intérêt qu'il y a pour ces pilotes à pouvoir récupérer leur potentiel nerveux après des vols extrêmement durs et à le conserver indemne de tout fléchissement.

LE ROUGE stimule, et cette lumière aide le sportif à retrouver son tonus, les sautillements redonnant du souffle.

M. EMILE POUSSARD présentant les bouteilles d'oxygène et de gaz carbonique qui serviront à la remise en forme.

GRANDE PÊCHE EN MER ROUGE

LA PECHE SPORTIVE en mer exige un matériel très onéreux, et qui doit être d'une solidité à toute épreuve, vu la taille et le poids des poissons recherchés. Ci-dessus, le ras (cap) Gemsa ; à l'horizon on distingue les montagnes d'Hurgada.

UN REPORTAGE D'ALBERT RACCAH

Le Caire, mars 1955.

NOUS nous morfondions ce week-end à Hurgada où un vent terrible clouait toutes les embarcations au rivage.

Pour la première fois que nous y venions, nous n'avions pas de chance ! Il n'était pas question de pêcher au large, même pas de faire du lancer du rivage : le vent renvoyait l'appât que nous essayions de confier à la mer. Ce n'était vraiment pas gai, surtout que nous venions de parcourir plus de 600 kilomètres pour y parvenir.

Nous allâmes donc visiter le musée hydrobiologique qui se trouve à quelques kilomètres du Rest House. C'est là que l'aventure prit réellement naissance.

Le Dr H. A. F. Gohar, directeur du musée, un parfait gentleman, a bien voulu nous accompagner pour nous montrer quelques spécimens de poissons de la mer Rouge. Leurs couleurs et leurs formes auraient paru extraordinaires à tout étranger de cette mer ; mais à plusieurs reprises nous avions accroché à nos lignes des poissons perroquets, chirurgiens, des mérous rouge sang, des girelles bleues, etc.

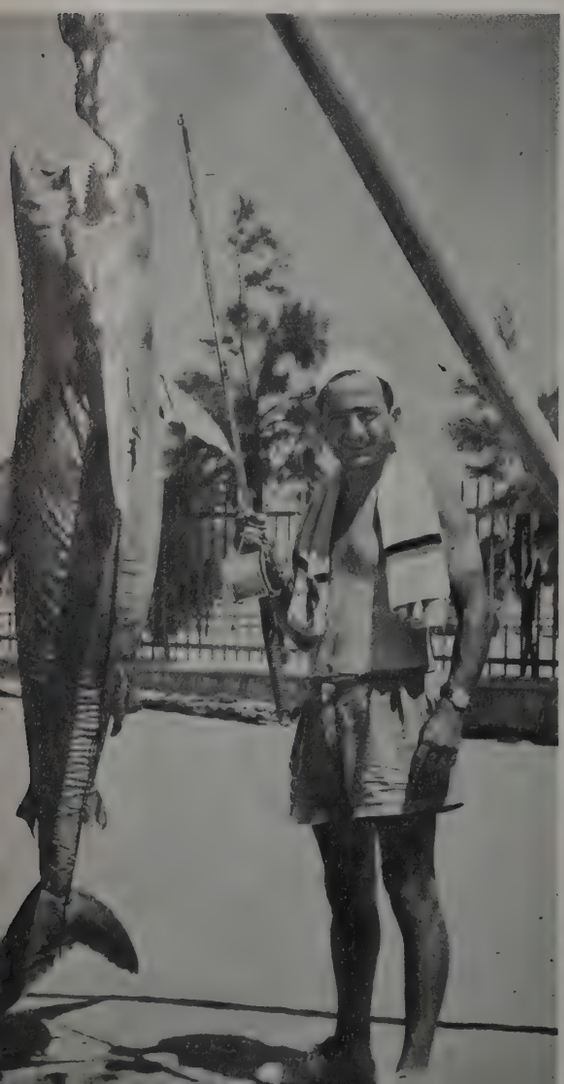
Ce qui nous laissait rêveurs, c'était des monstres marins naturalisés, un requin de 350 kilos, un thon de 70 kilos, un baracuda de 1 m. 80, avec des crocs de loup...

Pourquoi, diable ! n'avons-nous jamais pêché une pièce de ce calibre ? Pourtant, nous passons immanquablement nos week-ends à Abou-Darag, à 100 kilomètres au sud de Suez, où nous avons une petite barque avec un moteur hors-bord, et des dorades de 12 kilos étaient notre record.

« Vous n'allez pas assez au sud, nous répond le Dr Gohar ; ces spécimens que vous voyez ont été pêchés au large des îles Taxila, Goudal et Shadwan. Il faut aller au moins à 400 kilomètres au sud de Suez pour trouver à profusion tous ces monstres, et si ce vent violent se calme, vous pourrez demain matin louer

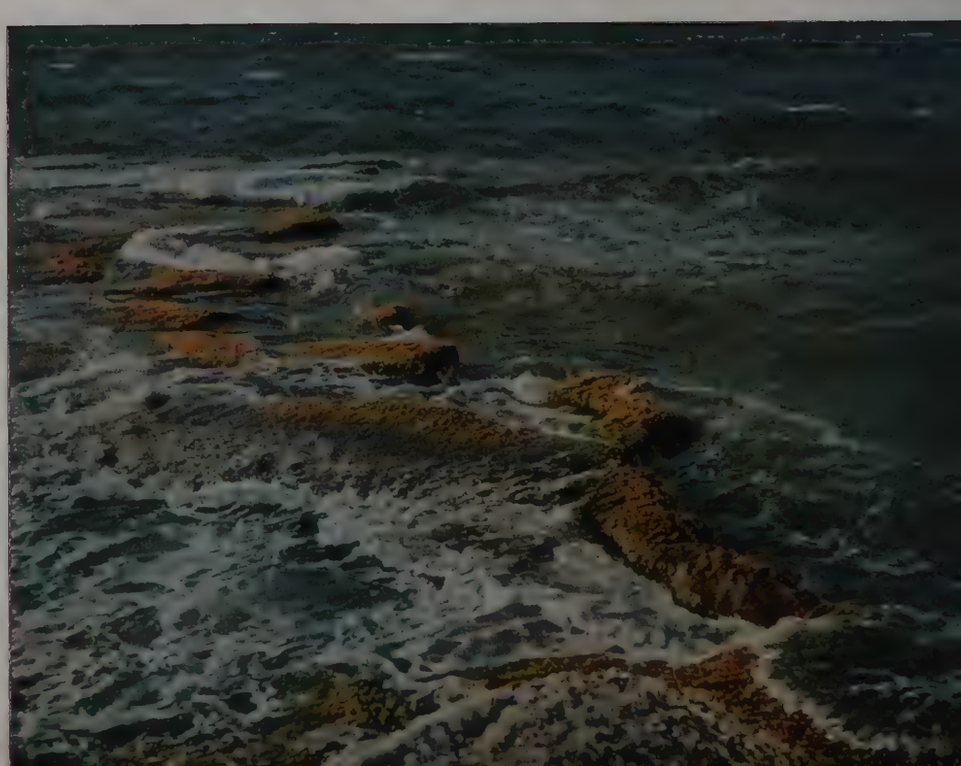
LA MER ROUGE, dans sa partie septentrionale, offre aux amateurs de belles possibilités de sport. La carte ci-dessus montre l'importance du trajet que l'auteur et ses amis durent parcourir avant d'arriver sur les lieux de pêche choisis.

L'AUTEUR (ci-dessous), photographié avec sa dernière capture, un requin mesurant 2 m. 50 et pesant 150 kilos. Le baracuda (ci-contre), ou brochet de mer, est l'un des êtres les plus féroces et les plus dangereux qui hantent les océans. Ses crocs, qui ressemblent à ceux d'un loup, peuvent causer de terribles blessures. La taille de ce spécimen atteignait celle d'un homme normal.



HISSE A BORD après une longue lutte, le requin défend chèrement sa vie et combat encore. Il essaye de mordre les hommes, ses ennemis, et démolit de ses redoutables coups de queue le matériel qu'il peut atteindre.

LES ILES DESERTES de la mer Rouge sont d'un abord très difficile, entourées par des récifs de coraux qui, peu visibles parce qu'à fleur d'eau, sont tranchants comme des rasoirs.



une barque à voile ici, à Hurgada, pour faire la grande pêche. »

Malheureusement, nos occupations nous obligeaient à quitter l'après-midi même Hurgada pour Le Caire, et le trajet n'est pas court : dix heures de voiture, au moins.

LES PREPARATIFS

DURANT tout le trajet du retour, au lieu de nous lamenter sur notre déveine, nous préparions pour la semaine d'après la partie de pêche la plus fantastique qui soit.

LE MUSEE HYDROBIOLOGIQUE, situé à quelques kilomètres d'Hurgada, offre à ses visiteurs une documentation très complète sur la faune de la mer Rouge. L'assistant de son directeur, le docteur H. A. F. Gohar, présente ci-dessus deux poissons naturalisés.

LES COTES DE LA MER ROUGE, comme permet d'en juger la vue ci-contre, sont d'un aspect aride et désolé, mais peu importe aux pêcheurs sportifs.

Deux jours après, les trois amis : Albert, Nicolas et Marcel, étaient réunis dans mon studio pour mettre au point notre projet, qui consistait à partir de Ras Gemsa pour faire les îles désertes en dinghy avec un moteur hors-bord de 7 CV.

C'était certes dangereux de prendre une embarcation de ce genre, mais comment voulez-vous aborder sur des îles entourées de récifs de corail, qui avancent quelquefois sur un kilomètre et à fleur d'eau ? Aucune embarcation, à part la barque en caoutchouc, ne peut avoir un aussi faible tirant d'eau ; mais

si, par malheur, elle heurtait le corail, qui est tranchant comme une lame de rasoir, nous étions bel et bien perdus. Ces îles sont vraiment désertes : pas une goutte d'eau, pas un brin de végétation. Quelquefois seulement, les pêcheurs professionnels, pris au dépourvu par une grosse mer, s'abritent dans leurs lagons. Si notre dinghy crevait comme un ballon de baudruche, nous pouvions rester prisonniers pendant des mois dans une de ces îles.

LE départ était fixé pour jeudi après-midi, vers les 6 heures. Certainement nos femmes n'étaient pas au courant des détails de notre voyage : officiellement nous partions pour une longue partie de pêche et nous serions de retour le mercredi suivant.

La seule personne qui savait à peu près toute l'affaire était Jackie, passionnée de pêche sous-marine.

« Téléphonez-moi au studio mercredi midi, et si l'on vous répond que je ne suis pas encore rentré de voyage, racontez tout, et que l'on fasse les recherches autour de Goudal. »

Avec son flegme bien britannique, elle répondit : *All right !*

Nous arrivâmes à Ras Gemsa à 9 heures du matin, devant une mer d'huile. Grâce aux bonbonnes de gaz carbonique, le dinghy, en cinq secondes, est gonflé. On charge alors tout notre matériel, et ce n'était pas peu : des vivres et de l'eau pour cinq jours, des bidons d'essence, des lampes, mes appareils photographiques, la batterie de cuisine, les lits de camp, les couvertures, etc., tout cela enroulé dans un makkintosh pour les préserver des paquets d'eau.

Avec ce matériel le dinghy était plein, et à peine nous restait-il une petite place à l'arrière pour nous asseoir. Du premier coup, le moteur ronronne, impatient comme nous d'arriver à l'île, qu'on aperçoit à l'horizon. Nous partons, enfin, le cœur un peu serré, mais personne ne voulant le montrer.

IMMEDIATEMENT, deux cannes sont apprêtées pour le trolling : Albert tient l'une, et moi l'autre. Nicolas, une carte sur les genoux, tient la barre, et Marcel, allongé sur le makkintosh, jouit du soleil, du beau temps, et de ne rien faire.

Première touche chez moi au bout d'une demi-heure : une sorte de thon de 10 kilos ; déception générale : nous voulions des monstres, et ce balamite ne résiste pas longtemps à mon moulinet Senator 6/0 chargé de nylon n° 120.

Enfin, vers le début de l'après-midi, nous arrivâmes près de l'île sans savoir où accoster : les récifs de corail s'étendant à 500 mètres tout autour d'elle... Ce n'est qu'au bout de deux heures de pénibles recherches que nous trouvâmes un passage.

UN ACCUEIL DESAGREABLE

PENDANT que nous amarrions notre embarcation, Nicolas monta au haut de la petite falaise pour chercher un endroit où placer nos lits de camp. Au bout de quelques minutes, nous entendons des cris perçants, nous courons voir Nicolas galopant sur une pente, poursuivi, chose inimaginable, par une trentaine d'oiseaux ressemblant à des mouettes, qui essayaient, en piquant comme des bombardiers, de lui ouvrir le crâne. A notre grande surprise, un groupe d'oiseaux se détache à notre vue pour venir nous attaquer. Ni nos cris ni les pierres que nous lancions ne pouvaient les effrayer.

Les mains sur nos têtes, comme des prisonniers de guerre, nous arrivâmes en trébuchant à côté du dinghy. Les oiseaux partirent, laissant comme sentinelles deux des leurs, qui surveillaient nos moindres mouvements, et durant toute la nuit ils ont plané au-dessus de nos têtes en jetant de temps en temps un cri perçant, comme pour nous indiquer leur présence permanente.

Nous comprîmes, le lendemain, la raison de cette attaque : l'île était couverte de nids pleins d'œufs, et nous étions pris pour des maraudeurs.

Nous quittâmes, tôt le matin, cette île inhospitalière pour l'île Goubal. En route, Albert attrape un mérou de 15 kilos, qui se défend bien. La distance n'est pas grande, trois heures de route.

Nous débarquons immédiatement nos bagages ; Marcel et Nicolas vont faire de la pêche sous-marine pendant qu'Albert et moi nous faisons, en dinghy, du trolling. Beaucoup de poissons, mais toujours pas de monstres. A quelque distance du rivage, nous rencontrons sur le chemin du retour les deux copains, que nous ramenons avec nous.

Mais notre camp est invisible, et à notre approche nous nous apercevons qu'il a disparu sous une horde de crabes énormes qui essaient de dévorer nos provisions. Il y en avait des centaines, et la carapace du plus petit dépassait 30 centimètres de diamètre. Le spectacle était répugnant, et le bruit que faisaient les pattes de ces animaux sur les boîtes de conserves était des plus désagréables.

RETOUR MOUVEMENTE

NOUS restâmes trois jours dans cette île à passer notre temps à la recherche de monstres marins, sans aucun succès. Il fallut donc penser au retour malgré tout, et mardi, à l'aube, nous embarquâmes pour aller directement vers Ras Gemsa.

La mer était houleuse, nous étions tous mouillés des pieds à la tête. En outre, en essayant de quitter Goudal, le plancher du dinghy s'était un peu déchiré, et la réparation que nous avions faite était des plus précaires.

La grande difficulté était de remplir le réservoir du moteur, quand il se vidait, sans que l'eau de mer y entre aussi. C'étaient des acrobaties que nous étions obligés d'exécuter, tous les trois quarts d'heure.

Mais notre grande frayeur devait avoir lieu en pleine mer, à mi-chemin. Malgré la houle, Albert et moi, nous continuons à faire du trolling, quand Nicolas, qui tient le gouvernail, demande à Albert d'ouvrir un peu le robinet de la bonbonne pour gonfler le dinghy. Il rampe jusque-là, et presse sur la gâchette, une vague le bouscule, coince son doigt sur le robinet : le dinghy gonfle, gonfle, les boudins sur lesquels nous sommes assis deviennent durs comme la pierre.

« Arrête ! arrête ! » crions-nous. Trop tard, un double sifflement stridulent nous coupe la parole. Comment ne coulons-nous pas ?

Heureusement, les valves de sécurité de ce dinghy de l'armée anglaise fonctionnaient toujours et laissaient échapper par ce sifflement sinistre le trop plein d'air. Nous avions chaud, et l'eau de mer qui dégoulinait de notre corps était certainement mélangée de transpiration.

NOUS n'étions pas encore au bout de notre aventure. Heureusement, le dinghy n'avait pas crevé, mais, en revanche, nous eûmes sur le retour deux crevaisons de pneu, et essayer de réparer en plein désert et à deux heures du matin une chambre à air, ce n'est pas de tout repos. Par-dessus le marché, la pompe ne fonctionnait pas.

« Utilisons la bonbonne de gaz comprimé, s'écrie Albert.

— Tu vas faire sauter encore le pneu », répond Marcel.

On décide de faire un essai en lâchant l'air comprimé par petites saccades. L'essai semble concluant et l'on décide que Marcel tienne le raccord du côté pneu, Nicolas du côté bonbonne et Albert pressera la gâchette. Une explosion fantastique décuplée par le silence du désert et par la nuit : « Ça y est, le pneu a crevé, où est la torche ?

— Ça alors, c'est le raccord qui a cédé ! », s'écrie Marcel.

Mais, heureusement, le pneu avait eu assez d'air pour nous conduire au Caire avant le coup de téléphone de Jackie, qui depuis deux jours, inquiète, paraît-il, ne dormait pas.

Le voyage était certes agréable, mais un échec complet : pas de monstres.

EMOTIONS SPORTIVES

QUINZE jours après, un canot automobile nous attendait à Hurgada pour nous conduire à l'île Shadawan. Nous nous trouvions bien plus à l'aise dans cette embarcation de 12 mètres.

A peine étions-nous arrivés devant la falaise sud de l'île que mon moulinet part à toute vitesse, risquant, par la chaleur dégagée, de me brûler les doigts.

LE RAS GEMSA, dont la vue ci-dessus, prise du haut d'une falaise, dessine admirablement les contours, était le point de départ choisi lors de la première expédition vers les îles désertes dont les abords devaient recéler les grosses pièces.

LE MEROU est l'un des poissons les plus recherchés par les pêcheurs sportifs, sous-marins ou lanceurs, tant pour l'excellence de sa chair que pour sa superbe défense. Celui-ci, qui a été accroché à une profondeur de 100 mètres, pesait 90 kilos et était âgé de cinq cents ans. Sa taille était de 1 m. 60. C'est vraiment une prise magnifique (ci-contre).

CES ILES DESERTES (ci-dessous) n'offrent pas la moindre ressource à ceux qui s'y aventurent. Il faut y apporter un matériel de campement, lourd et encombrant, ainsi que les aliments nécessaires, dont la présence attire souvent des hôtes indésirables.

UN EPERON ROCHEUX qui surplombe la mer (ci-dessus) est un lieu commode pour contempler la vaste étendue sur laquelle on va, sans doute, accomplir de merveilleux exploits. L'embarcation choisie (ci-contre, à gauche) est un dinghy en caoutchouc équipé avec un moteur hors-bord de 7 CV. Seul un bateau d'un aussi faible tirant d'eau permet d'aborder sur des îles entourées de coraux qui affleurent l'eau. Outre les vivres, il faut emporter un matériel de pêche et de campement assez lourd et encombrant, mais indispensable pour une expédition dont la durée, en cas d'incidents, peut être beaucoup plus longue que prévue. Sur la page suivante, une vue générale du Ras Abou Darag, sur la côte ouest.

« Arrêtez le canot », crie Henri, qui était venu cette fois avec nous. Pendant que je freinais progressivement, le moulinet d'Albert part à son tour avec une musique que seuls les pêcheurs peuvent apprécier.

UN REQUIN PEU DOCILE

Au bout de vingt minutes, je sors un requin de près de 1 m. 80, après Albert, qui ramenait un thon de 40 kilos. Les deux matelots harponnent le squale, et le jettent sur le pont. D'un coup de queue, il renverse la banquette sur laquelle nous étions assis et essaye de nous mordre les jambes.

Sauve-qui-peut général. Heureusement, le capitaine, un vieux pêcheur, arrive en courant avec un seau d'eau douce et noie le requin en jetant l'eau dans sa gueule béante.

UNE JOURNEE DE PECHE QUE NOUS N'OUBLIERONS PAS

Depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil, le poisson ne s'est pas arrêté de mordre à nos cuillers. Imaginez quel poisson a pu, pour s'échapper, tordre comme un fil de fer la cuiller en acier inoxydable d'Albert, de 20 centimètres de long et de 3 millimètres d'épaisseur.

Pendant un arrêt d'une heure, nous avons pêché avec nos lignes de grand fond, et Albert sort un mérou, appelé en mer Rouge tawina, de 80 kilos, et vieux de plus de trois cents ans.

Un requin, au moment où nous recommencions à faire du trolling, me vide 200 mètres de nylon 120, et pour ne pas casser ma canne, le canot, comme à la pêche à la baleine, doit poursuivre la bête pour que je ramène progressivement mon filin ; une pièce de 2 m. 50, pesant 125 kilos, était accrochée à ma cuiller.

Un monstre, pendant qu'Henri ramenait un thon, lui arrache d'un coup la moitié de son poisson. De quelle grandeur devait être cette bête, qui, d'un coup de mâchoires, coupe un poisson de 0 m. 50 d'épaisseur et mesurant près de 1 m. 50 de long ?

On se souviendra de cette pêche, et pour qu'on ne traite pas nos dires de racontars de pêcheurs, nous avons tous gardé précieusement les photos de nos prises.

Le profane de la pêche s'imaginerait peut-être que, après une partie pareille, nous ne pourrons nous intéresser qu'à la pêche du « tout gros ». Si, pendant un mois entier, nous n'allions pas pêcher, nous serions prêts à descendre sur les bords de la Seine pour essayer d'attraper un goujon.

KFAR GILEADI, verdoyant kibboutz (communauté agricole), dans le nord d'Israël. La frontière d'Israël passe tout près, la Syrie est au fond, le Liban, à gauche.

DÉFENSE DU MOYEN-ORIENT ou RUPTURE D'ÉQUILIBRE

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **ÉLIE MAISSI** - REPORTAGE PHOTO **GOLDMAN**

LES événements qui ensanglantèrent le secteur de Gaza, au début de mars, ne furent qu'un maillon dans une longue chaîne d'incidents qui, partis de la création de l'Etat d'Israël, en 1948, sous l'égide des Nations Unies, aboutissent en ce moment à un double danger affectant la région moyenne-orientale et la paix générale : d'une part, le danger d'une conflagration entre Israël et les Etats arabes a considérablement augmenté, et le retour au pouvoir de David Ben Gourion est le signe indiscutable d'un raidissement israélien. D'autre part, les tentatives d'organisation d'une défense régionale contre une éventuelle création communiste ont causé un déséquilibre diplomatique dans cette région, où la France s'inquiète du sort des Etats dont l'amitié lui est traditionnelle.

Notre auto roulait rapidement vers le nord. Nous avions quitté Tel-Aviv de bonne heure et nous longions la frontière jordanienne à peu de distance, dans une région assez montagneuse, parsemée de petits villages arabes, avant de déboucher au centre de la vallée d'Esdrelon, l' « Emek » (ou la vallée) comme l'appellent les Israéliens avec une visible fierté.

De la baie de Saint-Jean-d'Acre à la vallée du Jourdain, au sud du lac de Génésareth, s'étend cette région agricole juive qui prouve que le travail a enfin porté des fruits, après trente ans d'efforts, de sang et de larmes.

Ici, en effet, avant l'arrivée des premiers pionniers, il y a plusieurs décennies, il y avait des marécages, la malaria et la misère. Il fallut non seulement le travail de milliers de jeunes pour assainir complètement la région, mais il fallut, les armes à la main, se défendre pied à pied contre les incursions arabes. Le pionnier et sa compagne étaient colons et soldats.

Vu des hauteurs, le spectacle est impressionnant. Le long de toute la vallée, des villages disent la grande saga de cette génération qui fit Israël. La dimension des arbres dans chaque localité montre que, par rapport à l'âge de l'Etat d'Israël — six ans — il y a déjà... des ancêtres. En effet, quand nous arrivons à Kfar Yéhezkéél, notre hôtesse aux cheveux blancs parle l'hébreu avec l'accent russe. M^me^ Hassia Drori, ancien membre de la Knesset (assemblée nationale), nous accueille dans le petit jardin, à l'ombre des orangers dont les feuilles vertes sont éclairées par les dorures brillantes des lourdes oranges qui mûrissent au soleil, en plein hiver.

La figure de M^me^ Drori rappelle celle de la femme de Lenine, Kroupskaia. Les yeux sont remplis d'une douceur qui, à aucun moment, ne signifie faiblesse. Elle dit :

« Vous arrivez exactement le jour du trente-deuxième anniversaire de la fondation de notre village. Ici nous avons déjà nos maisons familiales, fruit de nombreuses années de travail. Notre communauté a

même pu aider tout un groupe d'immigrants à s'établir plus loin. »

Nous entrons dans la maison, modestement meublée, et nous voyons la succession des trois générations, maintenant ancrées dans le sol ancestral : la bru s'occupe d'un blond bébé qui joue dans son parc. Mme Drori poursuit, attendrie à la vue de son petit-fils :

« Vous avez vu tout à l'heure le jeune gaillard que je vous ai présenté : c'est le secrétaire de la colonie. Nous, nous sommes les vieux, les fondateurs. Sans doute, je ne minimise pas notre rôle. Nous avons lutté, nous avons réussi à sauver cette terre. La génération qui nous a suivis a continué le travail et a combattu dans la période la plus critique, lorsque, entre les années de la guerre et les jours de l'Indépendance, il s'est agi de mener une lutte décisive. Ces jeunes, qui ont aujourd'hui entre trente et quarante ans, ont été laboureurs, gardes de nuit, officiers de la Haganah (armée clandestine de défense sous le mandat britannique), puis officiers de l'armée israélienne jusqu'à ce que l'Etat se soit créé une armée. Ces jeunes gens furent également fonctionnaires, et même diplomates, comme je fus députée jusqu'à ce que j'aie pensé que le moment était venu de laisser la place à quelqu'un d'autre, ce qui me permet de venir parmi mes arbres... C'est cette « deuxième génération » qui tient à présent tout dans l'économie de notre village et, vous le verrez, également dans tous les autres villages, et, en fait, dans tout le pays. Notre grand espoir, aussi notre angoisse de tous les instants, sont les petits, ceux qui montent derrière, qui n'ont pas vingt ans et qui, nés ici, n'ont pas connu toute notre aventure. C'est la « troisième génération », qui porte en elle l'inconnu de demain, celle à laquelle Ben Gourion a adressé son appel voilà plus d'un an pour une nouvelle épopée agricole dans le Néguev.

» Kfar Yéhezkéél est un village « socialiste », c'est-à-dire où les activités principales, mais uniquement elles (labour, moissons), sont collectives, tandis que la famille est organisée comme noyau indépendant, ayant son économie propre. Il y est cependant interdit d'employer de la main-d'œuvre salariée au service d'un membre du village. »

BETH-HASHITA : UN KIBBOUTZ

PEU après nous visitions un autre village, un « kibboutz », où le « communisme » est poussé infiniment plus loin. C'est bien plus que le kolkhose des Russes. Ici, il n'y a plus d'économie familiale. La communauté, personnifiée dans l'assemblée générale des « haverim » (camarades), décide de tout en dernière instance, avec des secrétaires élus, responsables devant elle de la coordination des diverses activités, depuis les échanges économiques avec l'extérieur jusqu'à l'éducation des enfants. Ceux-ci ne sont plus avec leurs parents, excepté dans les heures de loisirs. Les pouponnières, d'ailleurs admirablement aménagées, réunissent tous les aspects de la vie des enfants selon leur âge.

C'est ainsi que nous avons vécu à Beth-Hashita une journée qui nous fit voir de près la vie collectiviste et l'évolution, inévitable, des manifestations humaines.

Ici, le village fut fondé, il y a une vingtaine d'années, par des jeunes gens des lycées désireux de fonder une communauté agricole. Alors, dans chaque famille, même riche, de Tel-Aviv, d'Haïfa ou de Jérusalem, il était fréquent de voir un garçon ou une fille fréquentant le lycée ou promettant de devenir un bon musicien ou un grand peintre aller cependant tous les week-ends faire sa « hakhachara », ou adaptation à la vie agricole. Les parents, en effet, venus en Palestine par conviction sioniste, ne voyaient aucune raison d'empêcher leurs enfants de tirer la conclusion logique de leur éducation, à savoir : puisqu'il faut créer une nation équilibrée et complète, il faut donc enraciner la vie nationale dans la terre ancestrale par le retour à l'agriculture.

Les débuts étaient toujours très difficiles. Les jeunes gens, vivant en communauté, allaient s'employer dans d'autres villages, et leur salaire était intégralement versé à la communauté. Puis, au bout de quelques années, le groupe recevait de la terre du Fonds national, et, petit à petit, apprenait à voguer de ses propres voiles. Il s'agissait non seulement de manger sur le produit du travail de la communauté, mais il fallait rembourser les emprunts faits au dehors, habiller tout le monde, et bientôt élever les enfants. Surtout, il fallait se défendre contre les attaques meurtrières des Arabes. Les enfants étaient, et sont encore, élevés dans leurs pouponnières, et nous avons vu ces jeunes gens, à présent âgés de quinze à vingt-cinq ans, resplendissants de santé. L'aspect militaire de la vie du « kibboutz » a une grande importance. En effet, le fait que les enfants étaient rassemblés dans un bâtiment commun rendait les deux parents toujours disponibles en cas de coup dur, facilitait la garde chacun à leur tour, tandis que la pouponnière, au centre du village, restait un point défendu avec efficacité.

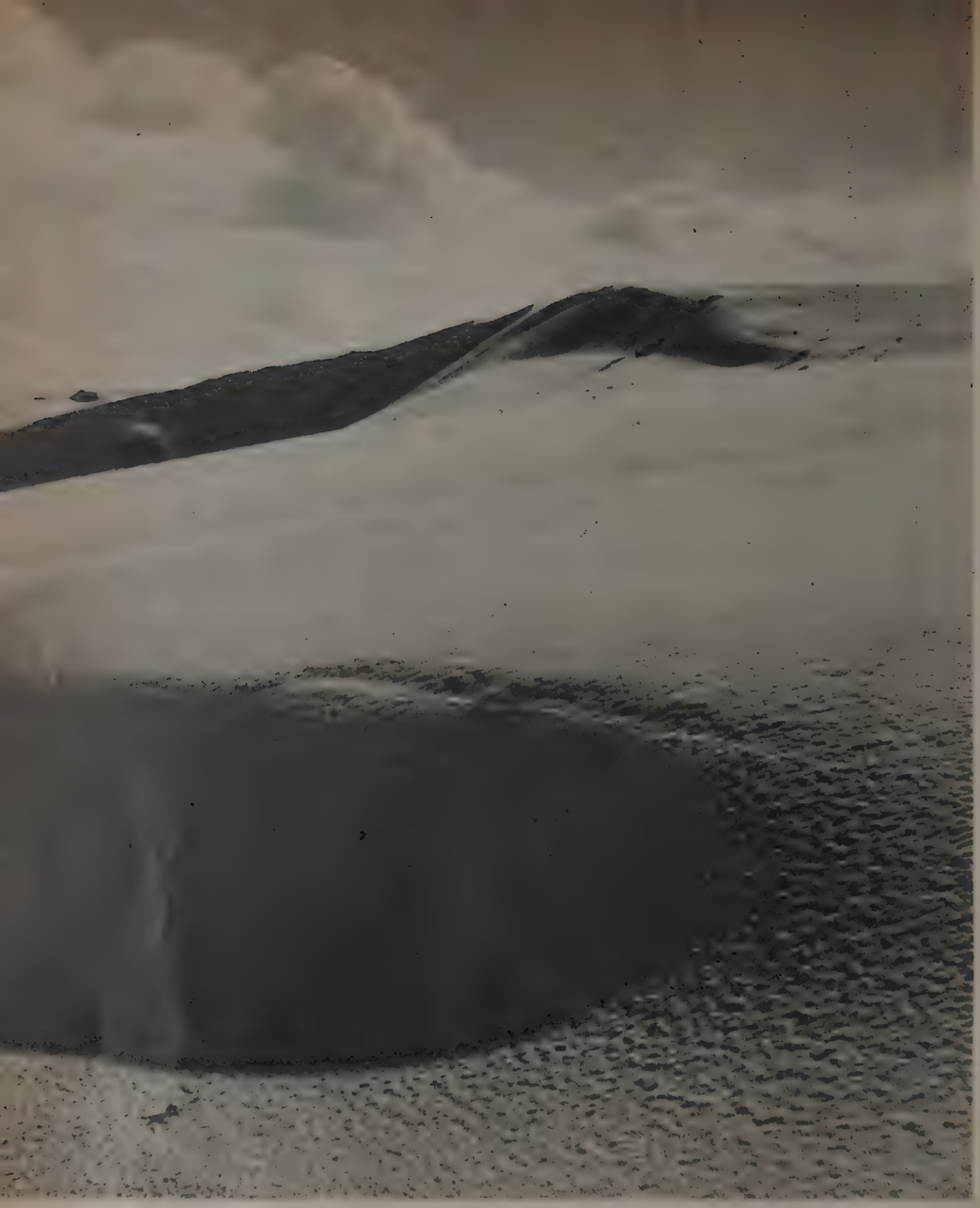
... Je causais avec Hadassah, cuisinière de Beth-Hashita. Née dans une riche famille de Tel-Aviv. Ayant terminé ses études à l'école normale, elle fut destinée par son « kibboutz » à devenir institutrice. Refus de la jeune femme. Depuis dix-huit ans, elle est cuisinière de ce village, qui compte, à présent, un millier d'habitants, y compris une bonne moitié d'enfants et un groupe de « parents ». En effet, les parents des membres qui n'ont que leurs enfants comme soutien peuvent s'établir au « kibboutz ». S'ils sont religieux, ils ont droit à une nourriture « kasher », rituelle.

Les kibboutzim ont évolué, péniblement d'ailleurs, car l'entreprise idéologique est grande dans toutes les actions de la collectivité. Pourtant, il est admis maintenant que les femmes peuvent avoir leurs vêtements personnels, qu'elles retrouvent après les lessives. Un autre signe d'évolution, c'est la célébration du samedi non comme une fête religieuse, sans doute, mais pourtant comme un jour de fête que les enfants, élevés dans la langue hébraïque sur la base de la Bible, ont pratiquement imposé à leurs parents. Nous avons ainsi assisté à une « kabalath chabath », ou réception de Sabbat, par des chansons que les enfants et leurs parents chantaient d'un cœur joyeux, le vendredi soir, autour de deux bougies et de quelques assiettes garnies de sucreries. L'atmosphère se voulait « laïque », mais n'était pas si loin de celle de notre enfance, à la maison, à Jérusalem.

Hadassah m'explique :

« L'assemblée générale décide en dernière instance des problèmes principaux. Les études plus avancées des enfants doués sont à la charge de la collectivité. » Des organismes intercommunaux ont permis de faire face à des besoins communs. Ainsi il existe un musée de la vallée d'Esdrelon à Ein Harod, un théâtre de plein air où ont lieu des représentations et des concerts, ainsi qu'un musée d'art, remarquable, où fut présentée l'exposition « Cinquante Ans de peinture française », après Tel-Aviv et avant Jérusalem. Des professeurs de musique itinérants vont d'un kibboutz à l'autre donner leurs cours aux enfants doués pour la musique.

LA VILLE DE JERUSALEM est divisée aujourd'hui en deux parties. L'une est la capitale d'Israël, l'autre a été annexée par la Transjordanie. Cette photographie, prise du haut de la tour de l'Institut Y. M. C. A. (Young Men's Christian Association), montre la partie juive.



DANS LE SUD D'ISRAEL, des dunes de sable sans fin et de vastes étendues de terres desséchées permettent d'apprécier ce qui a déjà été accompli et donnent une idée de ce qui reste encore à faire. Ces régions arides sont peu à peu transformées par la création de kibboutzim, sortes de fermes collectives, de type semblable aux kolkhoses soviétiques, et qui, outre leur destination naturelle, peuvent servir, en cas de guerre, de postes avancés de défense, tout comme de véritables fortifications.

La pureté socialiste de l'idéologie, sans doute, cause parfois des difficultés. Tel est le cas de la position prise au sujet de l'U. R. S. S. par divers mouvements, depuis le scandaleux éclat antisémite de Staline en 1952-1953. Sans entrer dans les détails, disons que le mouvement des kibboutzim, plus ou moins dominé par le parti Mapam, comparable à ce qu'est, en Italie, le parti « socialiste » de M. Nenni, demeure cependant exempt de toute atteinte directe des communistes moscovites, qui sont totalement absents de la vie des collectivités agricoles, et ne se manifestent que dans les villes par une agitation stérile, accueillie par le mépris général. C'est qu'en effet les kibboutzim sont socialistes, mais, avant tout, sionistes.

Hadassah, entourée de ses deux filles (quatorze et douze ans) et de son fils (quatre ans), explique : « Notre assemblée générale a longuement discuté la question de savoir si nos enfants en âge militaire (garçons et filles de dix-huit ans) demanderaient à bénéficier du sursis du service militaire pour fins d'études. La décision fut négative. Car nous pensons que le devoir militaire dû à la communauté nationale prime toute autre considération.

C'est dans ces deux types de communautés supérieurement trempés par la lutte et l'expérience maintenant acquise que l'Etat d'Israël trouve ses éléments d'avant-garde, où l'abnégation est la règle absolue. Mais les temps ont changé, et les villages fondés sur la propriété individuelle sont de plus en plus nombreux.

BEN GOURION ET L'AVENIR

AVANT d'aller rendre visite, en fin 1953, à l'ex-premier ministre de la jeune République, nous avions parcouru les arides espaces du désert du Néguev. Nous avions vu le village de Sdé-Boket, où le vieux lutteur s'est, depuis, installé avec sa femme, Chochanna, pour devenir berger avec ses vingt-six haverim du kibboutz, perdu, au sud de Beerchévâ, à 30 kilomètres de tout endroit habité.

Nous savions donc que « le Vieux » devait avoir des raisons particulièrement graves pour abandonner son poste dans des conditions nationales et mondiales qui étaient loin d'être satisfaisantes. Nous avions remarqué que la tendance à la stabilisation, à l'embourgeoisement de la société israélienne était partout visible. Nous savions, par des témoins dignes de foi, que Ben Gourion en

IL FAUT DES ANNEES de dur labeur et de sacrifices pour transformer une terre aride en une colonie verdoyante et prospère, comme ce kibboutz, à Ramat-David, près de Nahalal. Plus d'une centaine d'autres kibboutzim, éparpillés sur le territoire d'Israël, grâce au travail acharné de ses membres, sont en train de modifier d'heureuse façon le climat aride et stérile des régions les plus éloignées de l'Etat d'Israël.

CE JEUNE FRANÇAIS venu d'Algérie travaille comme terrassier à la construction d'une route.

était vivement préoccupé. Le souffle des pionniers de sa génération a nettement décliné. On ne voit plus, dans les familles de Tel-Aviv ou d'Haïfa, les enfants se préparer à se consacrer à la vie agricole. Or, pensait Ben Gourion, l'établissement dans la terre de grandes masses de population apparaît plus nécessaire que jamais. Les terribles privations imposées par l'arrivée de huit cent vingt mille immigrants, en grande majorité des pays arabes (Irak, Iran, Yémen, Afrique du Nord), aux six cent cinquante mille initiaux de l'Etat d'Israël avaient abouti à une économie fermée et bureaucratique très pénible, notamment du point de vue alimentaire. Le dirigisme avait donné lieu au marché noir, et la corruption se fit jour dans des milieux où on ne s'attendait pas à la voir. Ben Gourion, nous le savons de source sûre, en était très affecté.

Dans sa modeste chambre d'hôtel, à Tibériade, donnant sur le lac de Génésareth, nous apercevions, tout en l'écoutant parler, les eaux lumineuses du lac briller au soleil du matin, et, au delà du lac, les montagnes de Transjordanie.

Il nous avait accueilli comme journaliste étranger, parlant en anglais. Telle avait été la recommandation du porte-parole, lui-même d'origine britannique, d'ailleurs, ainsi que celle de nombreux confrères israéliens dans maintes occasions (« Ne dis pas que tu es Israélien, parle anglais ou français. ») Mais, une fois en présence de Ben Gourion, physiquement, il nous était impossible de proférer un mot autrement que dans la langue maternelle. A nos premières paroles de remerciement dans la langue de la Bible, Ben Gourion s'écria : « Mais c'est magnifique, il parle l'hébreu... Comment n'avez-vous pas oublié, en vingt ans ? »

Non ! il était difficile d'oublier en vingt ans que nos paysages familiers furent la colline de Sion vue de notre vieux quartier de Montefiore, que les vieux soukhs de Jérusalem et le Mur des Lamentations furent, dans nos jeunes années, des lieux de prières ou de terreur, quand les Arabes commençaient déjà à tuer des Juifs.

BEN GOURION, LE PROPHETE

LA nation est, sans doute, matériellement en voie de formation, mais son esprit est encore le secret de l'avenir. Le gouvernement a déjà trop à faire pour imprimer à la jeune nation les traits communs de la langue, d'une économie saine et équilibrée. Mais son âme se cherche. Il faut l'aider à naître. Ben Gourion nous dit que le retour à la terre des ancêtres est un devoir essentiel, afin de se débarrasser des traits de diaspora de l'exil, où la peur et les fonctions d'intermédiaires économiques déterminaient une nature hybride, instable.

« Il faut donc, dit-il, que des Juifs de tous les pays, même des Juifs riches, viennent s'installer ici par volonté de mener une vie pleine d'idéal. Il faut des centaines de milliers, même peut-être des millions de nouveaux immigrants pour repeupler le Néguev rendu désertique par des mains qui, pendant plusieurs siècles, laissèrent cette terre à l'abandon. »

Ben Gourion indique le chemin à suivre : vers le Néguev, mobilisation morale des jeunes Israéliens pour entraîner les immigrants, surtout de nouveaux immigrants, vers la nouvelle grande aventure israélienne.

Mais en un an toute la région moyenne-orientale a été affectée par l'évolution du monde. Les Etats-Unis ont poursuivi tenacement leur plan d'organisation régionale défensive, qui vient d'aboutir, après le pacte turco-pakistanais, au pacte turco-irakien, prélude à des changements essentiels dans la structure des forces composant la région.

Israël a subi le contre-coup inévitable de cette évolution, et, avec l'aggravation croissante de la menace militaire dans sa forme de guerre larvée déchaînée par les Etats arabes, David Ben Gourion, le vieux lion, ainsi que l'appelait devant nous un ambassadeur étranger à Tel-Aviv, devenait le recours suprême, recours qu'il n'avait cessé d'être depuis son départ, fin 1953.

Dès son arrivée, à deux ou trois jours d'intervalle, la tragédie éclatait à Gaza. Certains ont vite fait le lien de cause à effet. Nous verrons plus loin que, même si c'était vrai, cela ne change rien aux données fondamentales d'une tragédie qui s'ouvrit lors de la conclusion des traités d'armistice.

L'aggravation de la situation au Moyen-Orient, marquée par la conclusion d'un pacte de défense turco-irakien, puis par une soudaine annonce d'un choc israélo-égyptien, n'a surpris au début de mars que les observateurs superficiels ou partiaux des récents développements dans cette région stratégiquement vitale du globe.

Le lecteur moyen de journaux était habitué, de temps à autre, à lire de brefs entrefilets, en vérité à peine visibles dans la masse d'informations dites importantes, sur

PRES D'HAIFA, l'usine de ciment Nesher, qui fournit non seulement tout le ciment nécessaire à l'industrie de la construction en Israël, mais en vend aussi à l'étranger.

A SAINT-JEAN-D'ACRE, très ancien port situé dans la région septentrionale du pays, à l'extrémité nord de la baie d'Haïfa, et dont le nom évoque de nombreux souvenirs historiques, notamment sa victorieuse résistance à Bonaparte, le mur que les croisés avaient construit pour protéger la ville est resté intact. Au fond, à gauche, le mont Carmel.

LE PORT DE TEL-AVIV, ville moderne et administrative, siège du gouvernement et centre politique du pays, est un port artificiel qui a été construit par nécessité au temps des troubles avec les Arabes, en 1936, le port de Jaffa étant devenu inaccessible aux navires juifs. — CI-DESSOUS, ruines du port romain de Césarée, que les Romains avaient construit sur la Méditerranée quand ils occupaient la Palestine, et nommé d'après leur empereur.

des incidents de frontière israélo-arabes, ou de vagues indications sur des plans de « défense du Moyen-Orient ».

En réalité, même en dehors des spécialistes, il était évident, pour quiconque cherchait, ces derniers mois, à voir de plus près ce qui se tramait derrière les rideaux de fumée, qu'un tournant grave, une sorte d'opération chirurgicale, était en préparation.

La conclusion, voilà plus d'un an, d'un pacte turco-pakistanais, auquel « étaient invités à se joindre d'autres pays », était déjà inquiétante, car il s'agissait là d'un appel direct au débauchage aux membres de la Ligue arabe.

DE L'AMITIE FRANCO-ANGLO-AMERICAINE A L'AXE ANKARA-KARACHI-BAGDAD

SANS doute, ce n'est pas en France que l'on pleurerait l'effondrement définitif de la Ligue arabe, qui fut toujours l'instrument à peine camouflé des ambitions arabes — et autres — en Afrique du Nord française. Mais il était non moins évident qu'une telle entreprise ne pouvait se concevoir si les puissances promotrices de l'effort dit de défense régionale, dans le cadre de la stratégie globale des pays libres, ne menaient cette tâche, délicate et semée d'embûches, en pleine unité.

Prenons l'exemple le plus sensible au lecteur français. Quelles que soient les rancœurs suscitées en France par les événements ayant abouti à l'indépendance de la Syrie et du Liban, la France avait réussi à rétablir un solide réseau d'amitiés dans ses anciens mandats du Levant, fruit de son action civilisatrice et de ses traditions séculaires.

Mais, stratégiquement, l'Irak conservait, pour lui comme pour ses inspirateurs de Londres, et plus tard de Washington et d'Ankara, un solide appétit sur la Syrie, clef stratégique du Moyen-Orient. Chercher à s'adjoindre l'Irak dans le système régional de défense élaboré sous le patronage américain — à présent anglo-américain — conduisait donc au danger très immédiat et très grave de mettre les appétits de Bagdad au dénominateur de la triplice Ankara-Bagdad-Karachi. Cela ne tarda pas à se faire sentir, et la France, amie naturelle de l'intégrité politique et territoriale de la Syrie, ressentit violemment la diplomatie plutôt brutale d'Ankara, derrière laquelle elle voyait se profiler ses deux alliées naturelles de l'O. T. A. N., la Grande-Bretagne et l'Amérique. En effet, Ankara ne prit même pas la peine d'informer Paris, encore moins de l'inviter à se joindre à cette organisation, dans laquelle elle disait publiquement vouloir inviter l'Angleterre et les Etats-Unis.

Telle fut la première rupture d'équilibre, que Paris dénonça avec une vigueur que seule la crise ministérielle de février, hélas ! rendit si peu visible.

L'entrée éventuelle de la Syrie dans la nouvelle alliance, mais flanquée de la France, eût permis peut-être de maintenir au moins un certain équilibre devant les ambitions de Bagdad et de ses inspirateurs ; les représentants américains eussent ainsi pu se rendre compte par eux-mêmes des manœuvres constantes qui se trament à Bagdad contre l'indépendance de la Syrie. Mais, en fait, l'Egypte avait pris les devants et était entrée en contact avec Damas, afin de monter en commun le barrage contre la menace d'effondrement total de sa suprématie au sein du monde arabe.

Telle est la première donnée concernant l'équilibre du Moyen-Orient, menacé par le pacte turco-irakien.

DU DESEQUILIBRE POLITIQUE AU DESEQUILIBRE MILITAIRE

MAIS ce n'est là qu'une donnée politique. Derrière elle se profile une donnée, militaire celle-là, bien plus grave pour la paix dans cette région.

Après la guerre d'indépendance d'Israël, terminée par la défaite arabe et la victoire du jeune Etat, des conventions d'armistice furent conclues sous l'égide du Conseil de Sécurité. Toutes comportaient, en préambule et à l'article premier de leur texte, que le but de ces conventions était de faciliter le

retour à une paix permanente en Palestine.

Placée dans le contexte mondial de l'opposition entre le monde libre et le monde communiste, cette politique des Nations Unies aboutit, en mai 1950, à une déclaration conjointe de la France, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, par laquelle ces Etats manifestent leur intérêt commun en faveur de la stabilité politique et de l'intégrité territoriale des divers Etats du Moyen-Orient. Cette déclaration comporte une promesse de consultations suivies sur les problèmes de la région.

Des préoccupations communes ? Il y en avait, et surtout l'organisation de la défense régionale contre une éventuelle agression soviétique vers Suez et l'Afrique. Un moment on tenta même une initiative, quelque peu cavalière, en annonçant aux pays du Moyen-Orient la création d'une organisation de défense comme un fait accompli par les Trois Grands, flanqués de la Turquie. Mais

SAFED a su conserver à travers les siècles son caractère ancien. Ses rues tortueuses, les toits inclinés de ses petites maisons peintes aux douces couleurs d'un arc-en-ciel pastellisé, le ciel toujours clair d'une très belle région montagneuse ont toujours attiré les artistes. Safed est d'ailleurs, aujourd'hui, le siège d'une activité artistique très sérieuse. Ici, l'aquarelliste Holzman, dont les œuvres ont été exposées à New-York, à Londres et à Paris, peint un coin caractéristique de la ville.

la réponse ne se fit pas attendre, elle fut négative, violente.

C'est de cette expérience malheureuse que sortit, en fait, le plan d'Ankara. Porte-parole fidèle des plans américains aux confins orientaux de l'O. T. A. N., la Turquie se vit alléchée par une entrée sensationnelle dans le monde arabe par le biais des projets de défense régionaux. D'où le pacte avec Karachi, puis avec Bagdad.

Mais il y avait plus grave.

Les Trois avaient réussi à établir, tant bien que mal, chacun avec les pays qui leur étaient les plus proches par les intérêts ou les circonstances, des programmes de livraisons d'armes, programmes conçus pour maintenir un équilibre, militaire celui-là, entre les pays arabes et Israël. Cet équilibre n'était pas, pour ainsi dire, arithmétique. Il tenait compte des données humaines, géographiques, techniques, etc. Mais enfin, l'équilibre se maintenait, malgré bien des réticences et des plaintes.

UNE PETITE RUE typique à Safed (ci-dessus). Safed, capitale de la Galilée supérieure, est une des villes les plus pittoresques d'Israël. Son histoire remonte au moyen âge, où elle fut un grand centre d'études théologiques qui devint le berceau du mouvement cabalistique de la religion juive. — TEL-AVIV (ci-dessous), la capitale, qui n'était qu'une dune de sable il y a à peine quarante-cinq ans, compte aujourd'hui 400.000 habitants. Ces maisons neuves, dans la rue Bialik, sont typiques de son style d'architecture moderne.

Vint la conclusion du pacte turco-irakien. Du coup, et la France n'ayant pas été consultée, il était dorénavant question de livrer des armes — américaines ou anglaises — à l'Irak, comme aux membres à venir de la nouvelle alliance anticommuniste régionale « non plus sur la base de la sécurité et de l'équilibre régional, mais sur la base de plans globaux de défense contre les armées russes ».

Or, sur de tels critères, les quantités nécessaires sont bien plus considérables que par le passé. L'inégalité de traitement, donc l'insécurité, pour ceux qui restent en dehors du pacte, deviendrait rapidement choquante. Nous verrons plus bas ce que devient la situation d'Israël, plus exposé encore que tous les autres.

Mais, auparavant, il est essentiel de se rendre compte des objections soulevées par cette promotion de l'Irak au rang d'allié du monde libre.

Sans rappeler l'attitude du monde arabe au cours des deux guerres — surtout la deuxième — contentons-nous de mentionner la révolte de Rachid Ali el Ghailani en 1941, qui faillit mettre en danger tout le dispositif anglais au Moyen-Orient et donner le signal de la révolte pro-nazie du monde arabe. On peut se demander avec angoisse ce que feront de tels Etats, et l'Irak en particulier, avec les armes qui leur seront généreusement données par les Etats-Unis pour constituer quatre divisions modernes.

Les tendances neutralistes, visibles dans les secteurs gouvernementaux au Caire et à Damas, le sont beaucoup plus dans les larges couches de la population, fortement travaillée par la propagande vivace kurde en Iark, et qui ne se considère nullement engagée par la politique des dirigeants.

ISRAEL DEVANT LE DESEQUILIBRE MOYEN-ORIENTAL

LA gravité d'une telle entreprise prend une soudaine intensité si l'on considère la situation faite à Israël.

La proclamation de la paix, comme le but final de la politique d'armistices israélo-arabes, demeura lettre morte, depuis 1949.

LA VILLE DE JAFFA vue du haut d'un minaret. Au fond, son port. Situées l'une en bordure de l'autre, Jaffa et Tel-Aviv ont été réunies récemment pour former une seule ville. — A DROITE, le lac de Kinereth (ou lac de Génésareth), dans le nord-est d'Israël, où Jésus prêchait, est un lac d'eau douce dont le niveau se trouve au-dessous de celui de la mer. Les sources naturelles de Tibérias, toutes proches, sont utilisées pour le traitement des rhumatismes. La rangée de montagnes, au fond, fait partie du territoire syrien.

DANS UN CAMP MILITAIRE en Israël, pendant la fête de Hanukkah, un soldat allume le candélabre pendant que des officiers saluent. La fête commémore la victoire de Maccabiah sur les occupants grecs qui voulaient forcer les Juifs à renier leur religion en faveur du polythéisme.

Après l'opposition formelle au plan de partage de 1947 des Nations Unies ; après la volonté proclamée, en 1948, d'anéantir, par la guerre et l'invasion du territoire palestinien, l'Etat juif, la défaite vint rendre impérative une cessation d'hostilités bientôt suivie d'armistices, au début de 1949.

Rappelons, en passant, que l'Irak n'ayant pas de frontière commune avec Israël ne signa jamais d'armistice avec lui. Mais, à supposer que l'Irak parvienne à ses fins et s'annexe la Syrie, qui, elle, a signé un traité d'armistice avec Israël, que devient ce traité ?

Or, tandis que l'Etat d'Israël parvenait à recevoir près d'un million de nouveaux immigrants bientôt intégrés dans la nouvelle communauté nationale, les Etats arabes menaient une politique ouvertement menaçante, parlant sans cesse de la prochaine venue du « second round » entre Israël et ses voisins, organisant un blocus total afin de réduire ce pays à l'asphyxie : refus de commercer, refus de transit, refus du passage du canal de Suez, enfin, plus récemment, chantage, quelquefois efficace, mais pas toujours, à l'égard des pays ou des firmes commerçant avec ou en Israël.

Mais ces actions ne purent mettre Israël à genoux. Au contraire, la situation économique, notamment alimentaire, est bien meilleure à présent que dans les premières années de l'Etat d'Israël.

A LA FETE DE PESSACH (Pâques), les Juifs mangent des matzes, ou pain sans levure, pour commémorer la fuite d'Egypte de leurs ancêtres, qui, guidés par Moïse, traversèrent le désert et mangèrent de ce pain moins long à préparer. Il y a un étrange rapprochement entre cet événement biblique et cette fillette qui vient de passer d'Egypte en Israël avec ses parents et habite dans un camp d'hébergement pour nouveaux immigrés.

LE COUVENT FRANÇAIS des carmélites s'élève sur le mont Carmel ou mont Saint-Elie, qui joua un grand rôle dans l'histoire religieuse du peuple juif et qui est aussi le lieu d'origine d'un ordre catholique, fondé au milieu du XIII[e] siècle, dont la règle est particulièrement austère. CI-DESSOUS, dans la Galilée supérieure, à Kfar Birlam, une des plus vieilles ruines d'Israël, une synagogue des temps bibliques. L'entrée, à gauche, était réservée aux Cohanim ou prêtres, celle de droite, aux fidèles de la tribu de Lévi.

Le fait central demeure, en ce qui concerne le conflit entre Israël et ses voisins, la présence et l'utilisation qui est faite des centaines de milliers de réfugiés palestiniens arabes.

Aucun homme de cœur ne saurait demeurer indifférent à cette situation tragique. En Israël même, peu après la guerre d'indépendance, des jeunes, qui avaient pris part eux-mêmes dans les combats, s'élevèrent contre tout mépris à l'égard des réfugiés arabes malheureux vivant loin de leur maison natale par suite des circonstances de la guerre et condamnés à demeurer dans leurs camps tant que les pays arabes se refuseraient à rentrer dans la voie de la négociation de la paix avec Israël.

C'est dire que personne ne saurait nier le tragique de la situation, mais est-ce suffisant pour laisser se développer une cause de mortels dangers ? Là est la question.

LA GUERILLA EN TERRE SAINTE

DEPUIS la conclusion des armistices, des coups de main, des escarmouches ensanglantent sans cesse les frontières. Des réfugiés s'introduisent la nuit en territoire israélien et commettent des vols, des sabotages, des assassinats. Toutes les nuits, dans les colonies, dans les kibboutzim, sur les routes, l'attaque est possible à tout

moment, dès le soir venu. Le lendemain matin les journaux hébraïques annoncent les attaques et les victimes : une femme ici, un enfant là ; l'éclatement des pipe-lines d'eau dans le Néguev, etc. La structure géographique du pays et le dessin capricieux de la frontière permettent, en fait, de transformer toutes les nuits Israël en une sorte de passoire parcourue, d'est en ouest, par de nombreux Arabes, ainsi introduits pour accomplir leurs forfaits.

Or Israël ne pouvait répondre par les mêmes méthodes. La vie profondément démocratique et de type occidental en Israël interdit, sans exception, la formation de groupes para-étatiques qui se chargeraient de faire des incursions individuelles en territoire arabe. La population s'adresse donc aux autorités du pays, demandant ce qu'elles ont l'intention de faire. Au bout de quelques mois, après la création de l'Etat, les listes de morts se chiffraient par centaines. Quand finalement des actes trop odieux eurent été perpétrés, comme en automne 1953 près de Lydda, un geste violent survint, l'attaque de Kibya, qui causa plusieurs dizaines de morts civils arabes dans un village jordanien. Plainte fut déposée au Conseil de Sécurité, qui blâma Israël. Et pourtant, à l'époque déjà, le total de morts, côté juif, était supérieur de plusieurs fois au total de victimes arabes, même après Kibya.

Bien entendu, ni le massacre de Kibya ni le blâme du Conseil de Sécurité ne mirent un terme à cette frénésie d'agressions. Les Français d'Afrique du Nord, eux, se trouvent dans certaines villes un peu dans une situation analogue : nul ne sait quand, ni comment, lui sera destinée une balle de revolver.

MAIS, depuis près d'un an, la situation a empiré. De la frontière égyptienne, comme de la frontière jordanienne, des maraudeurs en nombre considérable pénètrent en territoire israélien, mais, cette fois, pour des actions bien plus audacieuses qu'auparavant, et plus méthodiques.

A présent, des agents entraînés, chargés de tâches précises, viennent en Israël accomplir des actes de sabotage, des actes d'espionnage et des attaques terroristes complétés par des diatribes virulentes à la radio arabe, tendant à entretenir en Israël l'atmosphère de terreur fondée sur l'appréhension d'une attaque toujours possible, peut-être imminente. Inutile de rappeler que les plus hautes personnalités des pays arabes s'acharnent à qui mieux mieux à manifester leur esprit « watani » (patriote) par les déclarations les plus sanguinaires et les plus extrémistes.

Il faut constater, du reste, que les attaques contre Israël et contre la politique française en Afrique du Nord sont souvent concordantes et même simultanées.

L'acharnement mis à faire cette guerre de tous les instants à Israël (guerre économique, guerre politique tendant à opposer un veto à la participation d'Israël à toute organisation internationale, même patronnée par l'O. N. U., guérilla physique totalisant au bout du compte un nombre respectable de morts, etc.) a abouti à une véritable mise à l'épreuve des assises mêmes de l'Etat israélien sur le plan intérieur. Il ne faut pas se le cacher. Si les Nations Unies se contentent de proclamer, dans un cas spectaculaire comme Kibya ou Gaza, que l'agresseur est Israël, rien n'est résolu, et il n'en résultera qu'un peu plus d'acharnement, en pays arabes, à intensifier la multiplication des attaques de maraudeurs et des envois d'agents pour espionner, saboter, assassiner. Et Israël répliquera.

Si, par-dessus le marché, l'on tient compte du fait que le pacte de Bagdad donne le signal d'envois massifs d'armes américaines aux Etats arabes, ou à certains d'entre eux, sans qu'aucune précaution soit prise pour mettre Israël à l'abri d'une situation désespérée, la rupture d'équilibre analysée plus haut sur le plan politique et militaire général devient une dangereuse glissade vers des aventures que, peut-être, les promoteurs de telles alliances n'ont pas voulues, à l'origine.

Or il est évident qu'à Ankara on a décidé de se lancer dans la conclusion d'un pacte avec l'idée qu' « il faut commencer, même avec un seul pays ». Au surplus, a-t-on dû se dire, à Washington puis à Londres, puisque Israël est un obstacle, on se passera d'Israël, on verra plus tard ce qu'on fera de lui.

LE SPECTACLE GRANDIOSE D'HAIFA la nuit, vu du mont Carmel. La ville, dont le port est un des plus actifs de la Méditerranée, continue à s'étendre et compte aujourd'hui 165.000 habitants. La forte lumière, au fond, provient des raffineries de pétrole.

MAIS Israël ne le voit pas d'un tel œil. Il se considère comme partie intégrante du Moyen-Orient, comme un Etat effectivement démocratique et de mode de vie, sans conteste, occidental, sans oublier qu'il a, comme expression de sa puissance, une armée non négligeable dans le rapport de forces locales.

Ses chefs ont fréquemment exposé aux plus hautes instances occidentales les principes sur lesquels repose leur attitude internationale. Contrairement à ce que certains s'imaginent, cette attitude n'est en rien capricieuse ou intransigeante. Nous nous la sommes fait exposer récemment, et d'une façon très explicite.

Premier point, Israël ne s'oppose pas à l'organisation de la défense du Moyen-Orient contre une agression venant de l'extérieur.

Deuxième point, Israël s'oppose à l'idée de l'exclure d'une organisation régionale de défense patronnée par le monde libre, car il se considère partie intégrante de ce monde libre, étant lui-même une démocratie de type occidental.

Troisième point, c'est une erreur de donner des armes à un ou à des pays qui constituent une menace ouvertement proclamée à son existence en tant qu'Etat.

En un mot, exclure Israël d'une telle entreprise n'est en rien faciliter la défense régionale. Il est bon de rappeler qu'un des arguments qu'on sent glisser souterrainement contre la consultation ou la participation de la France dans l'entreprise moyenne-orientale est que les Etats arabes ont des... objections, à cause de l'Afrique du Nord. L'analogie va donc loin entre Israël et la France, dans ce domaine.

Tandis que l'incident de Gaza a été interprété par certains comme s'il s'agissait d'une entreprise israélienne contre... le pacte de Bagdad, on a voulu voir dans certains remous politiques syriens une tentative directe française en vue d'empêcher la conclusion du pacte. En fait, il n'en est rien.

Il y a, beaucoup plus simplement, dans les développements du pacte turco-irakien, tout comme dans la tolérance laissée aux voisins arabes d'Israël de poursuivre contre celui-ci une guérilla incessante, une véritable rupture d'un équilibre péniblement acquis à force de longs efforts et de patientes tentatives de gens raisonnables de plusieurs pays.

Altérer cet équilibre sans prendre les plus élémentaires précautions, c'est se préparer des lendemains sanglants, dont on ne sait à quelles aventures ils peuvent conduire.

LE NEGUEV

NOTRE voiture, quelques jours plus tôt, avait roulé entre les villes que, dans notre enfance, nous connûmes comme de pauvres bourgades habitées par les premiers Juifs établis dans l'agriculture, voilà plus de cinquante ans : Richon-le-Tsion et ses vignobles, Rehovoth, Ness-Tsiona, Gdéra, etc. A présent on voit partout des orangeries prospères vivant de l'eau pompée sur place. Les anciennes bourgades sont des villes de 20.000 à 40.000 habitants.

Bientôt la terre devient rouge, une argile riche qui pourrait constituer une excellente terre à cultiver si l'eau venait l'arroser. En effet, des villages s'y sont établis dès 1946, dans la préparation de la future campagne de l'Indépendance. Onze kibboutzim se sont construits en points agricoles fortifiés, sur de la terre achetée par le Fonds national juif dans un entourage arabe. En une nuit toute l'opération fut menée à bien. Durant trois mois, en 1948, ces villages furent derrière les lignes égyptiennes et tinrent tête à l'ennemi, jouant un rôle important de frein contre les colonnes qui voulaient aller droit sur Tel-Aviv...

Les kilomètres filent derrière nous.

La terre est devenue soudain jaune gris. C'est du lœss, comme en Alsace... Mais il faut de l'eau. Toujours la même chose, l'eau est indispensable pour cultiver cette terre.

La moitié des 20.000 kilomètres carrés du pays sont partie intégrante de ce Néguev. Or le reste du pays donne déjà des signes assez nets de surpopulation dans de nombreuses régions, notamment dans la partie centrale, particulièrement exposée puisqu'elle est formée par une étroite bande de terre (10 à 20 kilomètres) entre la mer et la frontière jordanienne.

Le Néguev contient, du reste, des ressources relativement importantes de matières premières (potasses de la mer Morte, mines de phosphates, cuivre et fer) et une industrie y est progressivement établie, des villes se sont construites (Kurnum, Elat, Sdom) ou développées (Beerchevâ).

Mais c'est surtout dans l'agriculture que Ben Gourion voit l'avenir du Néguev, agriculture qui, sans doute, coûtera cher mais permettra d'augmenter la population d'Israël jusqu'à ce qu'elle atteigne les trois ou quatre millions d'habitants qui lui sont indispensables pour assurer sa défense contre les quarante millions d'Arabes qui, ainsi que le disait récemment le nouveau roi d'Arabie, veulent purement et simplement le « supprimer comme un cancer ».

Pour parvenir à cette « réhabilitation » du désert, une série d'immenses travaux de canalisation et d'irrigation sont en cours, consistant à faire venir du nord vers le sud l'eau qui, en Galilée, est en surplus (pluviométrie supérieure à la moyenne française). Huit usines fabriquent sur place les tubes d'acier et de béton atteignant quelquefois 3 mètres de diamètre. Des nappes d'eau

BEN GOURION à une séance de Parlement.

souterraines ont été trouvées qui assurent une irrigation abondante pour la future agriculture néguévienne. Des lacs artificiels d'accumulation sont en voie de construction, notamment dans la vallée de Beth-Natoufa, non loin de Nazareth.

LA NATION ARMEE

LA meilleure défense d'Israël, nous disait un haut fonctionnaire, consiste à préparer une économie viable et à éduquer une population consciente de ses devoirs et de ses intérêts. L'agriculture et la production industrielle sont des impératifs essentiels, mais l'armée n'en demeure pas moins le centre où se forge la nation. »

Dès l'âge de dix-huit ans, jeunes gens et jeune filles doivent, respectivement, trente et vingt-quatre mois de service militaire. Les jeunes filles sont admises à faire valoir l'objection religieuse, et, dans ce cas, elles doivent faire une période égale de service national dans une organisation d'intérêt public.

L'entraînement militaire des jeunes filles est très poussé et très sévère. Une commandante, comme la grande majorité de ses collègues masculins, ayant appris le métier des armes par nécessité de l'Etat (elle est « dans le civil » licenciée ès lettres de l'Université de Paris), nous disait :

« La première chose que je dois expliquer à mes soldates, à leur arrivée dans le camp que je commande, est que l'usage des armes leur est indispensable pour se défendre personnellement dans un pays qui peut être envahi par des armées pour qui le viol est un des buts de la guerre, à côté du pillage. Notre frontière est difficilement défendable, vous le savez, et le nombre de maraudeurs arabes entrant dans notre pays tous les jours est important. Il faut que nos femmes sachent se défendre. »

Toute l'armée se ressent de la grave situation stratégique du pays. En quelques heures, l'armée jordanienne pourrait atteindre la mer et couper le pays en deux. Donc la riposte doit être prompte et implacable. C'est pourquoi l'aviation est particulièrement soignée, et la rapidité de mobilisation est l'objet d'une admiration réelle de la part des observateurs neutres.

Mais, à côté de sa fonction de défense, l'armée est aussi le centre d'éducation et d'assimilation des divers éléments humains immigrants d'Europe, d'Asie et d'Afrique, ou jeunes « sabras » (« figues de Barbarie », nom donné aux Israéliens nés en Israël).

CETTE jeunesse est mise au dénominateur commun par l'uniforme et l'enseignement de la langue. L'apprentissage de l'hygiène et de la technique élémentaire permet aux immigrés orientaux de retrouver rapidement, sur un pied d'égalité, le sentiment qu'ils sont les concitoyens des autres. C'est ainsi que ces jeunes, venus des familles vivant encore dans des camps de transit assez démoralisants, se débarrassent des causes d'amertume et des complexes d'infériorité à l'égard des « Européens ».

L'armée a créé, à l'instigation de Ben Gourion, qui fut déjà ministre de la Défense nationale en même temps que premier ministre, une formation analogue aux cosaques. Des conscrits peuvent choisir d'entrer au « Nahal » ou armée d'agriculteurs combattants. Au bout d'un an de service, ils sont démobilisés et sont installés dans de nouveaux villages frontières ou forestiers, et restent soumis à des servitudes spéciales dans la réserve, en cas de nécessité.

L'existence d'une force armée substantielle de type moderne (deux cent cinquante mille hommes mobilisables parfaitement entraînés, d'après des critiques militaires étrangers) en plein Moyen-Orient, au sein d'une démocratie de type occidental, est un fait dont il est inutile de souligner l'importance. Pour des raisons évidentes, dont les moindres sont, côté occidental, la situation délicate des Trois Grands avec les Etats arabes, côté israélien, les angoisses quotidiennes d'Israël sur le sort tragique des deux millions et demi de Juifs dans le monde communiste, pour des raisons évidentes, donc, il n'y a pas et, probablement il n'y aura pas avant longtemps, un traité formel d'alliance entre Israël et l'Occident. Mais il n'est que d'observer Israël pour savoir de quel côté se trouve cette démocratie, liée par toutes ses fibres au Grand Frère, le Judaïsme américain.

Du reste, l'armée n'est qu'un des éléments qu'Israël apporte au monde occidental, de par son existence même. Mais il y a plus. Toute l'infrastructure économique, la route en cours de construction d'Elat, sur la mer Rouge, à Haïfa, sur la mer Méditerranée, et qui peut, après une bombe atomique bien placée au cœur du canal de Suez, servir de lien entre l'océan Indien et l'Europe, tout cela est précieux du point de vue stratégique. Rappelons qu'il existe aussi, en Israël, un capital humain qui a déjà fourni un personnel d'élite au service des alliés durant la dernière guerre mondiale, et qui n'existe nulle part dans le voisinage.

L'AVIATION commerciale israélienne, axée sur sa ligne New-York-Lydda via Paris et Lydda-Johannesburg par Constellation, est d'une grande importance pour les liaisons commerciales avec des pays où des communautés israélites importantes sont établies. Mais l'aviation commerciale prend une importance stratégique indéniable si l'on pense que, en cas d'agression arabe contre Israël, ce dernier pays n'aurait pratiquement aucune liaison avec les pays européens avant qu'une petite mais relativement décisive et meurtrière bataille navale ait eu lieu. Il faut donc qu'une liaison d'urgence soit établie par aviation pour les communications les plus vitales. Telle est la fonction naturelle d' « El-Al », compagnie nationale d'aviation.

Remarquons ici que, pratiquement, toute liaison avec le monde occidental passe par la France. C'est dire la grande place qu'accordent les dirigeants israéliens à tout ce qui peut fortifier leurs rapports d'amitié et d'échanges culturels et commerciaux avec la France. Si l'on tient compte du nombre d'Israéliens se rendant à l'étranger qui visitent, par conséquent, la France, il est à souhaiter qu'un nombre croissant de Français s'intéressent aussi à visiter la terre Sainte.

Tel est le souhait que nous exprimait, durant un long entretien, le directeur du ministère des Affaires étrangères, M. Walter Eytan, en conclusion d'une analyse particulièrement amicale des relationns entre les deux pays.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

TROIS TÊTES SOUS UNE MÊME COUPOLE

L'ORGANISATION de l'Académie a été assez lente... Il y avait naturellement des poètes... des auteurs dramatiques... des épistoliers... mais aussi des historiens, des érudits, des avocats, même des hommes d'Etat, voire des médecins. L'Académie ne regardait pas uniquement aux titres littéraires. Elle voulait être une assemblée de beaux esprits et d'amateurs de belles-lettres, une sorte de salon officiel, et cette tradition s'est longtemps conservée... » Je relisais ces lignes de mon vieux manuel de littérature au moment de commencer à méditer sur la triple élection académique dont la rumeur venait de me faire part ; je relisais aussi la conclusion de tout le chapitre : « Elle a fourni à ses membres, grâce à un intelligent éclectisme, le moyen de fréquenter sur un pied d'égalité des hommes d'un monde ou d'un talent différent. »

Cette conclusion venait fort utilement orienter ma rêverie.

Ce qui a frappé le plus, en effet, dans l'élection du 3 mars dernier, c'est sa disparate.

La presse quotidienne s'en est fait largement l'écho. Le lendemain matin, notre confrère « Combat » titrait sur quatre colonnes : « Jean Cocteau (la poésie), Daniel-Rops (la religion) et Albert-Buisson (la finance) entrent à l'Académie. » Ce n'est

ECRIVAIN d'avant-garde, essayiste, auteur dramatique ou scénariste, Jean Cocteau est, avant tout, poète.

qu'un exemple. Appréciant chacun à sa façon les mérites respectifs des candidats — je veux dire : des élus — chacun se faisait aussi un plaisir de mettre leurs trois noms en parallèle et d'en tirer les plus jolis effets de contraste. Il faut dire que ce jeu, bien parisien, de rapprochements, est somme toute assez facile à jouer.

Pourtant la disparate m'apparaît avoir maintenant deux justifications.

La première, c'est qu'elle existait déjà à la base. Qui s'agissait-il de remplacer, en effet ? Jérôme Tharaud, Edouard Le Roy, Emile Mâle. Je n'ai pas connu le premier, que je tiens pour un adroit journaliste. J'ai eu l'occasion d'apprécier et d'aimer les deux autres. Edouard Le Roy était un de nos grands philosophes — le seul, à ma connaissance, qui ait été capable d'assurer la suppléance de Bergson tout en poursuivant son propre cours de mathématiques spéciales ; quant à Emile Mâle — dont l'œuvre est mal connue du grand public parce qu'une édition nouvelle exigerait la résurrection de centaines de clichés détruits par la guerre — je suis assuré que c'est, avec Louis Hourticq, notre seul véritable historien d'art. Cependant, quand j'essaie de me représenter ces trois hommes siégeant côte à côte, quand j'imagine un instant qu'ils auraient pu, par un caprice du sort, mourir, par exemple, le même jour, je suis pris, toutes proportions gardées, du même vertige, exactement, que j'éprouvais tout d'abord à considérer l'élection du 3 mars.

J'ai parlé de deux justifications. La seconde, j'en ai indiqué tout à l'heure les grandes lignes : c'est la tradition de l'Académie. S'il s'agit de confronter les genres et les esprits, de permettre à des hommes de bords différents de se rencontrer, quelle plus belle opération que celle qui consiste à réunir, dans des fauteuils identiques, Jean Cocteau, Daniel-Rops et Albert-Buisson ?

JEAN COCTEAU

RAPPELER la carrière des nouveaux immortels serait tâche fastidieuse. Je disais un peu plus haut : rêverie. Continuons à rêver ensemble, s'il vous plaît.

Il convient d'abord de rêver sur l'image d'un Cocteau à bicorne. C'est là un de ces montages surréalistes comme n'en aurait jamais imaginé Max Ernst à l'époque où Cocteau, fils de bourgeois, commençait à moquer les bourgeois.

Vous souvenez-vous de notre révolte — ce que Debesse appellerait notre crise d'originalité juvénile ? Comme elle se repaissait de ces moqueries ! Je sais bien, nous avions tendance à mettre un peu tout dans le même sac : le surréalisme, les ballets nègres, les ballets russes, le cubisme et dada ; je parle pour ceux qui n'ont pas réellement vécu tout cela mais l'ont découvert en bloc, moitié dans les textes, moitié sous les commentaires dont s'obscurcissaient déjà ces questions. Mais tout de même : Cocteau à l'Académie ! A l'époque cela nous eût semblé le raffinement du sort, de ce sort qui machinait bien infernalement de si curieuses phrases quand on tirait les mots un à un du chapeau. Cocteau à l'Académie, cela eût sonné comme « cercle carré », pour employer une image chère aux logiciens. Cocteau à l'Académie : il nous semblait que nous ne vivrions jamais assez vieux — et lui non plus — pour voir cela.

Aujourd'hui, c'est chose faite. L'homme qui avait déjà renoncé à certaines satisfactions de la vie quand il publia **la Difficulté d'être,** cet homme va maintenant porter, en outre, l'habit vert et l'épée. Le Potomak a émigré quai Conti ; le grand écart a la longueur exacte du pont des Arts. Pour un peu on s'attendrait au bœuf sur la coupole...

J'arrête là ma plume et je me demande si notre étonnement ne prouve pas une fois de plus que nous n'avions pas compris, que nous n'avions pas bien lu Jean Cocteau.

Car l'art de Cocteau c'est d'être poète. Chacun sait que ce mot a pour lui une acception bien particulière : poésie pure, c'est pour lui poésie ; et poésie pure c'est ce qui ne se préoccupe pas trop du contenu. Car Cocteau a mis toute la pureté de sa poésie à vivre comme œuvrent les grands couturiers. Il y faut du flair, un travail inlassable, une imagination sujette à variations et sensible, comme celle du faux Proust, de Reboux et Muller, à presque toutes les variations thermométriques... La saison arrive, la collection sort ; elle est éblouissante, elle conquiert Paris ; elle éclipse tout ce qu'a légué l'an passé ; on se bouscule pour la voir et pour la copier. Mais déjà l'esprit du grand couturier est plus loin : quand tout le monde porte sa robe, il dessine les lignes essentielles de la collection suivante. Réfléchissez maintenant à Cocteau : il a créé beaucoup de modes ; il les a toutes quittées au moment où elles allaient devenir des poncifs. En est-il de même en ce qui concerne la réputation traditionnelle de l'Académie française ? Je ne conclus pas, mais je dis : Cocteau y est, surveillez ; c'est signe que quelque chose va changer.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

GENERAL GAMELIN : « Manœuvre et Victoire de la Marne » (Grasset).

A l'aide d'une documentation personnelle de premier ordre, complétée par des pièces d'archives aujourd'hui accessibles, le général Gamelin, qui dirigea le cabinet de Joffre, nous présente un récit heure par heure des diverses phases de cette bataille où se joua le sort du monde libre. Mais son livre n'a pas la sécheresse d'un exposé stratégique ou d'un « corrigé » d'état-major : il anime, à côté de la puissante personnalité de Joffre, les hommes politiques qui dirigeaient alors la France : Millerand, entier sinon d'allure, du moins de sentiments, mais qui savait observer et écouter ; Viviani, quelque peu bohème mais séduisant par le miroitement constant de sa pensée ; Poincaré, chez qui la formation et la déformation du juriste développaient un goût excessif de la clarté et l'excès de scrupules.

La Marne fut une victoire « décisive » en ce sens qu'elle arrêta et refoula l'offensive ennemie. Et elle fut essentiellement « œuvre française », alors que le triomphe de 1918, dont la France fut l'animatrice, sera une « œuvre collective ».

JEANNE D'ARC

RAYMOND OURSEL : « Le Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc (Club du Meilleur Livre).

Ce beau livre, luxueusement présenté et illustré d'après des gravures sur bois, nous donne une traduction, établie avec la scrupuleuse probité du chartiste, du procès, mis en style direct et laissant au lecteur l'impression d'assister lui-même à l'audience.

Il nous montre la figure de l'héroïne telle qu'elle vivait dans le souvenir des témoins vingt ans après le drame de Rouen. Le procès de réhabilitation fait justice des misérables arguties sur lesquelles s'était fondée la condamnation. Par surcroît, il dissipe les prétendus « mystères » que le roman a cru voir dans la vie de Jeanne : sa « naissance illégitime » et sa « survie ». La condamnation avait été celle de la Maison de France non moins que de la sainte ; la réhabilitation de celle-ci fut aussi celle de Charles VII.

LA BIOGRAPHIE

Académie diplomatique internationale, « Dictionnaire diplomatique », publié sous la direction de M. A.-F. Frangulis, secrétaire perpétuel de l'Académie (1.262 pages in-4°). A ce dictionnaire, le plus ample répertoire biographique du monde diplomatique qui ait jamais été publié, ont collaboré plus de cinquante ministres ou anciens ministres des Affaires étrangères. C'est une source de documentation de premier ordre et qui va du moyen âge au temps présent : tous les pays y figurent.

Nombre de notices sont signées d'hommes d'Etat éminents ; beaucoup

Nous ne l'avions pas compris, en nous indignant. D'ailleurs, nous ne l'avions pas lu.

Rappelez-vous **la Voix humaine.**

Et rappelez-vous que **la Voix humaine** fut créée à la Comédie-Française. Et rappelez-vous ce qu'était la Comédie-Française en 1930.

D'ailleurs, voici ce que Cocteau écrivait :

« L'auteur a donné cet acte à la Comédie-Française pour rompre avec le pire des préjugés : celui du jeune théâtre contre les scènes officielles. »

Cocteau à l'Académie ? Vous voyez : tout simplement une nouvelle rupture de préjugés.

DANIEL-ROPS

SI l'académisation de Jean Cocteau est une surprise (une surprise qu'on attendait depuis quelque temps), celle de Daniel-Rops n'en est pas une.

Voilà des années que Daniel-Rops savait qu'il serait de l'Académie.

Cela lui paraissait tout naturel.

En vérité, c'était tout naturel.

On l'a même, somme toute, beaucoup laissé attendre.

En fait, Daniel-Rops est académisable (c'est le terme ; on dit bien ministrable. Mais j'ignore si ces vocables sont dans le dictionnaire de la Compagnie), donc Daniel-Rops est académisable depuis qu'il a publié **Jésus en son temps.**

C'est une chose assez prodigieuse que la place prise, dans la culture de l'homme d'aujourd'hui, par la Bible. Je veux dire : non pas les textes mêmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qui n'aurait rien de surprenant, mais par les commentaires qu'y apportent nos meilleurs lettrés. A l'une des extrémités, Claudel commente en termes de saint-empire romain germanique, c'est-à-dire en termes claudéliens. A l'autre, Daniel-Rops replace les pages célèbres dans leur contexte historique ; nous permet de mieux le comprendre parce qu'il dessine derrière eux un paysage, parce qu'il donne aux êtres des visages, parce que les mœurs s'expliquent, les caractères s'éclairent d'une lumière réciproque. Jésus — prodigieusement au-dessus de nous — nous redevient familier, d'une familiarité qui fut approximativement celle des apôtres. Miracle de l'historien !

Miracle que l'historien prolonge. Je cite les points de repère que je connais : « l'Eglise des apôtres et des martyrs », « l'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade... ». Ici, je dois faire un aveu : l'enthousiasme qui me saisit à la lecture de ces immenses exposés n'a d'égale que la tristesse de la conception que je me faisais jusqu'alors de l'histoire. (Qu'on m'excuse : je n'avais pas lu Michelet !). Mais il ne s'agit pas de savoir si Daniel-Rops m'a conquis à une discipline qu'il honore ; il s'agit de constater que, par lui, des centaines de milliers de lecteurs ont eu une vision exacte d'un monde qui, jusqu'ici, leur était clos faute de connaissances et de points de repère. Si Gustave Cohen a fait beaucoup auprès des intellectuels pour réhabiliter le moyen âge, je demande qu'on n'oublie pas Daniel-Rops pour son action, parallèle, sur les fautes.

Cela dit, il y aurait injustice à trop s'attarder sur l'historien. Ce n'est pas aux lecteurs de « France-Illustration » qu'il faut apprendre la variété des dons d'un de ses principaux collaborateurs. Essayiste, romancier... vous feriez le portrait aussi bien que moi. S'il ne figure pas dans le « Panorama de la nouvelle littérature française », ce n'est qu'un grief de plus à adresser à mon ami Gaétan Picon. Et si Daniel-Rops venait, en 1949, sur la même ligne que Jacques Madaule dans le « Guide illustré de la littérature française moderne », cela prouve que les littératures passent vite (à moins que cela ne doive donner une ambition nouvelle au talent de Madaule).

Un mot avant de laisser Daniel-Rops ; je ne sais si je l'ai déjà cité ici. Comme je lui demandais le secret de son extraordinaire activité, il me répondit :

« Mon secret ? Un seul : 300 lignes par jour, quoi qu'il arrive. »

Ce jour-là, je n'ai pas regretté ma visite au petit appartement de Neuilly-sur-Seine.

DANIEL-ROPS, grand historien catholique, a su donner à d'innombrables lecteurs une vision exacte d'un monde qui, jusqu'ici, leur était clos.

ALBERT-BUISSON

LA place me manque pour évoquer longuement Albert-Buisson.

Il ne tient d'ailleurs pas à ce qu'on l'évoque longuement.

Quand je suis allé le voir pour lui demander sa photographie préférée, il m'a remis une note que je recopie dans toute sa sécheresse biographique. On y lit que :

« François Albert-Buisson est né à Issoire le 3 mai 1881. Tour à tour docteur en droit et docteur de l'Université de Paris, il est élu en 1936 membre de l'académie des Sciences morales et politiques. Président en 1944, il devient sept ans plus tard secrétaire perpétuel de cette académie. Elu en décembre 1952 chancelier de l'Institut, M. Albert-Buisson est en outre ancien sénateur du Puy-de-Dôme et grand officier de la Légion d'honneur. »

J'ai tenté de le faire parler de sa première réception sous la Coupole — car il n'est pas si fréquent d'y entrer deux fois ; il a éludé d'un geste vague :

« Il y a dix-neuf ans, m'a-t-il dit, c'est si loin ! »

Ce qui compte, c'est son élection à l'Académie française.

Tout de même, sur la note qu'il m'a donnée, j'ai lu deux appréciations sur son « Cardinal de Retz ». L'une disait : « Le travail est de main de maître » ; l'autre : « C'est un portrait selon mon cœur ». La première était signée : Emile Henriot ; la seconde : André Maurois.

Il y en avait une troisième : « Rien n'a été dit de plus pertinent sur les Mémoires et sur leur style ». Elle était d'André Billy, de l'académie Goncourt.

ET maintenant, je vais passer à un autre ordre de rêverie : je vais relire « l'Eloge de Jérôme Tharaud » que Daniel Halévy vient de publier, au lendemain de son échec, sous le titre : « Pages écrites pour un discours qui ne sera pas prononcé... ».

FRANÇOIS ALBERT-BUISSON, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, chancelier de l'Institut, est aussi grand financier.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

sont dues à M. Frangulis, dont on connaît l'autorité internationale et la profonde expérience.

L'ouvrage est complété par une table chronologique qui énumère, depuis 1250, les principaux événements de l'histoire diplomatique et les instructions données aux plénipotentiaires.

Il n'intéressera pas moins les historiens que les diplomates, et, d'une manière générale, ceux que leurs recherches obligent à s'orienter dans le panorama de la vie internationale actuelle ou passée.

Agence internationale de Documentation (Pharos), « Dictionnaire biographique contemporain », deuxième édition (708 pages in-4°). Près de trois mille notices biographiques y figurent, accompagnées d'une énumération des œuvres principales des auteurs ou des artistes ; toutes les professions y sont d'ailleurs représentées ; un index répartissant les noms cités entre les diverses branches de l'activité nationale en facilite la consultation. M. André Marie a écrit la préface de ce volume, qui doit être, dit-il, le « vade-mecum » de l'honnête homme français.

L'ESPAGNE

J. SARRAILH : « L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle » (librairie Klincksieck, 780 pages gr. in-4°). L'éminent recteur de l'Université de Paris apoprte ici aux études hispaniques une contribution de tout premier ordre ; encore ne la regarde-t-il — avec une modestie excessive — que comme un point de départ, un guide pour les historiens.

Son livre illustre l'effort d'une poignée d'hommes éclairés et résolus qui, de toute la force de leur esprit et de tout l'élan de leur cœur, se sont appliqués à donner à leur pays prospérité et bonheur, culture et dignité. Appuyé sur une documentation de première main dont il a rassemblé les éléments pendant plus de trente ans, il fait revivre cette Espagne du « siècle des lumières » qui côtoya le monde de l'Encyclopédie et vit se développer les idées de liberté et de tolérance auxquelles les Cortes de Cadix devaient donner une éphémère consécration.

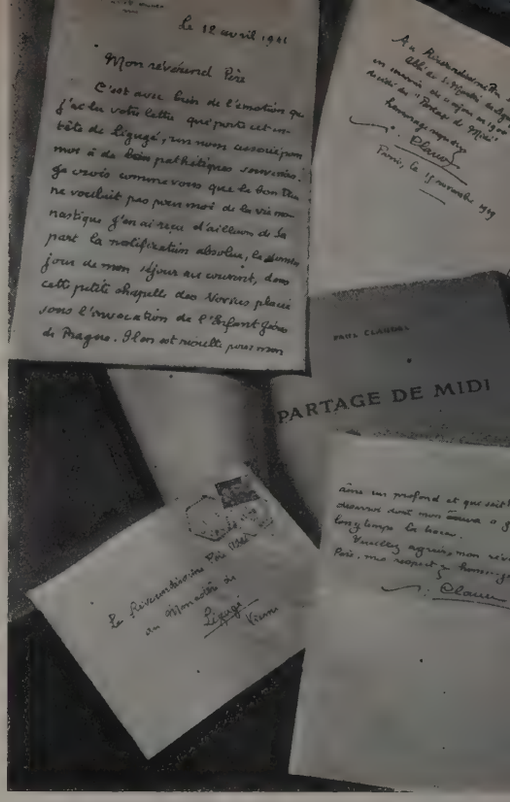
Ce ne sont pas seulement les hispanisants qui trouveront profit et joie de l'esprit à lire ces pages, si denses d'érudition et de probité ; ce sont aussi tous ceux qu'intéresse l'interpénétration des grands courants spirituels en Europe à la veille de la Révolution.

LA PEINTURE

La librairie Plon présente un nouveau volume consacré à l' « Art baroque en Amérique latine », avec un texte du plus vif intérêt de Géo-Charles, et de nombreuses reproductions. L'art baroque et le prestige dont jouit actuellement l'Amérique latine rendent cet ouvrage d'une très grande actualité.

Pierre Cailler, éditeur à Genève, vient de faire sortir un livre consacré à Courbet, avec huit reproductions en couleurs et un important texte de notre confrère Marcel Zahar. Gustave Courbet est un maître dont l'influence reste considérable, et Marcel Zahar a consacré les derniers chapitres de cet ouvrage au « Rayonnement de Courbet ».

PAUL CLAUDEL, quand il se trouvait à Brangues, dans le Dauphiné, où il était propriétaire d'un château, aimait se retirer dans cette petite chapelle, où il passait chaque jour de longues heures à méditer et à prier.



EXTRAIT d'une lettre adressée par Paul Claudel au Révérendissime Père dom Basset, prieur de l'abbaye de Lig

PAUL CLAUDEL, POÈTE DE LA JOIE

PAR ROBERT KEMP

Sa dépouille était là, à Notre-Dame; et, du haut d'un pilier, l'immense drapeau tricolore, le bleu sous la voûte, posait sur le cercueil son rouge bouillonnant... Ensuite, le corps fut transporté sur le parvis, et une cocarde géante le recouvrait. Des paroles furent dites, pieusement, par des hommes qui ne partageaient pas la mystique de Claudel. Mais il leur avait rappris le respect de la foi catholique, héréditaire et nationale. Il avait tué pour longtemps les ricanements et les croassements...

Maintenant, Paul Claudel est dans la terre, dont il a aimé les blés et les vignes, les fruits, les parfums et les couleurs ; presque autant que la mer bouleversée et les figements du soleil à l'horizon. Je ne sais pas si, tout de suite, la paix va s'établir, admirative, plénière, autour de son œuvre. Il était plutôt venu, dans la littérature, apporter la guerre ; et son glaive était fort... Des vieillards encore, aveugles niant la lumière, m'ont adressé leur malédiction pour toute la tendresse que j'ai vouée aux *Cinq Grandes Odes* et à *l'Annonce faite à Marie*... En revanche, voici une lettre touchante de deux instituteurs parisiens, M. G. Dupuis et M^me^ S. Chatignoux, des fervents, qui répondent à un vœu formulé par moi : qu'on apprenne aux enfants à réciter, que leurs parents soient croyants ou non, des vers de Claudel, par exemple, *la Vierge à midi*. Ces maîtres laïques me révèlent que leurs élèves savent par cœur : *Voici tous les saints du calendrier, répartis sur les quatre saisons, les saints de glace et de braise et ceux qui annoncent la sortie des bêtes et la fenaison*... Aussi : *Où donc l'an passé ? le sais-je ? il n'y a plus que de la neige, toute la terre est effacée*... Et puis : *Encore! encore la mer qui revient me rechercher comme une barque qui ne tient plus qu'à sa corde, et qui danse furieusement, et qui tape, et qui saque, et qui fonce, et qui encense, et qui culbute, le nez à son piquet*...

Ils ajoutent que, le vendredi, rentrés de vacances, à la question : « Quel événement s'est produit depuis notre séparation ? », tous les enfants s'écrièrent : « Paul Claudel est mort ! » L'un d'eux ajouta : « Il lisait un livre sur Rimbaud. Et nous connaissons un poème de Rimbaud. »

Tel est maintenant l'esprit laïque élargi. Bien loin de celui de 1886, quand un inspecteur primaire s'offusquait d'entendre réciter : *Aux petits des oiseaux Il donne la pâture*... Mais n'est-ce pas la beauté de l'œuvre claudélienne qui, pour une large part, a opéré cette conversion relative et réconcilié les *non* et les *oui* dans un assentiment commun à la poésie ?

Le garçon de dix-huit ans, qui devait revenir, étendu dans le bois, près du second pilier, d'où coulait le drapeau, au lieu même de sa conversion, n'avait pas été préparé à ce brusque changement. Villeneuve-sur-Fère - en - Tardenois n'est pas un lieu de pèlerinage, et sa patronne, sainte Macre, n'est pas encensée de prières. M. Claudel, le père, était conservateur des hypothèques, bon fonctionnaire, mais paroissien sans chaleur. Le fils a grandi — il a dit : douloureusement, mais c'était plus tard — dans l'atmosphère scientiste de la jeune III^e^ République. Déjà, la pensée de Taine et de Renan, descendue des philosophes chez les nombreux, et s'y épaississant, s'y chargeait d'orgueil naïf et d'une sorte de haine provocatrice. Renan mettait le spirituel au-dessus du matériel. Mais Berthelot, son ami, le laissait à ses lubies ; il y flairait l'odeur des cierges éteints. L'ironie de M. France s'aiguisait contre les vieux livres, et M. Burdeau, le maître de Claudel et de Barrès, qui était un esprit moral, n'était pas une âme religieuse. Il semble que le « coup de la grâce », chez ce jeune homme épris de Mallarmé, qui allait comprendre Rimbaud à sa façon, toute personnelle et magnifique, dut produire en lui, d'abord, un vertigineux étonnement. Il se sentit isolé, transporté dans le moyen âge énorme et délicat que Verlaine seul regrettait ; devenu contemporain de Villon et de la bonne Lorraine, prêt à murmurer, comme la Pucelle et la maman qui priait Notre Dame : « En cette foi, je veux vivre et mourir. »

Que l'on comprenne bien l'unanimité des admirateurs de Paul Claudel. Ceux-là qu'il n'a persuadés de la transsubstantiation, ni des vertus éminentes du sacrifice, ni du renoncement pour la conquête d'une joie supérieure et, comme il disait, jubilante, le bénissent néanmoins d'avoir crié son *magnificat anima mea*, qui affirmait l'âme, en péril d'évanouissement. Claudel saluait sa délivrance du « bagne matérialiste ». Il appelait *bagne* ce qui n'était encore qu'une clôture légère, dont les barreaux laissaient circuler les souffles de l'esprit : *spiritus*. Ce qui n'était qu'une image allait devenir réalité. Le dualisme

matière-esprit est devenu un duel entre esprit et matière. Et sur des continents entiers, nous voyons l'esprit près de succomber. La pensée n'est plus qu'une efflorescence du cortex cérébral ; elle ne mérite pas plus de respect que la luminosité d'un cadran d'horloge ou de réveille-matin. Epuisée la matière, épuisé le rayonnement. De là à traiter l'homme pensant à l'égal de l'outil, il y a peu de distance ; et nous le voyons bien. Il fallait une force compensatrice. Ni les fureurs de Bloy ni les nervosités d'artiste de Huysmans ne jouèrent efficacement ce rôle. La masse claudélienne, ce formidable « paquet de mer poétique » dont parla Thibaudet, pesa plus lourd. S'il y a aujourd'hui une littérature spiritualiste, si les Bernanos, les Mauriac, les Julien Green, les Graham Greene ont une audience passionnée, je ne doute point que Claudel leur ait ouvert la voie, et très large. Car il avait des épaules de Titan. Si la science, un jour, démontrait de façon décisive — ce n'est pas encore en vue — que le spiritualisme, notre confiance dans l'incorruptibilité de l'esprit, dans la dignité de l'homme, porteur d'idées et de rêves, ne sont que des illusions, et que tout n'est que pourriture, plus ou moins retardée, peut-être faudrait-il s'incliner. Mais tout sera perdu ; et, si je vis encore, je lirai une dernière fois *Feuilles de saints* ou *Corona benignitatis*... Et je saurai que toute joie est morte, sur la terre ; car en l'esprit seul est la joie.

C'EST la joie que Claudel a exaltée. « L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes... » Le vers de Rimbaud peut servir d'épigraphe à toute l'œuvre de Paul Claudel. Aube de la résurrection... Ailes, ailes montant vers la lumière. Il louait Dieu d'avoir fait les sept mers, qu'il a parcourues, comme Kipling, et le pain et l'olive. Jamais il n'a chanté la machine qui se détraque, mais les produits de la nature, enfants du sol et de la lumière. L'arbre, auquel nous aimons à le comparer. L'arbre, auquel il ressemblait par son enracinement de paysan en sabots dans la glaise champenoise. L'arbre, dont il chevauchait, enfant, les hautes branches pour embrasser du regard tout son pays natal. Le baobab, les cerisiers, tous les arbres des pays qu'il a visités, le sequoia d'Amérique, les arbres fluets du Japon, les arbres de la Chine, les pins de Bohême, les sapins et les bouleaux des pays froids, chargés de neige... Il les aimait de la cime à la racine. Vieux comme la terre, après qu'elle cessa d'être lave, ils seront ses derniers habitants. C'est la Nature majuscule que Claudel chante, enivré; et non nos misérables ustensiles ; sauf le bâton, qui fut la première arme, et le filet du pêcheur, qui fut aux mains gourdes de saint Pierre et demeure l'instrument du rassemblement, le symbole de l'union des fidèles dans l'Eglise. Par là, Claudel est un poète aussi vieux et vénérable que le poète des *Psaumes*, qu'il a tant lus, ou Pindare et Eschyle, ses maîtres, et il ne vieillira point. Son vocabulaire n'est pas moderne. Il est de tous les temps.

On a souvent remarqué l'identité de la syntaxe claudélienne et de celle de la Bible, dans le latin de saint Jérôme. Identité encore plus frappante avec la syntaxe de *l'Orestie*, qu'il a traduite pour « s'exercer », et qu'il n'a jamais oubliée. A notre dernière et récente rencontre, il m'a parlé d'Eschyle. Il a reconnu sa dette. Nous citions le vers spacieux du veilleur sur le toit des Atrides :

J'ai appris à connaître l'assemblée des [astres de la nuit...

Vers éternels. Vers qui évoquent les pâtres de Chaldée, fondateurs de l'astronomie.

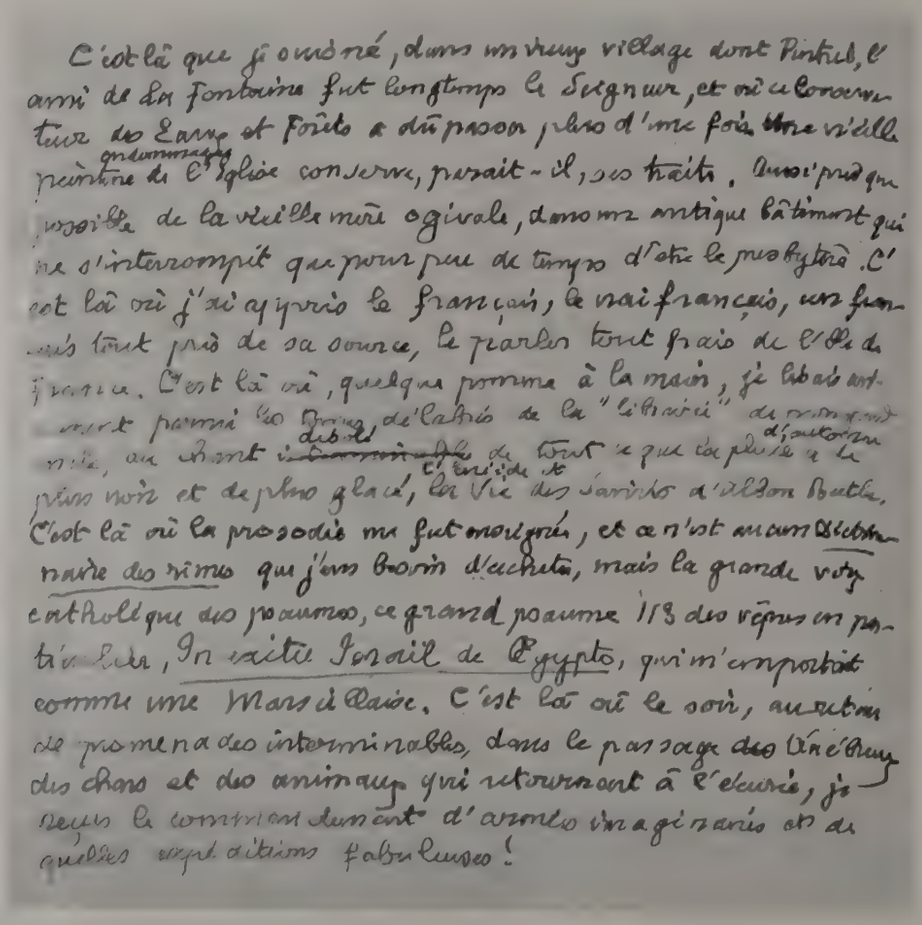
Les bousculades de ses images ont fait penser à Pindare. Je veux bien. Mais la langue de Pindare est terriblement savante ; elle est inventée, créée pour une élite. Rien n'est plus simple que celle de Claudel ; toute populaire. Vous l'avez vu : les enfants l'entendent tout de suite et la retiennent. Le père Dominici pourrait lire Claudel, il ne pourrait pas lire ses amis symbolistes; ni Leconte de Lisle.

SA vie fut belle et unie. Une vie de diplomate merveilleusement doué, cacique au concours des Affaires étrangères, mais dont les chefs ne mesuraient pas toujours le mérite. Raymond Poincaré, cerveau plus juridique que poétique, enrageait à lire ses rapports. Philippe Berthelot, dont la métaphysique ne coïncidait certes pas avec celle de Claudel, le soutint toujours et l'aima. En eux se forma cette réconciliation des extrêmes dont je parlais. Par la poésie... Claudel fut un fonctionnaire attentif. C'est au point du jour, tout comme Valéry,

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE et le poète à une représentation de gala de « Jeanne au bûcher » à l'Opéra.

PAUL CLAUDEL et Daniel-Rops photographiés par Claude Nollier, la créatrice de « Jeanne au bûcher ». CI-DESSOUS : Ingrid Bergman avec le maître après la représentation qu'elle a donnée à l'Opéra. CI-DESSOUS, A GAUCHE, Claudel entre Arthur Honegger et Jean-Louis Barrault.

LA MAISON NATALE de Paul Claudel (à gauche), à Villeneuve-sur-Fère. A droite, le Grès-qui-va-boire, une des curiosités de ce pays de Tardenois où se déroula l'enfance du poète, où se forma son esprit et dont les paysages l'ont souvent inspiré. C'est là qu'il a situé « l'Annonce faite à Marie », ainsi qu'il le dit dans ce fragment d'une page qu'il écrivit, en 1948, pour notre revue lors d'une reprise de la pièce.



C'est là que je suis né, dans un vieux village dont Pinturel, l'ami de La Fontaine fut longtemps le Seigneur, et où la Couronne des Eaux et Forêts a dû passer plus d'une fois avec sa belle peinture de l'Eglise conserve, paraît-il, ses traits. Aussi près que possible de la vieille nef ogivale, dans une antique bâtisse qui ne s'interrompit que pour peu de temps d'être le presbytère. C'est là où j'ai appris le français, le vrai français, un français tout près de sa source, le parler tout frais de l'Ile de France. C'est là où, quelque pomme à la main, je lisais autrefois parmi les Livres de la "Bibliothèque" de mon grand père, au chant [illegible] de tout ce que la plume a de plus noir et de plus glacé, la Vie des Saints d'Alban Butler. C'est là où la prosodie me fut enseignée, et ce n'est au Dictionnaire des rimes que j'ai bientôt acheté, mais la grande voix catholique des psaumes, ce grand psaume 118 des règles en particulier, In exitu Israël de Egypto, qui m'emportait comme une Marseillaise. C'est là où le soir, au retour de promenades interminables, dans le passage des Vaches, des chars et des animaux qui retournent à l'écurie, je reçus le commencement d'années imaginaires et de quelques expériences fabuleuses !

avant de se pencher sur les dépêches et d'éclaircir les dossiers, qu'il écrivait ses pièces et ses poèmes. Il faut donc croire à l'inspiration et au génie, car ce travail « secondaire » — lui, il avait choisi la poésie pour second métier — a produit l'œuvre foisonnante que nous connaissons.

Deux épisodes font les reliefs, les *stations* de ce droit chemin de vie. La conversion ; et l'aventure ou, si l'on veut, la faute charnelle, d'où est né *le Partage de midi*. Car Mésa, c'est lui-même. Et je crois bien qu'Isé n'est pas morte. L'aventure qu'un autre voyageur, un Loti, eût traitée avec une tendre indulgence, le bouleversa. Elle lui a fourni l'un des thèmes de son œuvre entière. A savoir que l'amour d'une créature doit céder à l'amour de Dieu. Que le sacrifice d'un amour humain est infiniment pénible, douloureux ; il est un arrachement qui laisse la victime saignante et pantelante. Mais la souffrance rapproche du Christ, unit à lui, et procure la joie infinie.

Il y a d'autres thèmes claudéliens. *L'Annonce faite à Marie*, déjà, célébrait le sacrifice. Violaine est innocente et martyre ; comme Jeanne d'Arc, dont la passion est contemporaine et asymptote de la sienne. Violaine est toute chasteté ; elle est le pardon et la charité puisqu'elle absout Pierre de Craon, qui a voulu la souiller, et le plaint tellement d'être lépreux qu'elle le baise sur la bouche. Le prix de cette action pie, ce sera la fleur d'argent à son flanc, la fleur de la lèpre, et la perte du fiancé qu'elle aime ; et la solitude dans une cellule de misère ; et la mort par fratricide... Mais la récompense aussi viendra sur la terre, quand Violaine réenfante, vierge, la petite fille de Mara ; et au ciel, sans doute, l'auréole.

Claudel ne sépare pas le religieux du national. La France reste pour lui la fille bien-aimée de Dieu, qui la maltraite par tendresse. Violaine, Jeanne. « Bénissons Dieu, au pis de l'abandon et de la douleur. Noël ! Noël ! »

La « preuve » que le sacrifice volontaire est la route de la joie sera toute l'histoire de Rodrigues et de Prouhèze dans *le Soulier de satin*. Dieu ne cesse de les séparer. Et parce qu'ils y consentent, dans les pleurs et dans les rages du désir, ils auront la grande paix rayonnante.

Quant à la Grâce, elle nous est toujours offerte, en abondance... Malheur aux « infâmes » qui la repoussent. Elle est dans la nature, dans ses dons, dans l'air que nous respirons, dans la prière que nous balbutions. Elle surabonde, elle ruisselle. Et comment peut-on la nier et lui préférer le péché ?...

Voilà ce qu'a chanté, à pleine voix, du souffle inépuisable de ses poumons lançant des groupes de vers d'une seule haleine, le poète méconnu, bafoué, lumineux — et finalement, triomphant. Ceux qui s'opiniâtrent contre lui ne sont plus qu'une poignée. On peut le chicaner, sur des points de théologie, je ne sais pas. On peut découvrir, ici ou là, une phrase embarrassée ou précieuse. Cela ne m'intéresse pas. Chercher les poux dans le pelage du lion ? Compter les feuilles roussies d'une immense forêt où coulent des sèves ardentes ? A quoi bon ? Quand on « expliquera » Claudel en chaire sorbonnique, il sera bien assez tôt. Ce qui importe, c'est qu'il soit grand. Ecoutez parler de lui. Il ne suggère que des images de majesté et de puissance. Il est rugueux comme le chêne ; mais sa tête au ciel était voisine ; et ses racines ont plongé jusqu'à l'empire des morts. Car il croyait à l'enfer. Un trait, encore, par quoi il rappelle Dante.

PAUL CLAUDEL et la Musique

CLAUDEL « créateur musical », ainsi l'a désigné Honegger et ainsi apparut-il à Darius Milhaud, il y a quarante ans. Le verset claudélien rimé ou assonancé avec son aspect de prose liturgique médiévale eut sur les deux grands musiciens une influence considérable. « Lorsque j'apprends que quelques-uns de mes vers ont été utilisés comme sujets de méditation et ont donné des ailes à la prière, alors je sens que je n'ai pas écrit en vain », disait Paul Claudel au temps de sa conversion. La prière s'est faite musique. Les ailes l'ont portée jusqu'aux voûtes du ciel. Claudel a recréé le langage sonore du drame lyrique sacré. On lui doit une large part de la renaissance de l'oratorio moderne. Et ce n'est pas en vain qu'il a fait dire à Dona Musique dans « le Soulier de satin » : « Mon Dieu, faites que cet enfant en moi que je vais planter au centre de l'Europe soit un créateur de musique. »

VIOLAINE (Eliane Bertrand, à gauche) et Mara (Denise Noël), les deux sœurs de « l'Annonce », s'affrontent pathétiquement.

LES PIÈCES DU MOIS

L'ANNONCE FAITE A MARIE — A LA COMÉDIE-FRANÇAISE
AUX INNOCENTS LES MAINS PLEINES — A LA GAITÉ-MONTPARNASSE
LE SYSTÈME DEUX
ZAMORE
LE MARCHAND DE VENISE — AUX MATHURINS

PAR GILLES DEBOISGE

CREEE en décembre 1912 par Lugné-Poe, « l'Annonce faite à Marie » a été, on le sait, remaniée à plusieurs reprises par Paul Claudel. La version qu'en présente la Comédie-Française, où l'œuvre avait depuis si longtemps sa place, est celle de 1938, où, au quatrième acte, l'auteur a supprimé le retour de Pierre de Craon.

Sans doute ne convient-il guère de discuter longuement la pièce au moment où le poète vient de nous quitter. Il est permis d'y voir son chef-d'œuvre dramatique et l'un des sommets de notre théâtre. « L'Annonce » rend sensibles les plus hauts mystères chrétiens : celui de l'Incarnation, celui de la réversibilité des fautes. N'est-il pas admirable que de pareils sujets puissent être abordés dans une salle de théâtre, devant des spectateurs dont les préoccupations ne sont point, en général, orientées vers la mystique, et qu'ils forcent l'attention ? La foi médiévale de Claudel triomphe de toutes les difficultés. Et son verbe, familier et lyrique, direct et ruisselant de poésie, subjugue. « L'Annonce faite à Marie » est une pièce enrichissante qui, à chaque lecture, à chaque audition, découvre des beautés nouvelles.

LE DERNIER ACTE de « l'Annonce faite à Marie ». De gauche à droite : André Falcon, Jean Yonnel, Denise Noël.

La manière dont la Comédie-Française l'a montée a suscité ici et là de vives et, je crois, excessives critiques. Certes, on peut juger que l'œuvre est un peu trop solennisée, que la mise en scène impose parfois ce qu'on voudrait seulement suggéré. Les décors de Wakhévitch sont inégalement heureux. Mara, la méchante, ne paraît pas exactement convenir à l'excellente comédienne qu'est Mme Denise Noël. Elle crie beaucoup, ce qui n'est pas sans danger pour sa voix. Et elle joue — comment dire ? — de façon plutôt « bernsteinienne ». Encore timide et qui ne le serait dans ce rôle ? Mme Eliane Bertrand doit être, sera la douce Violaine. Mais les réserves ne retirent pas à ce « mystère » le climat de ferveur qui est le sien, et puisque Paul Claudel a donné, à plusieurs reprises, publiquement, à cette représentation des marques d'approbation, dont il n'était pas prodigue, on ne voit pas, en définitive, pourquoi il y aurait lieu de se montrer plus claudelien que lui en usant d'une rigoureuse sévérité.

POUR ses débuts d'auteur dramatique, M. André Maurois n'a voulu déposer, rue de Richelieu, qu'une carte de visite. Cet essai tardif aura-t-il des lendemains ? On ne peut, en tout cas, sur cet agréable proverbe, divertissement d'un homme d'es-

LE MOIS THÉATRAL

PROTEE, à la Comédie de Paris. — La Comédie de Paris, qui avant d'être rebaptisée fut, avec des fortunes diverses, le théâtre de l'Humour, a commencé sa nouvelle existence en montant « Protée », de Paul Claudel, que celui-ci avait lui-même nommé une farce lyrique. Et, de fait, l'histoire de ce petit dieu « de sixième classe », qui retient prisonnière sur un îlot la nymphe Brindosier, qui le dupera et réussira à s'enfuir en se faisant passer pour la fameuse Hélène, est pleine d'une allégresse épanouie, où la poésie fuse çà et là. Divertissement d'un grand lettré, qui en prenait à son aise avec le personnel mythologique, où il ne voyait qu'une galerie de fantoches, mais qui restait sensible à la beauté grecque. Il y a de l'opérette dans ce texte. Et si Darius Milhaud avait étoffé sa spirituelle partition...

Les interprètes m'ont paru manquer un peu de ce comique large, de cette bouffonnerie débridée qui eussent été de mise en l'occurrence. Henri Nassiet, Protée, est le plus près de ce style, sans aller pourtant jusqu'au bout de ses intentions. Les décors et les costumes de Lucien Coutaud sont d'une plaisante invention.

LA FABLE DE L'ENFANT ECHANGE, de Pirandello, que la Compagnie Bernard Jenny a donnée au Studio des Champs-Elysées, est un apologue assez touchant. Peut-être, néanmoins, son choix ne s'imposait-il pas. Ou bien il eût fallu, pour le mettre pleinement en valeur, des moyens que cette jeune troupe ne possède pas. En revanche, LA FLEUR A LA BOUCHE est un drame bref, absolument bouleversant. Un homme sait qu'il va mourir et confie son secret à un compagnon de hasard. M. Guy Tréjan a joué ce rôle avec une intensité poignante. Un acteur à suivre.

L'idée était intéressante de tirer de l'oubli DON JAPHET D'ARMENIE, qui n'avait pas été représenté, paraît-il, depuis 1653. La compagnie théâtrale de la Cité universitaire a joué avec beaucoup d'entrain et de conviction la comédie de Scarron. Et, parmi toutes ces bonnes volontés, on a distingué M. Ziani, qui a campé Don Japhet avec truculence. C'est un élève de Jean Meyer, fort bien doué, semble-t-il. Un gros effort avait été fait par ces jeunes gens pour les décors, la mise en scène et les costumes. Et il est agréable de les féliciter de leur travail intelligent.

POPPI, au Théâtre des Arts. — Il est bien difficile de suivre sans gêne la bouffonnerie napolitaine de M. Georges Sonnier. Peut-être si l'auteur était Napolitain.. Comme dit à peu près Cyrano, ces plaisanteries-là, on peut se les servir soi-même (et encore !) ; on ne permet pas qu'un autre vous les serve. La charge est vraiment trop lourde, et rire à contre-cœur, trop difficile. Dommage, quand on dispose d'un metteur en scène comme Pierre Valde et d'un comédien comme Louis de Funès !

HOMME POUR HOMME, à l'Œuvre. — La pièce de Bertolt Brecht a un point de départ qui aurait pu servir à un de ces vaudevilles militaires qui firent autrefois la fortune de Déjazet. Son Galligay est un doux ingénu que Courteline aurait rangé parmi ses « tourlourous ». Et leur antimilitarisme « rouspéteur » — d'ailleurs inconscient — avait tout autant de portée et de valeur sociale que les théories simplistes de l'auteur allemand, c'est-à-dire extrêmement peu. Mais, au moins, ces personnages-là étaient drôles. Ici, quel humour pesant ! Il y a, je le sais, des fanatiques de Bertolt Brecht. Je ne discute pas. Je me suis, pour ma part, fort ennuyé. Que cela ne m'empêche pas de dire que M. Serreau est un bon comédien, qu'on le reverra avec plaisir dans une autre occasion.

LE SYSTEME DEUX, la pièce de M. Georges Neveux, à la Gaîté-Montparnasse, repose sur un dédoublement de personnages dont l'auteur tire des effets fort comiques. Robert Clermont et Jacques Morel ont remarquablement réussi à être un en deux, à la grande surprise de Brigitte Auber.

prit et d'un psychologue perspicace, rien augurer quant à l'avenir, au théâtre, du romancier de « Climats ».

Quelle histoire conte-t-il dans « Aux innocents les mains pleines » ? Celle d'une jeune femme mariée à un romancier dont les livres ont du succès et qui voit son mari s'éloigner d'elle pour une coquette qui a su le séduire en flattant sa vanité d'homme de lettres. Nerveuse, maladroite, au bord des larmes, elle se plaint à une amie, qu'elle supplie de l'aider à reconquérir l'homme qu'elle aime. L'amie accepte. Elle n'a pas grand-peine à persuader le romancier que son admiratrice se moque de lui. Mais, à ce moment, elle entreprend de tenter sa propre chance et de s'annexer l'écrivain. S'il a de la fatuité professionnelle, celui-ci n'est pas sot. La manœuvre lui paraît un peu grosse. Il se dérobe et retourne à sa femme.

Elégamment dessiné, cet acte est parsemé de fines remarques. Fort bien joué par M^mes^ Hélène Perdrière et Lise Delamare et par M. Paul Guers, il a été accueilli avec sympathie.

Le proverbe de M. Maurois était précédé d'une très brillante reprise du « Barbier de Séville », où M. Jacques Toja a fait d'excellents débuts. C'est un jeune premier, dans la ligne de Dehelly et de Guilhène, qui paraît appelé à tenir avec bonheur un emploi important.

LE SYSTEME DEUX, de M. Georges Neveux, qui ouvre le spectacle de la Gaîté-Montparnasse, a remporté un très gros succès. Imaginez qu'un brave professeur de collège du nom de Charlemagne, pantouflard s'il en fut malgré ce patronyme, rentre un après-midi de la pêche dédoublé. Il n'y a plus un Henri Charlemagne, mais deux. Jugez de l'embarras de sa femme, de ses proches, du sien propre. Car si tous deux sont strictement identiques physiquement, ils sont d'autre part bien différents. L'un est aventureux, casse-cou, bohème ; l'autre est un assez « pauvre type ». Ce phénomène de scissiparité peut paraître absurde. Il est pourtant la matérialisation de l'être double — et double est-ce assez ? — que chacun de nous porte en soi. Pour la paix du ménage il importe que l'un des deux Henri soit éliminé. L'audacieux partira, c'est naturel. Mais le prudent, le « trouillard » le suivra, le guidera et en tirera même quelques revanches sur ses avanies antérieures. Au fond, ce « Système Deux », il est à la portée de tous. Au dénouement, l'aimable femme de Charlemagne ne se dédouble-t-elle pas le temps d'un éclair ?

Cet acte assez pirandellien donne à penser, sans avoir l'air d'y inviter. Il est plein de mouvement et de drôlerie. Excellemment joué par Jacques Morel et René Clermont, par Brigitte Auber, Madeleine Silvain, Gaëtan Jor, Orbal et Jacques Provins.

Le spectacle s'achève par une reprise de « Zamore », également de Georges Neveux, que nous avons vu naguère à l'Atelier et dont on a goûté la philosophie ironique et amère; Jacques Morel y est aussi de premier ordre, simple et vrai. La mise en scène d'Henri Soubeyran, les décors de Roger Dornès et Michel Small sont excellents. Cette fois, M^me^ Christine Tsingos a eu la main heureuse.

ZAMORE ou « On n'échappe pas à son destin ». De gauche à droite : Jacques Morel, Madeleine Silvain, Brigitte Auber et Bernard Noël.

LE Centre dramatique de l'Ouest est venu présenter une série de représentations du « Marchand de Venise » dans une adaptation due à son animateur, M. Hubert Gignoux. Celui-ci s'est expliqué lui-même sur les libertés qu'il a prises avec Shakespeare. Respectant le rôle de Shylock, il a allégé ça et là l'intrigue amoureuse entre Portia et Bassanio. (Et j'avoue qu'à mon sens il eût pu sans inconvénients couper davantage, car leur langage précieux est devenu peu supportable.) Surtout, il a modifié le rôle du bouffon pour utiliser les deux comiques de sa troupe, Jeannette Granval et Roger Guillo. Rien dans ce travail qui ne puisse se justifier par des arguments plausibles, et rien, en somme, qui puisse faire crier au sacrilège par un shakespearien vétilleux.

Le dispositif et les décors de René Allio, dans lesquels évoluent les interprètes sont ingénieux. Ses costumes, en revanche, m'ont paru un peu criards et de tons ne s'accordant pas parfaitement. La musique de Maurice Jarre souligne agréablement les péripéties de l'action.

De l'interprétation il convient de détacher M. Guy Parigot, qui se mesure avec le personnage redoutable de Shylock. Il y montre beaucoup d'intelligence, et il y a en lui, à coup sûr, un comédien qui doit réussir.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

C'est dans un théâtre complètement remis à neuf et peint d'un bleu suave que M^me^ Martine de Breteuil nous a conviés à entendre le nouveau spectacle de La Potinière. A BOUT PORTANT est une pièce policière dont l'auteur, M. Jean Bruce, s'est déjà fait connaître par un certain nombre de romans, également policiers. Sa première pièce — car A BOUT PORTANT est sa première tentative au théâtre — prend le départ un peu lentement, mais elle arrive à fixer l'intérêt, et le dernier acte, bien enlevé et qui ménage une ingénieuse surprise, lui donne une conclusion imprévue après que, comme il convient, les soupçons se sont longtemps égarés sur d'autres que le coupable.

Bien entendu, il n'est pas question de révéler cette trouvaille et de trahir l'auteur, qui compte légitimement sur son effet. Disons donc simplement que l'action se passe dans une famille bourgeoise de province. Le père, ayant surpris de nuit dans la chambre de sa fille le garçon aimé de celle-ci et qu'il ne veut, à aucun prix, qu'elle épouse, le chasse brutalement. Il le reconduit jusqu'à la rue à travers le jardin. Et là, il est tué. L'inspecteur Pilard commence une enquête, qui sera toute la pièce, laquelle demande évidemment au spectateur une certaine complaisance : c'est la rançon du genre.

A BOUT PORTANT. De g. à dr. Christiane Delyne, J.-H. Duval, le metteur en scène, Martine de Breteuil, l'auteur Jean Bruce et sa femme.

Habilement mise en scène par Jacques-Henri Duval, dans un décor d'Evelyn Meyer, A BOUT PORTANT permet d'applaudir deux excellents comédiens, Alfred Adam, sobre et vigoureux dans le rôle du policier, et Eddy Rasimi, d'un naturel parfait et qui est en train de prendre une belle place parmi les jeunes acteurs. Ils sont entourés au mieux par M^mes^ Christiane Delyne, Frédérique Hébrard, MM. Georges Carrère, Jean Morel et par M^me^ Martine de Breteuil, qui a composé une pittoresque femme de chambre yougoslave.

Reprise à La Michodière des ŒUFS DE L'AUTRUCHE, la pièce d'André Roussin au comique assez âpre. Elle fournit à Pierre Fresnay l'occasion de faire une démonstration de sa virtuosité. Le spectacle est complété par LES GRANDS GARÇONS, l'acte de Paul Géraldy, que le temps a légèrement estompé sans lui enlever pourtant son charme mélancolique.

LECTURES POUR TOUS a donné la parole à André Gillois et J. Tévenot, qui entourent P. Desgrauppes.

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

DE SOIXANTE-DIX BOUGIES A TRENTE-SIX CHANDELLES

Ces soixante-dix bougies avaient rendu les spectateurs de la télévision (on ne me fera jamais dire télé-spectateurs, car si ce mot avait un sens il signifierait exactement le contraire) extrêmement tristes. Les fidèles de Jean Nohain, qui, je pense, le suivent jusqu'à *Reine d'un jour*, n'avaient pu supporter la mélancolie de ce soixante-dixième anniversaire de Sacha Guitry ni l'émission d'une ligne plus exigeante que les autres *Trente-six Chandelles* qu'il lui avait consacrée. Jean Nohain avait eu la bonne idée de reprendre des fragments de *Ceux de chez nous* pour faire apparaître Sacha Guitry dans le milieu de sa jeunesse. Le public de *Trente-six Chandelles* aime mieux voir Martine Carol en femme des cavernes que Renoir dans son atelier. Aussi Jean Nohain — auquel on ne pourra jamais reprocher d'aller contre les vœux de ses fidèles spectateurs — est-il revenu à ses formules traditionnelles, justifiées cette fois-ci par les Arts ménagers. Vous aussi, cher Jean Nohain, ménagez les arts. Car votre émission est victime de ses propres qualités. Vous avez raison d'éviter les tours de chant complets, qui, lorsque vous avez une vedette, seraient un recours trop facile. Mais, en limitant à une chanson la présence de chaque interprète, vous êtes conduit à la surconsommation. Il est bien de faire vite ; encore faut-il que ce souci du rythme ne dévore pas vos numéros les meilleurs.

Dans l'émission consacrée aux Arts ménagers, j'attendais beaucoup du défilé des domestiques à travers les âges. Le choix était bien fait et témoignait d'un sympathique amour du répertoire français. Mais est-il très nécessaire d'imposer à Berthe Bovy un long maquillage pour qu'elle passe, imperceptible, sur l'écran ? Quelques lignes de Flaubert dites par Berthe Bovy, un fragment plus important de la scène de Maître Jacques avec Jacques Morel n'auraient certainement pas nui au mouvement général. Il n'y a rien de plus dangereux que d'amener le spectateur à penser : « Que c'est long ! », mais il faut tout de même se méfier un peu du : « C'est tout ? Ce n'est que ça ? »

LA JOIE DE SURVIVRE

L'excellente formule de Spade et Chazal, qui avaient enfin trouvé un lien assez justifié à une émission de variétés télévisée, demande peut-être maintenant à être renouvelée. Mais est-il très nécessaire d'y adjoindre des vedettes à la mode qui n'ont avec le personnage central que des rapports de circonstance ? Lollobrigida est à Paris : on la joint à la *Joie de vivre* de Ninon Vallin. Et quand on célèbre Abel Gance, on se rappelle que Gilbert Bécaud possède, chez les demoiselles de seize ans, une brigade des acclamations spontanées, et Gilbert Bécaud entre dans la légende de Bonaparte. La *Joie de vivre* avait, en dehors de la qualité de ses interprètes, un agréable petit air de fête de famille. Elle risque de devenir un de ces repas d'anniversaire guindés parce que le patron a eu le beau geste d'y assister.

TELE-FOYER

La télévision remplit un double rôle : elle est une représentation de la vie et de l'art ; elle est une petite personne qui a pris place dans la famille. On aimerait, dans ce domaine, qu'elle fût un peu plus simple. Il est bon de parler de Christian Dior, précisément au titre de cette représentation de la vie et de l'art du moment ; il ne serait pas mauvais non plus de donner dans le domaine de la couture quelques conseils pratiques. Pourquoi n'y aurait-il pas chaque semaine l'explication d'un patron et la confection du modèle ? La part que les journaux ont donnée au Salon des Arts ménagers s'explique sans doute par le développement d'une industrie nouvelle, mais l'affluence du public au Grand Palais montre que le besoin, même s'il a été un peu artificiellement créé, doit maintenant être satisfait. Il manque à la télévision, dans le domaine de la maison, une petite émission pratique, qui aurait certainement un gros succès. (En Amérique, ce genre d'émission relève plutôt de la publicité. Une dame pin-up se présente avec son corsage à la main. Elle le tache d'encre, l'égare dans la fosse à charbon, le donne à déchiqueter par son chien, puis le plonge dans le produit de lavage qui paie l'émission, et le corsage ressort, régénéré, éclatant. Tous les spectateurs courent acheter le produit.) La T.V.F., sans jouer de ces formes un peu naïves, pourrait glisser heureusement du magazine vers le conseil amical.

LE SOURIRE DE LA JOCONDE

Aldous Huxley a tiré *le Sourire de la Joconde* d'une courte nouvelle dont il est l'auteur, et Georges Neveux, qui est son beau-frère, en a fait l'adaptation française. C'est d'ailleurs cette adaptation écrite pour le théâtre de l'Œuvre qui a maintenant les préférences de Huxley et a donné sa forme définitive à la pièce anglaise. Il s'agit, dans l'apparence, d'un drame policier. Un homme va se marier, lorsqu'on découvre de mystérieuses circonstances à la mort de sa première femme. Tout le désigne comme le coupable. Une habile intervention amènera l'aveu de la criminelle véritable quelques minutes avant l'exécution. C'était la secrétaire qui avait empoisonné la femme de son patron dans l'espoir d'épouser celui-

MARGO LION et Bernadette Lange, interprètes du « Sourire de la Joconde », de Huxley.

GINA LOLLOBRIGIDA a conté avec beaucoup de gentillesse sa joie de vivre à l'émission d'Henri Spade.

ci, et qui, voyant qu'il lui échappait, avait suggéré sa culpabilité.

Mais l'œuvre d'un écrivain, qui a écrit *le Meilleur des mondes, la Paix des profondeurs* et cède peu à peu aux mystiques de l'Orient, ne peut tenir simplement dans un argument policier. C'est toute la notion de responsabilité de l'homme qui est en cause, et, peut-être, la notion même de sa raison d'être. L'œuvre a retrouvé un de ses créateurs, Y. Brainville, dans le rôle du docteur, et Bernadette Lange, qui fait la preuve de son talent.

SOLEDAD, DE JUAN MANEN

La R. T. F., dans une de ses diffusions lyriques du vendredi soir, a rappelé le nom un peu oublié maintenant de Juan Manen, qui a mené depuis le début du siècle une double carrière de violoniste et de compositeur. L'œuvre qu'elle nous a fait entendre a été créée, en 1928, à Barcelone. Son thème est le désir et la jalousie ; le livret a refusé toutes les facilités de l'opéra pour laisser face à face pendant trois actes les seuls personnages essentiels. Ils sont quatre, qui forment deux couples, et de cette rencontre naîtra la tragédie. L'homme presse, la femme se refuse jusqu'au meurtre final. L'excès même de dépouillement dans l'action entraîne quelque monotonie, car les trois actes contiennent à peu près la même scène ; il faut juger l'action comme si elle était ininterrompue et comme si elle revenait sans cesse sur elle-même, ainsi que dans ces cauchemars où l'esprit repasse par les mêmes chemins obsédants. Car c'est bien une sorte de cauchemar qu'a écrit Manen, celui du désir de l'homme pour la femme, qui ignore l'amitié, le respect et le souvenir de l'épouse à son côté, le propre respect de soi-même.

La partition montre la même réserve que le livret envers le « pittoresque ». Juan Manen est trop Espagnol pour avoir voulu faire espagnol. Il a gardé de l'âme de son pays sa chaleur, son intense frémissement, sa violence dans la passion, mais aussi sa mélancolie, sa noble tristesse. La masse sonore est belle et grave, et

LA CRUCHE, de Courteline et Pierre Wolf, avec Guy Tréjan, Robert Vattier et Solange Certain.

CI-CONTRE, une répétition de « Soledad », l'opéra du compositeur espagnol Juan Manen, qui a été donné sous la direction de Tony Aubin. CI-DESSUS, pendant la diffusion sur les antennes de la R. T. F., dans une de ses émissions lyriques du vendredi soir, l'auteur et, derrière lui, l'ambassadeur d'Espagne et M^me^ de Casa Rojas.

fournit aux chanteurs le support de leurs élans et de leurs cadences brisées. *Soledad* est une œuvre noble, qui fait entendre jusqu'à la mort et au désespoir les violences sourdes d'une passion ardente.

A L'ECRAN D'HONNEUR

TOUTES les retransmissions sportives. Les Six Jours, qui ne sont qu'un spectacle — les événements l'ont bien montré — ont été remarquablement retransmis, ainsi que plusieurs matches de boxe.

On se demande d'ailleurs pourquoi les retransmissions sont toujours meilleures que les émissions de studio. L'image est beaucoup mieux éclairée et beaucoup plus agréable à suivre.

— L'interview du médecin suisse qui avait pressenti la pénicilline avant Sir Alexander Fleming. Il explique qu'il traitait déjà par les moisissures certains cas de méningite et de paralysie. Une fillette, entre autres, qui, au bout de trois mois... d'ailleurs, elle est ici... et la jeune fille guérie entre dans la pièce. C'est de l'excellente télévision, avec sa valeur d'information et son document vécu.

LES FILLES A PAPA (les papas, on le sait, étant René Dorin, Gabriello et Raymond Souplex) sont venues, à la demande de Jean Nohain, s'initier à la fabrication des bougies. Et les spectateurs en ont vu « Trente-six Chandelles » !

JEAN RENOIR, le célèbre metteur en scène de cinéma, qui vient de faire à la Renaissance ses débuts d'auteur dramatique, a pris part à l'émission « Ecouter, voir ». Ci-contre, il indique à Leslie Caron une scène de sa pièce, « Orvet ».

LES SIX JOURS DE PARIS, la grande course cycliste qui vient de se disputer pour la 32e fois au Palais des Sports, selon une nouvelle formule, les équipes étant de trois hommes au lieu de deux, ont été remportés par l'équipe australienne Patterson-Arnold-Mockridge, devant les Hollandais Schulle-Peters-Derksen. La distance couverte par les vainqueurs a été de 4.132 km. 500 dans les 145 h. 30. Toutefois, des irrégularités ont été commises par certains concurrents au cours de l'épreuve, en raison desquelles la Fédération cycliste a pris de très sévères sanctions contre les coupables.

SPENCER TRACY, dans « la Lance brisée », film en cinémascope, est un véritable tyran pour ses quatre fils.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

LA LANCE BRISÉE

VOICI sans doute le premier film en cinémascope où l'utilisation de ce procédé n'est pas le seul élément digne d'intérêt, bien qu'elle surpasse incontestablement ce qui a déjà été fait en ce domaine. Aussi, avant de l'examiner sous ce point de vue, je vais d'abord en parler comme d'un film ordinaire.

« La Lance brisée » appartient à cette catégorie qui pourrait être nommée « le western évolué » et qui nous a valu récemment, entre autres, « Shane ». Le décor, le costume, les mœurs et l'atmosphère demeurent ceux qui ont été fixés une fois pour toutes et qui nous sont devenus aussi familiers que la mythologie classique l'était pour les intellectuels des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Mais les personnages et leurs aventures ne sont plus ces prototypes schématisés (qui conservent pourtant auprès d'un public beaucoup plus étendu qu'on ne l'imaginerait une efficacité intacte). Les premiers ont acquis une psychologie complexe et nuancée, et les secondes se sont rapprochées sinon de la vérité, tout au moins de la vraisemblance. Résumons l'intrigue pour donner une idée précise de cette évolution.

VERS le milieu du siècle dernier, Matt Devereaux s'est installé dans un Etat du sud-ouest américain où les Indiens régnaient en maîtres et où la terre était stérile. Au prix d'un labeur exténuant, qui a coûté la vie à sa femme, dont il avait eu trois fils, il est devenu un éleveur puissamment riche, tandis que son remariage avec la fille d'un chef indien l'a rendu propriétaire de dizaines de milliers d'hectares. Ses trois fils n'ont jamais admis cette seconde union, et haïssent leur demi-frère qui en est né et qu'ils considèrent comme un métis. De tempérament tyrannique, Matt Devereaux riposte en les traitant comme des domestiques et se conduit en despote à l'égard de tous ceux qui l'approchent. C'est ainsi qu'il fait saccager une installation minière qui, en polluant les eaux d'une rivière, avait causé la mort de quelques têtes de bétail. La société est puissante, elle porte plainte contre Matt Devereaux, qui, devant ce qu'il considère comme un crime de lèse-majesté, aggrave ses torts par ses maladresses et n'échapperait pas à une sévère condamnation si son fils cadet ne prenait tous les torts à sa charge : ce qui lui vaut trois ans de travaux forcés. Ses trois frères en profitent pour se révolter contre la tyrannie paternelle : en cherchant à leur imposer malgré tout sa volonté, le vieillard est frappé d'abord par une attaque de paralysie puis, par la mort.

La scène la plus frappante est celle où, voulant empêcher ses fils de vendre une partie des terres, Matt Devereaux, à demi impotent, monte à cheval et leur coupe la route en prenant un raccourci. Les trois cavaliers voient la redoutable silhouette se diriger droit sur eux, au pas, en ignorant leurs menaces. Puis le cheval passe devant eux, sans s'arrêter, car il ne porte plus qu'un cadavre qui se tient encore, pour quelques minutes, droit en selle.

ON voit à quel point nous sommes loin des William Hart et des Tom Mix d'autrefois, comme des John Wayne d'aujourd'hui. En réalité l'intérêt se concentre sur la figure de Matt Devereaux. Et comme celle-ci se trouve magistralement incarnée par Spencer Tracy, nous assistons au prodigieux récital d'un acteur qui n'a jamais dépassé l'aisance dans la sobriété et la force d'expression que nous lui voyons ici.

NOTES DE FILMS

PAIN, AMOUR ET JALOUSIE, réalisé par Comencini (Italien).

Le succès de « Pain, amour et fantaisie » exigeait impérieusement une suite. Celle-ci n'est pas tout à fait à la hauteur de la première partie, mais le décalage est moindre que celui qui est régulièrement enregistré dans des entreprises semblables. Et le plaisir qu'on éprouve à voir jouer ensemble ces deux merveilleux acteurs que sont Vittorio de Sica et Gina Lollobrigida fait passer sur bien des choses...

LES CHIFFONNIERS D'EMMAUS, réalisé par Darène (Français).

L'abbé Pierre et son effort méritaient mieux que ce film traité dans le style de Saint-Sulpice.

La misère est décidément un des sujets qui inspirent le moins les artistes et les techniciens du cinéma. Ni les uns ni les autres n'arrivent à nous donner pour elle l'illusion de la réalité, qu'ils procurent si bien dès qu'il s'agit de représenter des amours et un luxe parfaitement imaginaires.

Admettons qu'il s'agit d'une bonne œuvre et non d'un bon film, et n'en parlons plus.

LE DEMON DORE (Japonais).

Ce ne sont pas tout à fait les admirables couleurs de « la Porte de l'Enfer », mais chaque plan n'en est pas moins composé avec un sens remarquable des rapports de valeurs, sans tomber jamais dans le chromo, ni la carte postale. (Ne pas se fier, à cet égard, aux photographies exposées, grossièrement infidèles, qui offrent précisément ce défaut.)

Le plus surprenant est que tant d'intelligence artistique soit mise au service d'une intrigue de roman feuilleton, grossière et stupide à souhait.

Par comparaison, ceci devrait rassurer les critiques, qui, devant « Rashomon » ou « O'Haru, dame galante », se demandaient avec anxiété si leur admiration n'était pas due au dépaysement : la beauté peut prendre mille visages différents, la laideur n'en a qu'un, qui est le même partout.

NAPOLEON, réalisé par Abel Gance (français).

Avant la sortie du « Napoléon » de Sacha Guitry, c'est une excellente idée d'avoir réédité l'œuvre maîtresse d'Abel Gance — mais non son chef-d'œuvre — qui demeure « la Roue ». Elle date de trente ans, et elle réussit à paraître de nos jours aussi révolutionnaire que démodée. Conçue dans les dernières années du muet, elle aspire de toutes ses forces au parlant. Je me souviens que, lors de la sortie en exclusivité, l'orchestre se trouvait renforcé par quelques chanteurs, qui accompagnaient la création (si j'ose dire) de « la Marseillaise », au club des Jacobins, avec un synchronisme que le montage avait soigneusement prévu. (« Napoléon » ne fut sonorisé qu'en 1934.)

En revanche, à la fois par tempérament personnel et par le style de l'époque, Abel Gance faisait aux images une confiance que plus personne ne leur accorde depuis longtemps. Il est possible, d'ailleurs, que les conditions économiques y soient pour quelque chose : le prix de revient étant alors considérablement plus bas pour des recettes qui n'étaient pas tellement inférieures, Abel Gance avait tourné pendant trois ans, impressionnant cent fois plus de pellicule qu'il n'en avait besoin, et disposant, au montage, d'un matériel d'une variété dont Hollywood même ne rêve plus.

Enfin, on ne répétera jamais assez qu'avec son triple écran il avait inventé exactement ce qui triomphe aujourd'hui aux Etats-Unis sous le nom de Cinérama.

MATT DEVEREAUX et ses fils couvrent leur retraite après avoir saccagé les installations minières.

ALORS, pourquoi le cinémascope ? « La Lance brisée » n'en demeure pas moins un film d'extérieurs. Le grand écran tire parti naturellement des perspectives qu'offre un paysage montagneux. Le sous-bois, où galopent, dans le lit d'une rivière, un couple de cavaliers, est sans doute ce que ce procédé a donné de plus réussi.

Edward Dmytryk fait la démonstration, en effet, de ses capacités de metteur en scène. D'abord, si nous sommes encore loin de la sensibilité picturale dont les Russes et les Japonais ont fait preuve dans le maniement des couleurs, il évite, du moins, les fautes grossières que n'arrêtaient pas de commettre ses prédécesseurs. Ses images sont composées devant la camera en fonction d'une dominante, il évite les contrastes au montage (les plans plus longs du cinémascope lui facilitent d'ailleurs la tâche) et les tons criards, il a trouvé une teinte acceptable pour les visages. Ensuite, pour la première fois, les cadrages sont presque toujours ceux que réclament les nouvelles dimensions de l'écran et non les anciens cadrages arbitrairement étirés dans le sens de la largeur. Le spectateur n'a plus à promener sa tête de gauche à droite, à la recherche de ce qui se passe d'intéressant, son axe de vision ne bouge plus que lentement et il bénéficie simplement d'un angle plus étendu que par le passé.

Ce n'est toutefois, il faut bien le reconnaître, qu'un premier pas. Pas plus que ses confrères, Edward Dmytryk n'est encore arrivé à remplir d'une manière vraiment satisfaisante son grand écran. Les plans où celui-ci est, pour un tiers au moins, occupé par une zone neutre où rien ne se passe ni n'accroche le regard sont encore la majorité. Il est d'ailleurs parfaitement possible que ce problème ne sera résolu que le jour où les scenario seront conçus pour le cinémascope en couleurs — ce qui est loin d'être le cas.

Mais William Wyler, à son tour, va utiliser le nouveau procédé...

LA VEUVE DE DEVEREAUX, une Indienne, aux obsèques de son mari avec son fils et ses trois beaux-fils.

NOTES DE FILMS

Quelles qu'en aient été alors les imperfections techniques, il aurait suffi de chercher à y porter progressivement remède pour disposer en France, avec vingt-cinq ans d'avance, de ce qui se révèle être un des progrès techniques féconds du cinéma (de même que l'hypergonar du professeur Chrétien). Nos intelligents producteurs ont préféré, comme toujours, se traîner à la remorque de l'étranger.

Mais ce qu'il faut avoir vu, car cela passe l'imagination, c'est le parti tiré par Abel Gance de l'écran large (quel que soit le procédé qui l'obtienne). Alors que les Américains en sont encore à chercher désespérément comment le meubler et se bornent, la plupart du temps, à agrandir les anciens cadrages (ce qui n'a aucun sens), « Napoléon » avait tout essayé : vues panoramiques, bien sûr, mais dont les plus saisissantes ont parfois un horizon des plus rapprochés (ainsi ce gros plan limité aux bras des soldats de la colonne en marche) ; mais aussi la division en trois écrans distincts, avec toutes espèces de combinaisons : images inversées, à droite et à gauche, pendant que le centre bouillonne de surimpressions, événements réels simultanés ou rapprochement symbolique d'époques différentes, juxtaposition d'images abstraites et concrètes, que sais-je encore ? Bref, au montage normal, dans le temps, vient s'ajouter un montage supplémentaire, dans l'espace. Ou, si l'on veut recourir à une comparaison plus grossière mais expressive : l'écran devient un cirque à trois pistes.

Ce que nous réalisons aujourd'hui contient certainement beaucoup moins de fautes, mais semble bien timide, mis en parallèle.

LE BARON TZIGANE (Franco-germano-yougoslave).

Ceux qui aiment la musique de Johann Strauss réentendront avec plaisir les airs d'une de ses bonnes opérettes.

Les personnes du sexe que la voix de Georges Guétary font tomber en pâmoison pourront satisfaire leur penchant.

Aux uns comme aux autres, il est recommandé de fermer les yeux : les couleurs sont atroces ; la mise en scène, inexistante ; les acteurs, ridicules.

LA STRADA, réalisé par Fellini (Italien).

Lorsqu'il a été présenté au Festival de Venise, j'ai longuement, ici-même, vanté les mérites de cet admirable film. Leur caractère délibérément irritant lui vaut autant de dénigreurs impitoyables que de partisans enthousiastes.

N'importe : c'est une des très rares œuvres qu'il faut absolument avoir vues, même si on doit la trouver mauvaise, car la pareille ne se retrouvera pas avant une dizaine d'années.

DERRIÈRE LE PLATEAU

PRUDENCE.

CORINNE CALVET, invitée au Bal de la Monnaie, à Bruxelles, avait accepté, tout heureuse d'être prise pour une vedette, bien qu'elle fût retenue au studio, à Rome, jusqu'à la veille.

Là-dessus, l'avion Bruxelles-Rome se fracasse dans la montagne. Par une coïncidence supplémentaire, miss Italie 1953 se trouvait parmi les passagers.

Et notre starlet de se décommander en vitesse, plutôt que de courir le danger de s'élever au-dessus du sol.

On peut ne pas posséder assez de mémoire pour se souvenir de sa langue maternelle après un séjour à Hollywood et, néanmoins, n'être pas dépourvue de jugeotte...

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

GEORGES DE POGEDAIEFF est un véritable artiste, car, non content de ce qu'il a réalisé la veille, il cherche à se surpasser le lendemain. Et son exposition actuelle à la Galerie Marguerite nous montre à quel point ce solitaire, retiré en Provence, a su, par un travail assidu et acharné, résoudre de nouveaux problèmes — incessants dans la peinture — et atteindre, notamment dans ses paysages, à un style lyrique et poétique pour rendre cette Provence si souvent dénaturée, hélas ! Pogédaïeff s'est intégré à cette terre qu'il aime ; il a su en comprendre toute la beauté, les délicatesses de l'atmosphère, les enchantements de la lumière, la poésie des couleurs et la subtilité des valeurs. La nature est faite d'impondérables, et Pogédaïeff les a sentis et évoqués avec le talent d'un peintre doublé d'un poète.

L'ART de Paul Petit est celui de la sensation pure. Il jouit devant un site, devant un objet, avec la joie d'un artiste, et il nous transmet cette jouissance et cette joie sur la toile pour notre propre délectation. La truculence de sa pâte, la vigueur de la touche, l'intensité des coloris affirment cette apologie de la sensation. (Galerie Marcel Bernheim.)

MADELEINE BREYNAT révèle, à la Galerie Ror Volmar, un talent plein de sève virile. Ses peintures sont solidement charpentées, en tonalités choisies, avec, parfois, un certain caractère de nostalgie non dénué de finesse.

G. DE POGEDAIEFF : Paysage de Provence.

ÉPRIS de tradition, André Tzanck expose à la Galerie Pétridès un ensemble d'œuvres où la nature est interprétée avec passion et sentiment. Il a su capter la lumière douce de l'Ombrie, les reflets du soleil et les délicatesses de la brume des lointains.

LE Salon des artistes associés est d'une pauvreté déconcertante dans son ensemble. C'est, hélas ! trop souvent le propre de nos salons actuels ; toutefois on relève quelques œuvres dignes d'intérêt, et, parmi celles-ci, signalons les peintures de Michelle Dequeker.

PRIX Fénéon 1953, Fusaro expose actuellement à la Galerie « Art Vivant » des œuvres lyriques, ardentes, pleines de dynamisme et riches de couleurs. Ce caractère formel et sensoriel l'attire tout particulièrement et ses peintures sont prometteuses d'un bel avenir.

PAUL COLLOMB, qui fit un séjour à la Casa Velasquez, s'exprime avec sûreté et une belle technique dans tous les genres, et particulièrement dans la « composition » et dans le portrait. Il est attiré par le caractère de ses modèles et il sait y déceler non seulement l'apparence physique, mais l'esprit de chacun d'eux. « La Petite Fille lisant » à côté de son frère, dans une peinture, atteste le souvenir des infantes de Velasquez : on gagne toujours à s'inspirer des grands maîtres. (Galerie Saint-Placide.)

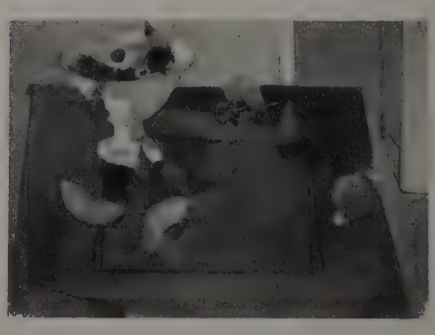
PIERRE LESIEUR a su trouver dans la peinture des éléments neufs sans vouloir pour cela viser à toute force à l'originalité. Possédant le sens du rythme, le goût des couleurs vibrantes aux harmonies rares, une matière riche et un style libre, Pierre Lesieur réalise actuellement à la Galerie Marcel Coard une des meilleures expositions du moment.

P. LESIEUR : Fenêtre ouverte.

HENRIETTE GROLL peint avec amour et sincérité, et dans ses portraits ou ses natures mortes, exposés à la Galerie Katia Granoff, elle nous livre son tempérament d'artiste éprise de naturalisme direct. La sobriété de son style, sa technique sûre lui permettent de belles réussites.

PEINTRE solitaire ayant obtenu le prix Carrefour en 1946, Armand Petitjean peint avec émotion et sentiment des paysages et des compositions exposées à la Galerie Guénégaud.

EXPOSITION de classe, également, que celle de Michel Rodde, à la Galerie Cardo-Matignon. Cet artiste, lauréat du prix Othon Friesz en 1952, possède un métier sûr, solide, et sa simplicité en fait la beauté. Michel Rodde porte en lui ce sens de la mesure si spécifiquement français, et ses natures mortes et ses paysages sont pénétrés d'une atmosphère des plus subtiles.



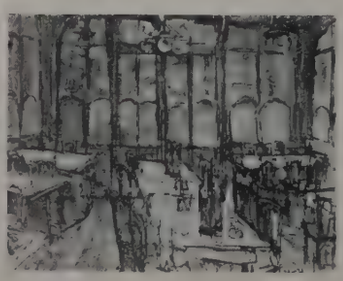
Michel RODDE : Nature morte aux fruits rouges.

SIGNALONS enfin un ensemble intéressant de peintures et dessins du peintre grec Alkis Pierrakos (Galerie Voyelles) ; une rétrospective Richard Maguet, dont les œuvres sont entourées de celles de ses amis à la Galerie André Maurice ; Beris, dont l'art n'est pas encore au point, mais non dénué d'intérêt (Galerie Cambacérès) ; Woulfart, coloriste qui manie la pâte au couteau et peint avec rapidité la danse (Galerie du Vieux-Colombier), et Boberman, dont les paysages d'Espagne sont lyriques et fantastiques, vibrants et évocateurs (Galerie Suillerot).

PORTRAIT D'ARTISTE

ROGER LERSY est né à Paris le 2 avril 1920. Après l'Ecole des arts appliqués, il pratique la décoration chez Prou et chez Dominique ; les tapisseries l'amènent à la peinture. Roger Lersy obtient divers prix, dont celui des amateurs d'art. Sa première exposition eut lieu chez Bourdon, en 1946, puis il exposa à diverses reprises, notamment en Suisse, et, dernièrement, à la Galerie Drouant-David. Mais, bien avant, son talent avait été reconnu par de nombreux et célèbres collectionneurs. Retiré à la campagne, à Forges-les-Bains, Roger Lersy se consacre désormais à la peinture et à la musique, qui est pour lui un autre moyen d'expression : les deux arts se touchent, dit-il, et c'est ainsi que nous décelons dans ses toiles un rythme dans la composition et un sens de l'harmonie des couleurs qu'il emprunte à l'étude du contrepoint et aux tonalités musicales. Ce graphisme délicat et subtil ordonne ses sensations exprimées avec la plus grande sensibilité.

Epris de mécanique, Lersy y découvre toute une poésie qu'il sait rendre à la fois avec analyse et transposition. L'avion à réaction est pour lui un oiseau parmi les autres qui volent dans le ciel, et il apprécie sa « musicalité » autant que celle du rossignol. Il veut peindre et poétiser musicalement et picturalement notre époque, et sa sincérité, sa franchise directe nous permettent d'affirmer son grand talent.



ROGER LERSY : Le restaurant.

UNE MANIFESTATION D'ART POPULAIRE

LES PEINTURES DES « NAÏFS ESPAGNOLS » ONT CONSERVÉ TOUTE LEUR FRAICHEUR

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

DANS tous les pays chrétiens des colporteurs parcouraient les routes pour vendre des images de dévotion, dont pas une maison n'aurait voulu être privée. C'est ainsi qu'a été créée, en France, notamment dans les ateliers d'Orléans, de Chartres et d'Epinal, cette imagerie populaire qui a pour nous tant de saveur.

Dans l'Espagne du XVII[e] et du XVIII[e] siècle des peintres-artisans proposaient des peintures « fixées » sur verre, qui ont gardé leur éclat et leur fraîcheur d'origine. Des pièces de ce genre ont été recueillies, au cours de ses multiples voyages, par le collectionneur hongrois Andrès Lazlo, l'historien de Goya. Elles sont réunies au nombre de 109 à la Galerie Paul Ambroise et présentées par M. Placquevent avec le goût que chacun lui reconnaît.

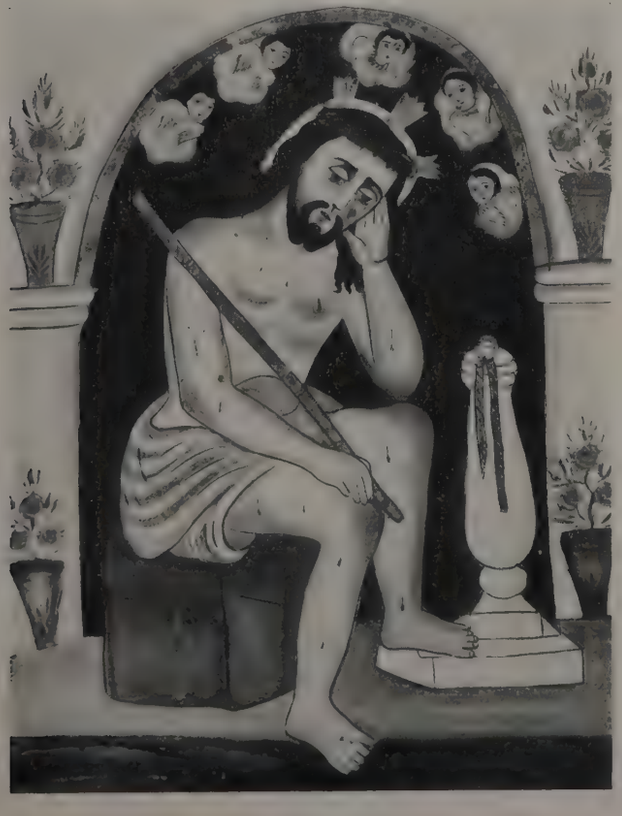
Comme dans toutes les manifestations de l'art populaire, les visages sont peu expressifs et stéréotypés. Mais, à la différence des icones russes, présentées auparavant dans la même Galerie, ils ne reproduisent pas des modèles rigoureusement imposés. L'expression est dans l'image même, son accent, son mouvement, ses grâces et dans le choix merveilleux des couleurs, que des noirs profonds mettent en valeur.

L'arabesque des contours est accusée et limite les aplats. On songe aux Matisse de la dernière manière. Le contraste est frappant entre la savoureuse rusticité du dessin et la somptuosité de l'ensemble.

Les sujets évangéliques sont choisis parmi les plus pathétiques : *Ecce Homo*, *Flagellation*, *Christ portant sa croix*, *Vierge de douleur*. Mais nous voyons aussi des thèmes particuliers à l'Espagne, comme cette *Divina pastora*, qui a fréquemment inspiré les artistes, où paraît une charmante dame, symbolisant l'Eglise, environnée de fleurs rouges sur fond bleu vif et de petits moutons blancs. Saint Antoine, saint Benoît, saint Michel Archange paraissent avoir été les saints les plus recherchés, ainsi que sainte Thérèse d'Avila, dont nous voyons une image d'une autorité et d'une élégance surprenantes.

C'est là un chapitre de la peinture mondiale qui, pour être restreint, n'en est pas moins plein d'intérêt. (Nous ne croyons pas qu'il avait été jusqu'ici présenté au public français.) Dans leur vivacité, dans leur simplicité de composition, qui doit tout à l'instinct, ces œuvres parlent directement au cœur.

APPARITION DE LA VIERGE D'ALARCON.



LE CHRIST A LA COLONNE ENTOURE D'ANGELOTS ET DE POTS DE FLEURS.
(Province de Jaen, XVII[e] siècle.)

HERMES BICEPHALE provenant du sanctuaire celtique de Roquepertuse (300 ans avant J.-C. Musée Borely, Marseille).

PÉRENNITÉ DE L'ART GAULOIS

Après avoir appelé à eux les témoignages de civilisation de tous les peuples et de tous les temps, et créé à leur usage un musée imaginaire sans limite, comment les Français auraient-ils pu négliger leur propre sol, leur plus lointain passé, comment n'auraient-ils pas exploré davantage le domaine spirituel de « leurs ancêtres, les Gaulois »? Tout concorde, en effet, à établir l'existence d'un art celte profondément distinct du gallo-romain, celui que M. André Varagnac nomme avec pertinence un « art préfrançais ».

Un livre fort excitant de M. Lancelot Leuggel sur *l'Art gaulois dans les médailles*, paru l'an dernier, fut pour beaucoup une révélation. Les pièces de monnaie gauloises, nombreuses, d'origine irrécusable, dont le détail nous est montré par l'agrandissement photographique, témoignent dans leurs schématisations abstraites d'une individualité, d'un symbolisme ardent pour nous chargé de mystères) et d'une violence expressive qui manifestent avec évidence le désir d'aller au delà du monde visible.

D'autre part, les fouilles relativement récentes de Roquepertuse et d'Entremont, en Provence, ont mis au jour des sculptures celto-ligures d'une beauté dure et singulière, dont l'esprit est fort éloigné de la tradition classique et de l'hellénisme. En rapprochant ces découvertes d'objets répartis aujourd'hui en divers musées archéologiques de France, nous nous trouvons en présence d'un art original nettement antérieur à l'invasion des légions de César et dont l'esprit s'est perpétué par la suite.

Pour MM. André Breton, Charles Estienne et Lengyel, il s'est même perpétué jusqu'à nos jours, et, plus précisément, il trouve une nouvelle jeunesse dans les mouvements qui animent le cubisme, le surréalisme, la peinture et la sculpture abstraites. L'art occidental n'a cessé d'osciller entre les formes sages et stables du classicisme méditerranéen et des formes tourmentées, moins soumises à la réalité, dont l'art gaulois nous aide à préciser l'origine. (On trouve déjà ce double courant dans les évolutions de l'art préhistorique.)

Ce qui nous est ainsi proposé à titre d' « hypothèses démonstratives » est ingénieux, attrayant et piquant pour le rénovateur de l'esthétique. Il est fâcheux que les exemples nous soient présentés dans un pêle-mêle extravagant où voisinent, dans le cadre d'une confuse salle de démonstration, des reproductions de sculptures de toute espèce, des peintures qui vont de la *Pietà* d'Avignon aux bouquets de Séraphine, une pendule Louis XV, des images d'Epinal, des pièces d'orfèvrerie 1900 et surtout des toiles abstraites de peintres contemporains. Le public de bonne volonté, qui n'a pu être initié aux principes de ces subtils comprimés morphologiques, reste tout ébaubi. On a oublié que l'essentiel pour une exposition de ce genre, c'est la clarté et la lisibilité (surtout dans une manifestation qui se tient dans un « Musée pédagogique »). Pour avoir voulu trop démontrer — par de trop insuffisants moyens — on ne démontre plus rien. Heureusement, les intelligentes préfaces des catalogues contredisent cette confusion et cette « insignifiance ».

Il n'en reste pas moins que c'est une rare occasion de voir d'admirables bronzes gaulois et ces têtes en pierre — dieux ou effigies de défunts — d'une force plastique bouleversante, dont un chef-d'œuvre est l'*Hermès* bicéphale trouvé à Roquepertuse. L'exposition permettra de reviser beaucoup d'idées reçues au sujet de la notion d'art chez les peuples celtiques avant la conquête romaine. N'était-ce pas là son premier but ? — B. CH.

A GENÈVE
SALON DU JUBILÉ SUISSE DE L'AUTOMOBILE

par RAYMOND MIOMANDRE

Ce 25e Salon suisse de l'Automobile, Salon du Jubilé, connaît le plus grand succès. Cette année, tous les records de participation y ont été battus et ses organisateurs ont tout fait pour y attirer le public. Une rétrospective de la voiture groupe une centaine de modèles, depuis l'antique voiture Cugnot de 1896 au taxi Renault de la Marne, en passant par le bolide de course de Mercédès, et les fameuses Alfa Roméo, qui, il y a quelque vingt-cinq ans, étaient imbattables sur les circuits européens. Elle permet au visiteur de se rendre compte des progrès accomplis dans le domaine de la voiture, aussi bien pour la ligne que pour le confort.

Contrairement au Salon dernier, nous ne trouvons pas quantité de nouvelles voitures. La plupart des modèles exposés ont, en effet, été présentés en janvier dernier au Salon de Bruxelles. Une seule vraie nouveauté : la *600 Fiat moteur arrière*, mais qui ressemble comme une sœur à l'un des prototypes que la Régie Renault avait réalisés avant d'adopter de façon définitive sa fameuse 4 CV, qui connaît, depuis son lancement, le plus grand succès.

LA 600 FIAT

La 600 Fiat est une « Topolino » sérieusement améliorée qui loge quatre personnes au lieu de deux avec des dimensions moins grandes que l'ancienne. Il nous a été donné d'essayer la « 600 » sur les routes genevoises. Nous pouvons dire que c'est une voiture spacieuse, rapide, mais qui toutefois demande à faire ses preuves, à passer, comme l'on dit, ses « maladies de jeunesse », si toutefois elle en a.

La « 600 » est un peu bruyante, mais sa boîte de vitesses semble parfaite. Ses rapports, comme ceux de la « Topolino », sont judicieux. Elle accroche le 100 à l'heure, mais la direction, très directe, nous paraît dangereuse. La venue sur le marché européen de la « 600 Fiat » est une concurrence redoutable pour les modèles similaires, surtout sur les marchés belge et suisse, où le matériel italien est très demandé.

De plus, le prix raisonnable de la « 600 » (4.950 francs suisses ou 630.000 lires) est un atout de plus pour l'industrie italienne, qui commence à réagir dans la bataille pour la suprématie sur les marchés européens, bataille qui s'engage surtout dans le domaine de la petite cylindrée.

Si l'on veut se faire une idée de l'ardeur de cette concurrence, il suffit de comparer les prix pratiqués en Suisse par quelques marques étrangères dans ce domaine de la petite voiture (ces prix s'entendent évidemment en francs suisses) :

Citroën 2 CV : 4.440 francs ;
Fiat « 600 » : 4.950 francs ;
Renault 4 CV (luxe) : 5.395 francs ;
Volkswagen : 5.575 francs ;
Opel Olympia : 6.750 francs ;
D. K. W. : 6.850 francs ;
Cyna : 8.650 francs.

Ce simple énoncé suffit à faire comprendre en quelle position de vente se présente la « 600 » sur le marché international. La lutte est engagée entre l'industrie allemande, qui, en moins de trois ans, a pris le pas sur tous les marchés européens, et l'industrie italienne.

LA VOLKSWAGEN ALLEMANDE REINE DU MARCHE SUISSE

Il sera difficile à l'industrie italienne de remonter le courant, car l'industrie allemande a pris une grande avance et, comme en Belgique, ses voitures sillonnent les routes suisses. Plus de 65 % des voitures importées sont allemandes et, dans ce domaine, la Volkswagen, la « V.W. », comme on dit en Suisse, est la voiture la plus populaire. Sur 43.000 voitures allemandes circulant en Suisse (près de 60.000 exportées), 23.922 sont de la marque « V.W. », contre 21.938 de la marque italienne Fiat. Dans le chiffre des exportations, en 1954, l'Allemagne arrive en tête avec 21.812 véhicules, contre 4.871 aux Etats-Unis et 4.588 à la France.

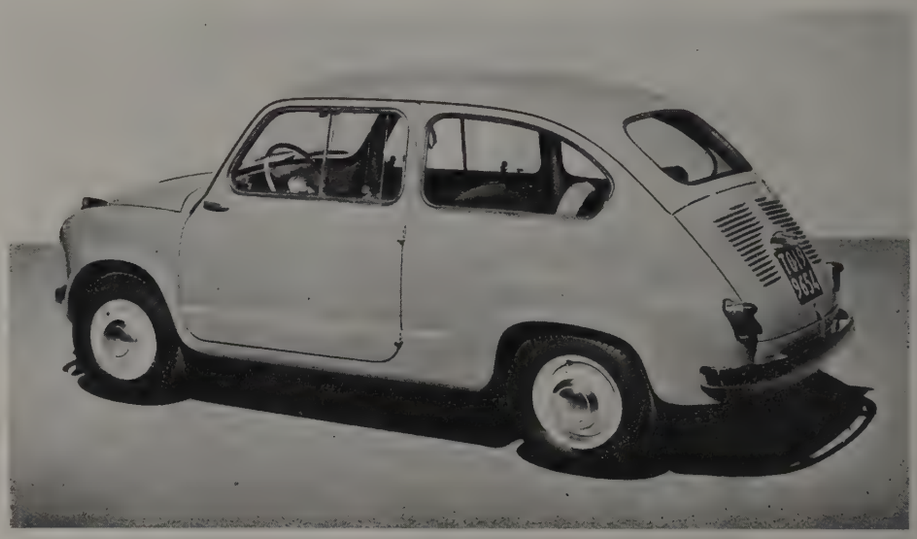
Pour reprendre le marché suisse en main comme avant la guerre, les Italiens ont fait un gros effort de présentation. A un mois de leur Salon national, ils n'ont pas craint de faire leur première présentation à l'étranger, en Suisse, et, déjà, des trains entiers de « 600 Fiat » roulent vers la Suisse, où des centaines de commandes ont été enregistrées dans les premiers jours du Salon.

CE QU'EST LA « 600 FIAT »

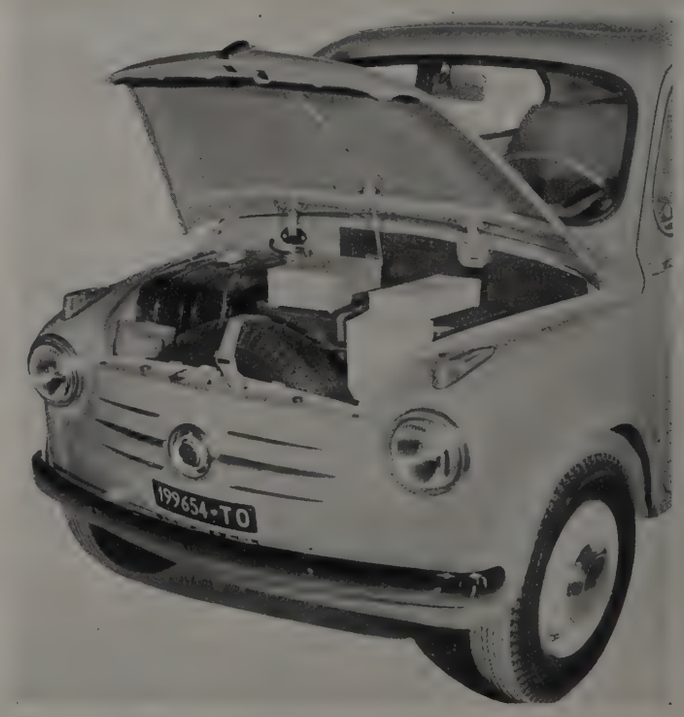
La « 600 Fiat » est une conduite intérieure 4 places, 2 portes, dotée d'un moteur de 4 cylindres en ligne placé à l'arrière de la voiture, tout comme la 4 CV Renault. Ce moteur tient très peu de place, par suite d'une ingénieuse combinaison. Le radiateur et le ventilateur ne sont pas placés en bout de moteur, mais latéralement. La puissance du moteur est de 633 cm³. Sa puissance, à 4.600 tours-minute, est de 21 CV 5. Dans la « 600 Fiat », le moteur, l'embrayage, la boîte de vitesses et le couple conique de réduction avec son différentiel forment un groupe unique. Les quatre roues sont indépendantes. La boîte de vitesses comporte quatre vitesses, dont une surmultipliée et trois synchronisées et, évidemment, marche arrière. La carrosserie, très légère, est à structure portante. Le pare-brise et la lunette arrière sont bombés, donnant une grande visibilité.

CINQ MODELES DE GRANDS « COUTURIERS » ITALIENS

Les maîtres carrossiers italiens n'ont pas perdu de temps. Qu'ils aient nom Pinin Farina, Ghia, Allemano ou Viotti, ils ont accompli des merveilles, et rien ne rappelle la voiture initiale, qu'elle soit à 2 ou à 4 places. Evidemment, il y a une différence de prix, mais elle n'est pas tellement grande. De 900.000 lires à un million de lires contre 630.000 lires, prix de vente de l'original.



LA « 600 FIAT », bien que n'ayant que deux portes au lieu de quatre, a une silhouette qui rappelle curieusement celle de la 4 CV Renault. Comme chez celle-ci, le groupe propulseur (ci-dessous à gauche) est disposé à l'arrière de la voiture, mais un gain de place intéressant est obtenu du fait que le radiateur et le ventilateur sont placés latéralement au lieu d'être en bout du moteur. Ce dernier, l'embrayage, la boîte de vitesses, le couple conique de réduction et son différentiel forment un groupe unique. Il n'existe ni arbre de transmission ni pont arrière, ce qui permet d'éliminer un poids mort et d'avoir 4 roues entièrement indépendantes. En outre, l'espace intérieur se trouve augmenté, et 4 passagers peuvent être logés commodément. A l'avant de la voiture (ci-dessous à droite), la roue de secours est logée d'une manière très accessible sous le capot, le reste de l'emplacement disponible constituant le coffre à bagages.



ET LA CONCURRENCE...

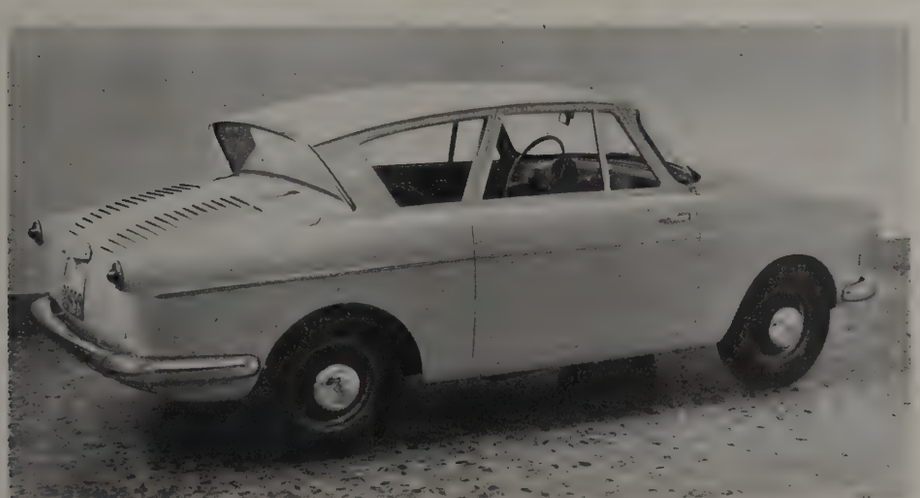
Au Salon dernier, les Allemands, avec la « V.W. », avaient lancé l'offensive en présentant la gamme de leurs modèles au premier étage du Salon, dans un stand privé, pour la bagatelle d'environ 25 millions de francs français. Cette année, ce sont les Italiens et les Américains, qui, chaque mois, perdent du terrain, qui ont fait des frais énormes pour leur propagande. Ford a pris la place de « V.W. » dans le stand réservé, et la « General Motors », elle, a dépensé quelque 30 millions pour réaliser en deux salles, au sous-sol du Salon, un diorama où sont présentés, d'une façon ingénieuse, les étapes de la Chevrolet au cours de ces cinquante dernières années, l'usine complète de montage de Bienne et, enfin, par film, les essais de turbo-réacteurs.

L'ESPACE INTERIEUR de la « 600 Fiat » a fait l'objet d'une utilisation rationnelle. Le dossier, recouvert de caoutchouc, des sièges arrière est mobile, et, lorsqu'il n'y a que 2 personnes à bord, on obtient, en le rabattant vers l'avant comme l'indique la photographie ci-contre, un plateau capable de supporter un appréciable supplément de bagages ou de charges diverses.

PAS DE NOUVEAUTES AMERICAINES MAIS UNE NOUVELLE MERCEDES

Pas de nouveautés dans la présentation américaine. Seules, quelques améliorations, telles que nouvelles calandres ou aménagements d'intérieur et, évidemment, augmentation de la force des moteurs. Quant à la concurrence allemande, italienne et anglaise, elle non plus ne présente aucun modèle nouveau que nous n'ayons vu au dernier Salon de Bruxelles. Une exception toutefois : la firme allemande Mercédès a réalisé une version nouvelle de la « 300 SL » en donnant le jour à la « 190 SL », magnifique voiture de tourisme et de sport. Celle-ci a été conçue pour permettre à son possesseur de se livrer à la fois aux joies du tourisme et à celles de la compétition. La « 190 SL » est un roadster avec capot rabattable et démontable. C'est un prototype qui sera mis en chaîne de montage en mai prochain. Son prix, 19.500 francs suisses ou 17.000 marks.

Quant à la représentation française, particulièrement soignée, elle n'a rien de nouveau. Renault, Citroën, Peugeot, Simca, Panhard présentent la gamme de leurs modèles. Ces marques conservent malgré tout leur clientèle, qui, patiente, attend les nouveaux modèles annoncés depuis si longtemps. Un seul fait à noter, la vogue de la 2 CV Citroën, qui commence à rouler en nombre sur les routes suisses.



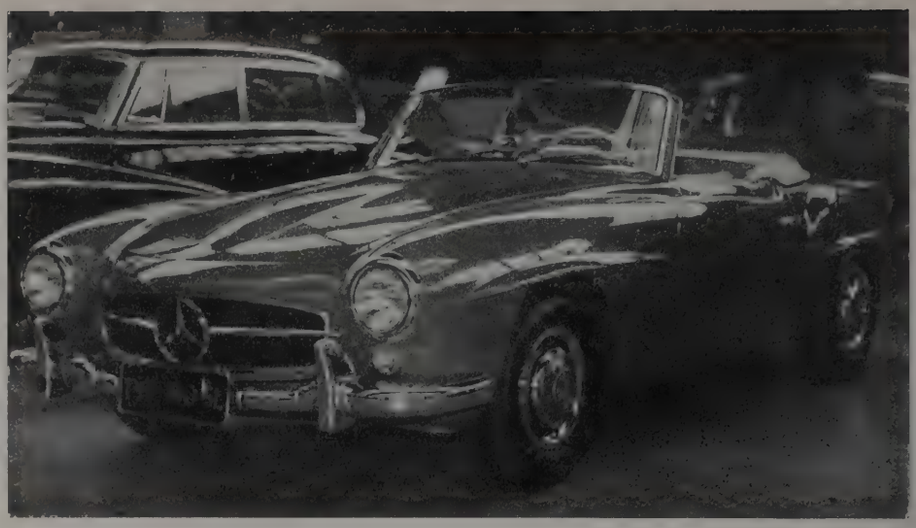
D'APRES UN DESSIN de Boano, le carrossier Viotti a fait de la « 600 » ce magnifique spécimen. C'est une 2 places, extérieur deux tons et intérieur cuir. Prix, 1 million de lires (à gauche).

LE CARROSSIER TURINOIS Pinin Farina a réalisé, avec le châssis de la « 600 », une 4 places originale qui rappelle la voiture de grande classe. Prix : 810.000 lires (ci-contre).

Le Critérium international féminin Paris-Saint-Raphaël, qui s'est disputé sur 2.400 kilomètres scindés en cinq étapes menant les concurrentes de Paris à la Côte d'azur en empruntant le chemin des... écolières, a, cette année, été disputé en deux itinéraires. Ce changement est dû au règlement international, qui stipule que seules peuvent aller à l'étranger les concurrentes possédant la licence internationale, c'est-à-dire ayant déjà disputé des rallyes nationaux. C'est ainsi que les organisateurs durent établir deux itinéraires se rejoignant et se quittant en différents points du parcours.

Quarante-trois concurrentes nationales et internationales avaient quitté Paris par une température de —3°, mais par un soleil printanier. Les internationales devaient joindre Lyon par Luxembourg, Sarrebrück et Contrexéville, soit 1.200 kilomètres environ, alors que les nationales, bifurquant à Reims, se joignaient à leurs compagnes à Contrexéville, au petit jour, mais avec cette différence qu'elles avaient passé la nuit dans un bon lit. Dans cette étape, tout se passa normalement, sauf sur le tronçon Luxembourg - Sarrebrück, où les concurrentes trouvèrent une portion de route glacée et verglacée, ce qui donna lieu à quelques tête-à-queue, à un peu de tôle froissée et à un seul abandon, celui de Mme Régine Langlois. Dans les étapes suivantes, favorisées par le beau temps, sec et froid, aucune concurrente ne fut pénalisée, et il fallut attendre Sestrières et la Côte d'azur pour connaître le mauvais temps et les difficultés. Froid, neige et glace se mirent de la partie. Cela occasionna quelques accidents, et nombre de concurrentes furent pénalisées. Dans l'ensemble, pourtant, les voitures, de construction nationale dans leur grande majorité, tout comme la Frégate 55 avec laquelle nous fîmes le parcours de bout en bout, se comportèrent de façon admirable. Ni la neige ni la glace ne les arrêtèrent, et quarante arrivèrent à Saint-Raphaël. Dans les deux dernières étapes, deux accidents sans conséquences graves se produisirent. Dans la descente après Sestrières, Mme Aliette Chaslerie, sur le blocage d'un de ses freins, fit trois « tonneaux » avant que la voiture se retrouve sur ses quatre roues. Plus de peur que de mal, heureusement ! Dans l'Esterel, à quelques kilomètres du but, dans une tempête de neige, Mme Jane Bagarry, une des favorites, perdit une roue arrière. Cela ne l'empêcha pas de... récupérer sa roue, de la fixer par un moyen de fortune et d'arriver au but. Peut-être avantagées par l'indice de performance, les petites voitures se classèrent aux places d'honneur. Mme Marie-Antoinette Chauvin (Renault 1063) remporta la première place au classement international, tandis que le classement national revenait à Mme Renée Rimbaud (Simca Aronde). Mme Lola Stuffel (Simca Grand Large) prenait la première place des voitures de série dans le Critérium international.

Les concurrentes firent preuve de beaucoup de cran et se plièrent avec bonne grâce aux prescriptions du Code de la route.



PLUS RIEN dans la ligne ne rappelle l'antique Mercédès. C'est la nouvelle-née de la marque allemande. La « 190 SL », voiture de tourisme et de sport de moins de 2 litres de cylindrée, donnée pour 180 à l'heure. Prix : 1.300.000 francs environ, plus les droits de douane, 60 %. Date de sortie : juin prochain.

En disputant le rallye de Sestrières en compagnie de Mme Ginette Sigrand, Mme Ordioni, femme du sous-préfet de Senlis, fut victime d'un accident mortel. Dans la ligne droite avant Perrugia (Italie), la voiture, pour une cause encore inconnue, se jeta contre un camion et sa remorque, qui venaient en sens inverse. Mme Ordioni fut tuée sur le coup, tandis que Mme Sigrand était transportée, blessée, à l'hôpital de Perrugia, où elle se trouve encore.

LES CONCURRENTES du Critérium international féminin Paris-Saint-Raphaël ont quitté Sestrières sur une route enneigée pour rejoindre la Côte d'Azur. A droite, Mme Chauvin (Renault), première au classement international, et Mme Stuffel, gagnante de sa catégorie (Simca).

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A

LA SOCIOLOGIE

MAURICE PAPON : « l'Ere des responsables » (Ed. « La Rapide », Tunis). L'auteur, qui fut préfet de la Corse, puis de Constantine, avant d'être appelé au secrétariat général du Maroc, a voulu écrire un essai sur l'esprit de synthèse à l'usage de l'administration comme des chefs d'entreprise. C'est un fait que le chef, aujourd'hui, quel qu'il soit, a à faire face à une tâche de plus en plus absorbante. De plus en plus, ses conseillers sont des techniciens, des spécialistes qui, très souvent — et comment leur en vouloir ? — s'en tiennent à leur spécialité. M. Papon, reprenant une idée du docteur André Gros, voudrait installer près du chef un « conseiller de synthèse » qui, affranchi de toute spécialisation, occupant une situation extérieure à l'administration ou à l'entreprise, ayant du temps pour réfléchir, pourrait apporter la solution de bon sens, la solution humaine qui, bien souvent, serait celle de l'administré. Il est remarquable de voir un haut fonctionnaire tel que M. Papon s'attacher à de pareilles questions. Il y apporte une riche expérience, et son livre est, d'un bout à l'autre, d'un vif intérêt.

L'INDOCHINE

MAG BODARD : « l'Indochine, c'est aussi comme ça » (Gallimard). Femme de journaliste (Lucien Bodard nous a donné à maintes reprises des articles sur l'Indochine), Mag Bodard, qui avait accompagné son mari en Extrême-Orient, a fait là-bas un reportage tout personnel. Et, finalement, sa petite histoire éclaire singulièrement la grande. L'humour, qui s'y montre souvent, n'exclut, du reste, ni l'enthousiasme, ni l'admiration, ni l'émotion. Il n'y a d'ailleurs pas seulement la guerre dans le livre de Mag Bodard ; il y a aussi la découverte d'un pays surprenant pour une Occidentale, et sur lequel l'auteur pose un regard de bon sens et d'amitié.

LA MUSIQUE

WILHELM KEMPFF : « Cette note grave » (Plon).

Le pianiste Wilhelm Kempff connaît bien son arbre généalogique. Des paysans de la marche de Brandebourg étaient ses ancêtres ; leurs descendants, organistes luthériens, consacraient de laborieuses journées à célébrer les louanges du Seigneur et à donner des leçons de musique. Souvent les grands artistes sont issus de toute une lignée de musiciens. Plusieurs générations paraissent devoir se développer, besogner plus ou moins modestement, et, soudain, le dernier venu, nanti de toutes les qualités de ses aïeux, fait une fulgurante carrière et honore tout particulièrement son nom de famille. Après Bach et Couperin, voici, dans le domaine de la virtuosité, Wilhelm Kempff, qui remplit son destin et dont le livre : « Cette note grave », édité à la librairie Plon, traduit de l'allemand par Alphonse Tournier, est le vivant récit de ses années d'apprentissage. Emaillé d'anecdotes pittoresques, il séduira tous les admirateurs du virtuose et tous les amis de l'art.

JULES COMBARIEU et René Dumesnil : « Histoire de la musique » (Armand Colin).

Jules Combarieu a laissé une importante histoire de la musique, en plusieurs volumes qui forment une somme. René Dumesnil a été pressenti pour donner au troisième tome un aspect moderne. Il développe judicieusement les pages consacrées à l'école russe du XIXe siècle, et donne, au cours d'un long chapitre, une place de choix à Brahms. Il étudie aussi en détail la production italienne, et ajoute à cette captivante étude des exemples musicaux qui éclairent le texte.

BERNARD GAVOTY : « les Souvenirs de Georges Enesco » (Flammarion).

Cet ouvrage est inspiré par les entretiens que Bernard Gavoty a eus à la Radiodiffusion française avec le grand maître roumain. Le caractère vivant de ce volume, facile à lire, enrichi par quelques photographies, assurera son succès.

JEAN BOYER : « Beethoven et Cherubini » (Revue de Musicologie).

L'éminent musicographe Jean Boyer estime que l'on connaît en général les relations de Beethoven et de Cherubini sans savoir en détail le contenu de leur correspondance ni le degré de cordialité ou de froideur de leurs entretiens, et il s'est penché sur ce problème. En vérité, on ne sait si Beethoven a réellement demandé à Cherubini d'intervenir pour que le roi souscrive à l'édition de sa « Missa solemnis ». Un seul brouillon a été retrouvé. Cherubini affirma n'avoir jamais été sollicité à ce propos. Un tirage spécial de la « Revue de Musicologie » reproduit les travaux de Jean Boyer, ainsi que la reproduction, en langue allemande, au milieu d'un texte français, de ce brouillon, dont la lettre ne serait jamais parvenue à son destinataire, qui fut peut-être taxé à tort d'indifférence pour n'y avoir pas répondu. C'est la première reproduction authentique du message, ce qui augmente singulièrement la portée des recherches de Jean Boyer.

LES ARTS

LES éditions Flammarion viennent de publier une œuvre d'une rare qualité à la fois littéraire et artistique : « les Hommes de bonne volonté », de Jules Romains, édition complète en quatre volumes, avec de nombreuses illustrations en couleurs de Dignimont. Cette « somme » du roman de notre époque reste l'évocation de problèmes et d'événements du temps dont l'importance ne peut se méconnaître. Et le talent exceptionnel de Jules Romains apparaît dans ce chef-d'œuvre.

Les illustrations de Dignimont ne pouvaient mieux convenir à l'esprit du texte ; artiste fin, observateur, plein de délicatesse et de nuances, son style libre et alerte nous exprime toute une part de la poésie réaliste mise par l'écrivain dans son œuvre.

LES mêmes éditions Flammarion nous offrent un très bel exemplaire, magnifiquement illustré de nombreuses reproductions, de l'œuvre de Vlaminck, avec un excellent texte. C'est désormais l'œuvre de base pour l'étude d'un de nos plus grands maîtres de la peinture contemporaine.

LES éditions « la Palme » publient un charmant ouvrage intitulé « Auprès de Vuillard », par Jacques Sclomon, illustré de croquis et aquarelles de cet exquis intimiste, nouveau Chardin de ce début de siècle.

DEUX intéressants volumes, l'un de Madeleine Ochsé sur la « Nouvelle Querelle des images » (collection « le Poids du Jour, le Centurion) ; l'autre, de Marcel Zahar, consacré à « Maurice Brianchon » (éditions Pierre Cailler, Genève), excellent aperçu de l'œuvre du grand artiste.

DEVANT la plaque commémorant la naissance de la compagnie qui devait devenir la Compagnie Générale Transatlantique, M. Jean Marie retrace les grandes étapes de l'importante société qu'il préside.

LA TRANSATLANTIQUE EST CENTENAIRE

LE 2 mars dernier, les habitants de Granville eurent le curieux spectacle d'un autorail, venant de Paris, qui utilisait une voie maintenant sans emploi et débarquait devant l'hôtel de ville les voyageurs amenés de la capitale. Il s'agissait de commémorer par l'apposition d'une plaque sur l'Hôtel consulaire de Granville, dans une vieille rue qui conduit au port, le centenaire de la Compagnie Générale Transatlantique. Autour de MM. Jean Marie, président de la Compagnie, Laure, directeur général, Lanier, secrétaire général, se tenaient le préfet, le sous-préfet, des parlementaires de la Manche, MM. Maris, maire de Granville, Godal, président de la Chambre de commerce, Charles de la Morandière, le peintre Marin-Marie.

C'est en effet à Granville, en 1855, que fut fondée la Compagnie générale maritime, qui devait prendre, en août 1861, le nom de Compagnie Générale Transatlantique. La plupart des fondateurs de la nouvelle compagnie venaient de la Société générale de crédit mobilier, qui avait à sa tête le banquier d'Eichtal, ami des frères Pereire et, comme eux, saint-simonien. A cette origine, capitaliste et saint-simonienne, la nouvelle compagnie en ajoutait une, granvillaise puisque deux Granvillais notables figuraient dans son Conseil d'administration et que, sous leur impulsion, elle se voua d'abord à la pêche.

Dans son allocution, M. Jean Marie rappela les étapes de l'histoire de la C. G. T., qui, « petite entreprise fondée par quelques hommes qui voyaient grand et juste, est devenue la première société française d'armement », à qui Granville a transmis un solide héritage de vertus maritimes.

CONDAMNÉE A L'ENFOUISSEMENT

LA petite gare de la porte Maillot va, en vertu d'une délibération du Conseil municipal de Paris, être démolie pour être reconstruite souterrainement.

LE GÉNÉRAL DE LINARÈS EST MORT

PRIS d'un malaise au cours d'une tournée d'inspection en Allemagne, le général de Linarès avait été transporté à l'hôpital de Baden-Baden, où il est décédé. D'une famille d'origine espagnole fixée en France, il était né à Guérande (Loire-Inférieure) le 7 juillet 1897. Sorti de Saint-Cyr, il se conduisit brillamment pendant la première guerre mondiale, puis ensuite au Maroc. Chef de bataillon en 1939, il devint à l'armistice un des organisateurs de l'armée clandestine. Il prépara l'évasion du général Giraud, qu'il rejoignit peu après à Alger. Il prit part à la campagne d'Italie, entra des premiers dans Rome, puis joua, dans le débarquement en France et les opérations qui suivirent, un rôle prépondérant dont la première partie s'acheva dans le Jura par l'occupation du col de la Faucille. Un peu plus tard, le général de Linarès, à la tête

de la 2e division d'infanterie marocaine, passe le Rhin, franchit le Danube et pénètre en Autriche jusqu'à l'Arlberg.

En 1951 le général de Lattre l'appela de nouveau près de lui en Indochine, où il se distingua notamment dans les opérations de la Rivière Noire. Rentré en France, il fut nommé inspecteur général de l'infanterie. Mais sa santé était déjà compromise. Le général de Linarès était grand-croix de la Légion d'honneur et titulaire de seize citations.

ANDRÉ CHAUMEIX

QUELQUES heures après Paul Claudel, André Chaumeix succombait, emporté également par une crise cardiaque, à son domicile parisien. Né le 7 juin 1874, à Felletin (Creuse), ancien élève du lycée Henri-IV — sur lequel il a écrit une charmante plaquette — puis de Normale supérieure, agrégé des lettres, membre de l'Ecole française de Rome, il ne poursuivit pas, cependant, une carrière universitaire, et opta pour le journalisme. Au *Journal des débats*, pendant de nombreuses années il se montra critique littéraire pénétrant, rédigeant aussi l'article politique, où il témoignait à la fois de la finesse de son jugement et de l'étendue de son information. Pendant la guerre 1914-1918, il remplit des fonctions à l'ambassade de France à Berne. Puis il devint rédacteur en chef du *Figaro* et assuma enfin la direction de la *Revue des Deux Mondes*. Il avait été élu membre de l'Académie française le 22 mai 1930, en remplacement de Georges Clemenceau. C'était un grand journaliste, et il est bien fâcheux qu'il n'ait pas réuni en volumes au moins une partie de ses articles. C'eût été une importante contribution à l'histoire de notre temps.

LE BARON SEILLIÈRE

UN nouveau vide vient d'être créé dans les rangs de l'Académie française par la mort du baron Ernest Seillière, qui y occupait, depuis 1946, le fauteuil précédemment détenu par Henri Lavedan. Né en 1866 à Paris, il s'était consacré à l'histoire et à la philosophie, et il a publié de très nombreux ouvrages. Il appartenait également à l'Académie des Sciences morales et politiques, il était commandeur de la Légion d'honneur.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'INSTALLATION DU NOUVEAU GRAND RABBIN DE FRANCE

M. Jacob Kaplan a été installé dans ses nouvelles fonctions de grand rabbin de France au cours d'une cérémonie solennelle qui s'est déroulée au temple de la rue de la Victoire en présence d'une nombreuse assistance, où le général Ganeval représentait le président de la République. M. Jacob Kaplan succède au grand rabbin Weill, décédé. Notre photographie montre le nouveau grand rabbin (*à gauche*) écoutant la lecture du procès-verbal de son élection par le baron Guy de Rothschild, président du bureau central du Consistoire de France et d'Algérie.

LE CARÊME A NOTRE-DAME

Le R. P. Riquet a pris pour thème de ses conférences de carême à Notre-Dame, cette année : *Chrétiens, sommes-nous libres ?* Il a montré que, sur les chemins de la liberté, l'Eglise s'offre à nous comme un guide. « Elle est la meilleure amie de notre liberté : du dehors, elle la protège, et, du dedans, elle la fortifie. » C'est, d'ailleurs, la dernière fois que le R. P. Riquet prêchait le carême en la cathédrale de Paris, où il montait en chaire régulièrement depuis dix ans. L'éminent prédicateur a décidé, en effet, d'accord avec le cardinal-archevêque de Paris, d'arrêter sa série de conférences, qui ont été suivies constamment par un public aussi nombreux qu'attentif.

LES COURS DU COLLÈGE DE L'O.T.A.N.

Le maréchal Juin, commandant en chef des Forces Alliées du Centre-Europe, a présidé à l'Ecole militaire la cérémonie d'ouverture du septième cycle de cours du Collège de défense de l'O. T. A. N. Le maréchal a été accueilli par l'Air Marshall Lawrance Darvall (R. A. F.), commandant du collège, et a prononcé une allocution en présence de M. H. van Vredenburch, secrétaire général, délégué de l'O. T. A. N., et de nombreuses personnalités militaires françaises et alliées.

Ces cours seront suivis par cinquante-quatre officiers supérieurs et hauts fonctionnaires des pays de l'O. T. A. N.

Cette série de cours se terminera le 29 juillet 1955 et permettra aux élèves d'entendre de multiples conférences faites par des membres des gouvernements ou des personnalités civiles et militaires importantes des pays de l'O. T. A. N., et de participer également à des discussions sur les problèmes d'importance majeure pour l'Alliance atlantique.

L'UTILISATION DE L'HÉLICOPTÈRE

Récemment, un hélicoptère, ayant à son bord un pilote suisse et deux journalistes français, s'est posé près de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, à 2.470 mètres d'altitude. L'intérêt de cette performance est que l'hospice ne se trouvera plus coupé du monde pendant de longs mois. Le prieur a souligné que, grâce à l'hélicoptère, le transport immédiat des malades ou des blessés pourrait être assuré ainsi que, le cas échéant, l'envoi de ravitaillement.

L'utilisation de l'hélicoptère se développe d'ailleurs de plus en plus, grâce aux qualités de maniabilité de cet appareil. Un nouveau modèle à turbine, capable de transporter cinq personnes, est actuellement en cours d'essais au terrain de Buc, près de Versailles. *L'Alouette-II*, c'est son nom, pèse 1.350 kilos et paraît devoir répondre à de nombreux besoins, civils et militaires.

UNE INVENTION FRANÇAISE

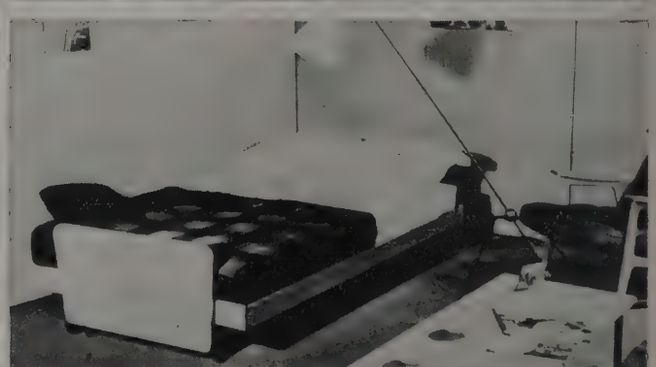
LA MACHINE A COUDRE ÉLECTRONIQUE

L'électronique s'introduit partout. C'est ainsi qu'un jeune inventeur périgourdin, M. Charles Caron, a réussi à mettre au point, après quatre années de recherches, une machine à coudre qui n'a plus ni moteur, ni volant, ni canettes. On pourra avec elle travailler pendant tout le temps que dure une bobine de fil, c'est-à-dire exécuter sans arrêt 500 mètres de couture. Cette machine, dont on nous assure que le prix de revient sera moins élevé que celui d'une machine à coudre actuelle de prix moyen, sera, en outre, munie d'un éclairage spécial pour préserver les yeux de l'ouvrière et d'une antenne qui empêchera la propagation des ondes.

1 seul déclic...

...et votre luxueux CANAPÉ ... devient un LIT confortable

airborne



Le CANAPE-LIT airborne vous séduira :

par sa SIMPLICITÉ :
- Un enfant peut effectuer ses transformations sans effort.
- Le lit est tout fait sous la housse du divan (sans risque de déchirure ou d'usure pour les draps et couvertures).
- Les oreillers sont contenus dans d'ingénieux sacs "KANGOUROO"
- Des roulettes caoutchoutés permettent de le déplacer facilement.

par son CONFORT :
- Il est bas et bien suspendu comme le plus moelleux divan.
- Il est large et long comme le meilleur des lits.
- Matelas à ressorts garanti 10 ans.

par son ÉLÉGANCE :
- Il a des lignes surbaissées d'un heureux modernisme.
- Il est le seul canapé-lit pour lequel existent des fauteuils assortis.

* Fabriqué en deux types . "GENTLEMAN" accoudoirs bois (ci-dessus) et "RÉSIDENCE" accoudoirs garnis

airborne

Dépositaires "AIRBORNE" de Paris :
AZZI, 65, Bld Beaumarchais, 3e - ARC. 04-63 — BOBOIS, 92, Bld Sébastopol, 3e ARC. 42-08 — FORUM, 13, rue Vavin, 6e - SÉG. 93-44 — Marcel GASCOIN, 124, rue de Courcelles, 17e - CAR. 64-71 — GROUPE 4, 58, rue Notre-Dame de Lorette, 9e - TRI. 64-72 — GUÉRARD, 27, Faub. St-Antoine, 11e - DID. 81-24 — MOUNIE, 176, rue Jean-Jaurès, PUTEAUX - LON. 05-61 — MUSÉE DU MOBILIER, 72, rue de Clichy, 9e - TRI. 73-73 — Magasin PILOTE, 124, Bld Magenta, 10e TRU. 79-48 — Magasin PILOTE, 104, Av. du Général-Leclerc, 14e - LEC. 65-17

Adresses des dépositaires de Province envoyées sur simple demande

Les productions AIRBORNE portent le label "QUALITÉ FRANCE"

V de Mendez (074)

AIRBORNE - Boite Postale 22 (Service FI-4) - MONTREUIL (Seine)

UN GRAND ANIMATEUR PIERRE LEFAUCHEUX

Nos lecteurs savent quelle lourde perte a subie récemment l'industrie française en la personne de Pierre Lefaucheux, directeur général de la Régie Renault, qui a trouvé la mort sur la route de Paris à Strasbourg au volant de la Frégate qu'il conduisait. On a peu remarqué que cette Frégate était un prototype, avec portières, capot et malle en matière plastique, dont l'apparition sur le marché aurait constitué un fait nouveau important pour la production automobile française. C'est donc en essayant un modèle nouveau que Pierre Lefaucheux s'est tué. Et cette circonstance indique assez avec quels scrupules il accomplissait la tâche qui était la sienne, entendant vérifier tout par lui-même et être au courant de tous les détails de la vaste exploitation qu'il gérait.

Sa carrière a été retracée un peu partout. Ancien élève de l'Ecole centrale, de surcroît docteur en droit, après avoir été ingénieur aux chemins de fer du Nord, puis après avoir dirigé une entreprise privée, il devint, à la Libération, président directeur général de la Régie Renault. Entre temps, il avait joué dans la Résistance un rôle qui lui avait valu d'être arrêté par la Gestapo. Ce patriote ardent, cet homme d'affaires au lucide bon sens s'affirma dans ses nouvelles fonctions comme un animateur d'une puissance de travail et d'une ampleur de vues exceptionnelles. Il réussit à doter Renault d'un matériel très moderne, lança la célèbre 4 CV, créa l'usine modèle de Flins, donna à l'entreprise qu'il dirigeait une large expansion, accomplit de nombreux voyages à l'étranger, où son prestige était considérable. Au poste de direction où il avait été appelé il eut à faire face à de rudes conflits sociaux. Jamais, et c'est peut-être le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui, l'estime que lui portaient ceux auxquels il se heurtait n'en fut diminuée.

Selon sa volonté, Pierre Lefaucheux a été enterré dans le petit cimetière d'un village de l'Oise en présence seulement des siens et d'amis très proches. Mais, quelques jours plus tard, un hommage solennel lui était rendu devant plusieurs milliers de personnes en cette usine de l'île Seguin à Billancourt, berceau de la vaste entreprise, où sa disparition a été douloureusement ressentie et où son souvenir demeurera vivace.

ERRATUM

A propos des colis de Pâques pour les vieillards pauvres

LES dons aux « Petits Frères des Pauvres », pour la confection des colis de Pâques qu'ils voudraient distribuer aux vieillards pauvres, doivent être adressés 9, rue Léchevin, Paris XI^e^ (C. C. P. Paris 2463-98 ou chèque bancaire).

VIAREGGIO
LIDO DI CAMAIORE
FORTE DEI MARMI
MARINA DI PIETRASANTA

DE MAI A SEPTEMBRE, UNE SEULE FÊTE

20 Kilomètres de plage - Plus de mille cabines sur la plage - Tous les sports nautiques - Canotage - Tennis - Equitation - Voile - Tir aux pigeons - Chasse - Pêche - Nombreuses excursions - Nombreux divertissements et mondanités - Casino - Kursaal - Théâtres - Cinémas - Dancing en plein air et Night Clubs.

PLUS DE 150 HOTELS ET PENSIONS

A 144 Km. de Gênes - A 100 Km. de Florence (autoroute) A 54 Km. de Montecatini.

Renseignements: OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
PARIS, 23 Rue de la Paix - NICE, 14 Avenue de Verdun - MARSEILLE, 2 Rue Fernand Pauriol
AZIENDA AUTONOMA RIVIERA DELLA VERSILIA, VIAREGGIO et toutes les Agences de Voyages.

HASSELBLAD
SUEDE

Le véritable Reflex 6 x 6 universel

L'APPAREIL DE L'ÉLITE

Visible au Stand
HASSELBLAD
à la
BIENNALE
de la PHOTO et du CINÉMA

NOTICE SUR DEMANDE
GROS EXCLUSIVEMENT

PHOTO-SERVICE R. JULY

68, RUE D'HAUTEVILLE
PRO. 25-20 PARIS-X^e^

UNE SEMAINE ESPAGNOLE

Sous le patronage de S. E. l'ambassadeur d'Espagne, les élèves de l'Ecole supérieure de commerce ont organisé une Semaine espagnole, au cours de laquelle des conférenciers qualifiés ont examiné les principales questions intéressant les arts, le commerce et le tourisme espagnols. En conclusion, un très brillant spectacle a été donné à l'Apollo.

LES SPECTACLES

CASINO DE PARIS
Le super-Music-Hall des revues à grand spectacle
SENSATIONS DE PARIS Nouvelle revue d'Henri VARNA
LYNDA GLORIA
ALFREDO ALARIA
Deux grandes vedettes dans des tableaux somptueux et d'un exotisme racé.

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Tous les soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

MOGADOR - 2e année de succès
Opérette à grand spectacle
Musique nouvelle de V. SCOTTO
LES AMANTS DE VENISE
Principaux tableaux : *Le Pont des Soupirs, Carnaval de Venise, Duel en Gondoles, le Palais des Doges, les Pigeons de St-Marc.*
Avec **MARCEL MERKÈS**

SOUS l'uniforme des grognards de Napoléon, la Garde républicaine accueille les invités sur les marches du palais Garnier.

NAPOLÉON A L'OPÉRA

La présentation à l'Opéra du nouveau film de Sacha Guitry, *Napoléon*, a été l'occasion d'une soirée de gala extrêmement brillante, à laquelle assistait M. René Coty. Et pour rendre, sur les marches du palais Garnier, les honneurs au président, la Garde impériale s'était substituée ce soir-là à la Garde républicaine.

VISITE DES MONUMENTS HISTORIQUES

Les visites-conférences des monuments historiques de Paris, organisées par le ministère de l'Education nationale, reprennent avec le mois de mars, sous la conduite de guides particulièrement qualifiés. Le programme peut en être obtenu, 3, rue de Valois (1er). Pour le recevoir à domicile, envoyer 100 francs en timbres.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

L'ANTIBIOGRAMME

Les antibiotiques sont tantôt des produits chimiques de synthèse, tantôt des extraits de cultures de champignons microscopiques. Ils doivent leur nom à un pouvoir commun : ils s'opposent au développement, à la vie des microbes. Les premiers succès furent obtenus contre les germes banaux, les streptocoques, les pneumocoques. Des études systématiques ont étendu largement le champ d'action de ces médicaments, qui se révèlent actifs même contre la syphilis. Des substances nouvelles — mais de conception analogue — ont permis de grands succès contre la lèpre et la tuberculose. Parmi les maladies à virus, si rebelles au traitement, certaines même sont sensibles aux antibiotiques. Cependant, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes : tel germe qui était sensible hier à la pénicilline ne l'est plus aujourd'hui, et nous devons changer de moyens d'action.

Ces faits sont assez banaux pour être recherchés méthodiquement. Lorsque, dans une maladie donnée, un germe est isolé, on s'assure au laboratoire de sa sensibilité — ou de sa résistance — aux antibiotiques, c'est, proprement, ce qu'on appelle faire un antibiogramme. Nous n'en décrirons pas la technique, mais il est aisé d'en donner le principe : admettons qu'on veuille étudier la sensibilité d'un staphylocoque, isolé, par exemple, à partir du pus d'un furoncle. On prépare des ballons contenant un bouillon stérile, où le staphylocoque cultive facilement. On ajoute des doses croissantes de l'antibiotique étudié, la pénicilline, par exemple, et l'on « inocule » dans ces ballons le staphylocoque en cause. On comprend facilement que si la moindre dose de pénicilline maintient le bouillon stérile on peut considérer que ce staphylocoque est sensible à la pénicilline et tabler sur une heureuse réussite du traitement à l'aide de cet antibiotique. Au contraire, si le staphylocoque prolifère jusque dans les ballons les plus riches en pénicilline, il faut trouver un autre remède.

C'est ce que suggère la logique et ce qu'affirme la théorie. Mais dans le domaine biologique il ne faut rien prendre au pied de la lettre : les indications fournies par l'antibiogramme risquent en effet d'être valables, mais il n'y a pas là de certitude. Un germe qui, au laboratoire, s'est montré sensible à un antibiotique donné peut lui résister victorieusement sur le vivant ; la réciproque peut être vraie, et il ne faut pas désespérer absolument d'un résultat de laboratoire d'apparence péjorative. Ces recherches, cependant, fournissent des indications qui, dans l'ensemble, sont utilisables. Bien plus, elles ont permis une étude plus poussée de l'activité des germes, de leurs moyens de résistance, de la manière de les combattre. Dans la tuberculose, les antibiogrammes ont montré la valeur des associations d'antibiotiques, valeur confirmée par les résultats pratiques — les seuls qui comptent dans le domaine qui nous occupe.

Un immense chemin a été parcouru depuis l'utilisation des sulfamides jusqu'à celle de l'isoniazide, depuis la première victoire éclatante sur l'érésipèle jusqu'à la guérison de la méningite tuberculeuse, à peine imaginable il y a quelques années seulement.

Sur ce chemin de gloire de la médecine la plus classique, la plus officielle, cinquante étapes sont marquées par des noms prestigieux. L'un d'eux brille d'un éclat exceptionnel, celui de Fleming, père des antibiotiques fongiques. La disparition de cet homme endeuille le monde, elle n'arrête pas l'élan de la recherche scientifique, qui, ici, est tout entière tendue vers le bien.

R.-J. M.

DU 14 AU 30 MAI 1955

FOIRE DE PARIS

UN RENDEZ-VOUS D'AFFAIRES INTERNATIONAL

COMITÉ D'ORGANISATION : 23, rue Notre-Dame-des-Victoires — PARIS-2e — GUT. 39-20

LE MOIS MUSICAL, PAR L. MAURICE-AMOUR

LE « FIDELIO » DE L'OPÉRA DE STUTTGART

Comme pour *les Maîtres Chanteurs*, la troupe de Stuttgart a donné de *Fidelio*, sur notre scène lyrique nationale et avec notre orchestre, sous la direction rigoureuse de Ferdinand Leitner, une exécution de parfaite qualité musicale. Au beau couple vocal et scénique formé par Gré Brouwenstijn (Léonore) et Wolfgang Windgassen (Florestan) s'ajoutent Otto von Rohr (le Geôlier) et Neidlinger (le Gouverneur). Quatuor où chaque voix possède sa véritable couleur instrumentale tout en veillant au respect de l'ensemble. Les autres solistes, les chœurs, admirablement réglés, témoignent d'une grande ferveur et d'une conscience scrupuleuse.

La présentation prête aux critiques. Sur les coupures, ne gémissons pas. Le degré de résistance des spectateurs modernes s'accorde avec les nécessités horaires. Il est plus difficile de se prononcer efficacement sur la suppression des dialogues parlés. Les Français ont toujours fait mauvaise figure au mélange du « parlé » et du « chanté » dans l'*opera seria*. Pour l'adaptation en notre langue, Gevaert avait substitué à la prose parlée une déclamation musicale de son cru. Cela ne satisfaisait personne. L'Opéra de Stuttgart supprime tout bonnement les passages parlés, sauf dans la scène du cachot, qui en prend un relief saisissant. Pour rendre l'action intelligible, un récitant résume — longuement — le drame à venir. L'idée n'est pas mauvaise en soi. Claudel l'exploitait habilement dans *le Soulier de satin*. Pour *Fidelio*, le public parisien a regimbé.

Le choix de l'ouverture — celle de *Léonore II* — a soulevé des contestations. Beethoven n'a pas composé moins de quatre versions successives. Il y a de quoi hésiter. Si l'on s'en réfère à Berlioz, il faut récuser celle dite « de Fidelio » pour son absence de lien avec l'ouvrage dont les versions précédentes offrent un raccourci. La tradition veut qu'on donne en entr'acte l'ouverture de *Léonore II* ; mais rien n'oblige à se conformer à l'usage que Stuttgart néglige.

Reste la mise en scène. Toute une conception esthétique y est en jeu : celle de Wieland Wagner. Pour lui, *Fidelio* n'est pas un drame musical, mais un « oratorio scénique ». Alors, pourquoi s'obstiner à le placer au théâtre ? Wieland Wagner rejette toute préoccupation historique, au profit des « idées de liberté et d'humanité », ressorts essentiels de la création beethovenienne. Le postulat n'est pas sans valeur ; mais, à trop chercher les symboles, on perd de vue le sens initial. Beethoven est parti — si j'ose dire — d'une anecdote vécue : une courageuse jeune femme prête à tous les sacrifices pour délivrer son époux captif d'un tyran implacable. Le livret de Bouilly, mis en musique par Pierre Gaveaux pour le théâtre Feydeau, en l'an VI, est celui-là même qui inspira Beethoven. Il exhale un parfum de romance héroïco-sentimentale du temps de la Révolution française. Quels que soient les prétextes à « sublimité » que son génie trouvait partout, Beethoven ne fut certainement pas insensible à l'aspect touchant de cette histoire d'amour conjugal. Dans l'atmosphère étouffante des décors de Wieland Wagner, d'un réalisme accusé par les grilles, la pénombre, le vêtement concentrationnaire des prisonniers, on eût aimé quelques contrastes de poésie tendre et familière. Ils sont inscrits au cœur même de la partition. Un peu d'intimité, un peu de ciel n'auraient nui en rien, au contraire, à ces nudités sombres et désolées qui encerclent l'ensemble du drame.

LE RALLYE AUTOMOBILE DE SABLÉ

Les 7 et 8 mai 1955, le syndicat d'initiative de Sablé-Solesmes (Sarthe) organise pour la sixième fois son rallye international automobile. Cette épreuve, ouverte aux voitures de tourisme et de sport, comprend un parcours de régularité, une course de vitesse et deux courses de côte. 3 millions de prix seront répartis entre les vainqueurs des différentes catégories. Les engagements sont reçus chez M. Pierre Daguet, 45, rue du Mans, à Sablé (tél. : 3.57).

UNE BOURSE DE 1.500.000 FRANCS

Le jury de la Fondation Del-Duca, qui comprenait notamment MM. André Maurois, Emile Henriot et Robert Kemp, a partagé le prix de 1.500.000 francs et l'a attribué par parts égales au poète et romancier Jean Rousselot et à un jeune romancier de vingt-six ans, M. Christian Chéry, auteur de *les Couteaux sont de la fête*, un livre de début qui a été unanimement jugé très remarquable par la vigueur du récit. Notre photographie montre, de face, M. Chéry ; à gauche, de dos, M. Del Duca ; à droite, M. Rousselot.

LE MUSÉE GRÉVIN EN CROISIÈRE

Le musée Grévin est parti pour une croisière qui ne durera pas moins de trois années, au cours desquelles la péniche sur laquelle est installée cette succursale ambulante parcourra les canaux et les rivières de France, de Belgique, de Hollande, de Suisse et d'Allemagne. A bord, on pourra voir une série de personnalités que l'actualité a placées au premier rang. Avoir « sa tête » au musée Grévin, n'est-ce pas une forme de la célébrité ? Mais le clou de cette exposition sera la suite de tableaux historiques composés par M. Xavier de Courville, l'érudit metteur en scène et décorateur. Ce sont des scènes dont chacune est sous le signe d'une des neuf muses, et qui représentent neuf images du génie de la France, de Charlemagne à Louis-Philippe.

Bon voyage au musée flottant !

BIBLIOPHILIE
LIVRES PRÉCIEUX, GALANTS XVIII^e^
Textes princeps, complets, rares, limités.
CHEFS-D'ŒUVRE illustrés par des MAITRES
ÉDITIONS D'ART ERYX
120, Bd de la Chapelle, Paris-18^e^
Catalogue illustré franco 3 timbres

A FÉCAMP (Seine-Maritime)

Visitez les Etablissements de la

BÉNÉDICTINE

sa Distillerie

et son

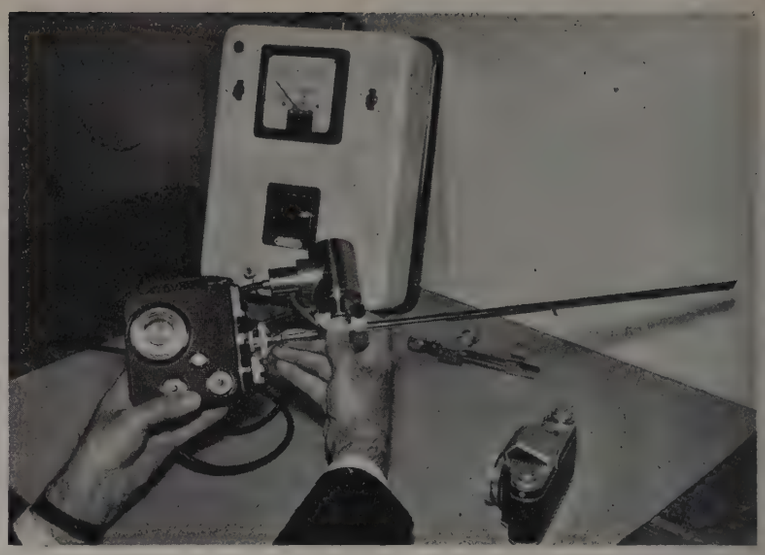
Musée d'Art

LES ACCOUCHEURS RAJEUNISSENT LEUR MATÉRIEL

LE docteur Emile Thierry (de Rouen) publie, à la librairie Maloine, un opuscule intitulé : « les Spatules, remplaçantes du forceps ». Il y a plusieurs années que cet accoucheur a mis au point cet appareil. Il demeure une innovation remarquable Tout le monde considérait que le forceps de Tarnier, dont l'usage est universellement répandu, donnait toute satisfaction dans le domaine de la sécurité, de l'efficacité et de la simplicité. Le docteur Thierry démontre qu'un problème résolu peut toujours être repensé. Il met en évidence que les points d'application des forces utilisées au cours des accouchements difficiles devaient être modifiés du tout au tout. C'est ainsi qu'il a réalisé ses spatules, à propos desquelles il affirme qu'elles apportent un coefficient de sécurité inconnu jusque-là, même, et surtout, entre les mains de praticiens n'ayant pas encore acquis une expérience égale à la sienne. Le succès remporté en France et à l'étranger est très appréciable, et la brochure du docteur Thierry montre que dès que l'on aborde l'étude de l'être vivant on ne peut jamais considérer que l'on est en présence d'une solution définitive. — R.-J. M.

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

LE Bas-Rhin s'est placé en tête pour la souscription organisée par la Ligue française pour la lutte contre le cancer. Aussi M. René Coty a-t-il tenu à recevoir le préfet de ce département, M. Demange, et à lui remettre la coupe attribuée au vainqueur de cette compétition humanitaire.



L'EXPLORATION DES ORGANES INTERNES

APRÈS huit années de recherches, le docteur Fourestier et l'ingénieur Jacques Vulmière ont réussi à mettre au point, à l'Institut d'optique, un appareil permettant de photographier ou de filmer en couleurs les organes inaccessibles à l'observation directe. Le principe de cette méthode d'exploration médicale consiste à faire parcourir à une lampe de 10 volts un trajet dans une fine baguette de quartz. Lorsque la lumière parvient à l'extrémité de la baguette, elle est aussi vive qu'au départ. Parallèlement à cette baguette lumineuse, une autre suit, qui contient le corps optique constitué par vingt lentilles de 5 millimètres de diamètre représentant l'objectif d'une camera de 8 millimètres qui peut tourner à 16 images-seconde ou d'un appareil photographique à la vitesse du 25e de seconde. Ces deux baguettes sont enclenchées dans un tube de 8 millimètres qui compose l'endoscope. Un fin courant d'air passe entre les deux tubes pour éviter la condensation des lentilles que pourrait produire la chaleur du corps humain. Le médecin peut ainsi explorer aussi bien l'intestin ou les bronches que les poumons ou le cerveau du patient. Notre photographie montre un endoscope muni d'une camera et destiné à un examen bronchoscopique.

ROUARD

CÉRAMISTE VERRIER

34, AVENUE DE L'OPÉRA · PARIS

DOCUMENTATION ENVOYÉE SUR DEMANDE

BIENNALE DE LA PHOTO ET DU CINÉMA

GRAND PALAIS - 4 AU 16 MAI 1955

TIRANTY

CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF DE

LEITZ

APPAREILS LEICA - PROJECTEURS PHOTO-CINÉ
ÉPIDIASCOPES - MICROSCOPES

PAILLARD

CAMERA ET PROJECTEURS CINÉ

ADOX

FILMS PELLICULES - APPAREILS

VIEW-MASTER

PROCÉDÉ STÉRÉO-COULEUR

SINAR

CHAMBRE PHOTOGRAPHIQUE PROFESSIONNELLE

BANCO : APPAREILS PHOTO 6×9 — **CORONET :** BOX ET FOLDINGS 6×9 — **REGULA :** APPAREIL PHOTO 24×36 — **FÉERIE :** PROJECTEUR 24×36 — **METRAWATT :** CELLULES PHOTOÉLECTRIQUES

106, BOULEVARD HAUSSMANN - PARIS

GRAND PALAIS

GRANDE NEF : ALLÉE DAGUERRE - STAND N° 12
ALLÉE NIEPCE - STANDS N°s 10 ET 12

LE CONCOURS LEPINE : SALON DE LA PREMIÈRE CHANCE

LE 46e Concours Lépine aura lieu, cette année, au Palais des Sports (Vélodrome d'hiver), du 14 avril au 1er mai.

Fidèle aux buts qu'elle s'est assignés, l'Association des inventeurs et fabricants français, organisatrice des concours Lépine depuis leur fondation (1902), a voulu faire un nouvel effort en faveur des inventeurs : elle distribuera, cette année, un million de prix, dont un 1er prix de 150.000 francs, et attribuera de nombreuses récompenses de caractère officiel et l'Oscar de l'Invention. C'est dire que plus que jamais le 46e Concours Lépine sera le Salon de la première chance.

En outre, l'affiche destinée à illustrer cette manifestation est mise au concours : l'auteur de la maquette retenue recevra un prix de 25.000 francs, et tous les projets soumis au jury seront exposés au Concours Lépine. Les candidats peuvent se faire inscrire au siège de l'A. I. F. F., 79, rue du Temple, Paris (3e).

On peut, d'ores et déjà, annoncer la participation effective au concours du Secrétariat d'Etat à la Recherche scientifique et au Progrès technique et celle du Comité d'organisation des congrès internationaux du progrès scientifique et technique.

Enfin, et pour donner aux visiteurs des exemples concrets du génie inventif français, une importante section du Salon des inventions sera consacrée, cette année, à un ensemble aussi complet que possible des inventions actuellement utilisées par l'industrie nationale et par les divers organismes chargés par les pouvoirs publics de donner à l'esprit de recherche son « plein emploi ».

SOUS LE SIGNE DU TAUREAU

UNE importante exposition de peintures et de sculptures aura lieu, du 1er au 31 mai prochain, à la Galerie Breteau, 70, rue Bonaparte. Le thème de cette exposition est « le Taureau », qui a bien souvent inspiré les artistes.

LE PROFESSEUR LERICHE PRIX PERON

LE prix Juan Perón, destiné à récompenser les travaux de personnalités scientifiques, artistiques ou littéraires, a été décerné au professeur René Leriche, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, pour ses travaux sur la chirurgie vasculaire et pour ses découvertes en matière de neurochirurgie. Le lauréat a été convié à venir recevoir le prix, qui est d'un million de pesos (le cours du peso est de 14 francs), le 14 avril, à Buenos-Aires.

POUR FAIRE CONNAITRE LA FRANCE AUX ÉCOLIERS

GRACE aux efforts de l'Alliance française plus de douze mille écoliers ont pu, depuis cinq années, se rendre en différentes régions de la France. Cette année, le comité fédéral de l'Alliance compte faire circuler dix mille grands écoliers. C'est ainsi que ceux d'Alsace et de Lorraine, après s'être rendus à Domremy, à Vaucouleurs, à Reims, à Douaumont, iront à Chamonix admirer le mont Blanc. Des promenades sont prévues sur le lac Léman avec escales à Evian et à Thonon. D'autres parcourront la Normandie, et cinq mille d'entre eux viendront visiter Paris et Versailles.

Inversement, l'Alliance française recevra en Alsace et en Lorraine un train de mille écoliers parisiens qui verront Metz, Strasbourg et navigueront sur le Rhin.

LE PRIX ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

FONDÉ l'an dernier par le Centre Saint-Exupéry, sous le patronage de la revue *la Vie lyonnaise*, pour couronner un recueil de contes ou de nouvelles, le prix Antoine de Saint-Exupéry, d'une valeur de 30.000 francs, a été décerné à Mme Doddy-Dingemans. Deux mentions ont été attribuées, l'une, à Mme Denise Perrière, l'autre, à Mme Suzy Morel.

LA FAYETTE s'entretenant avec George Washington à Mount Vernon, en 1776.

L'HISTOIRE D'UNE AMITIÉ

UNE EXPOSITION A L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS

Le 24 mars a été inaugurée, dans les salons de l'ambassade des Etats-Unis, 41, Faubourg-Saint-Honoré, une exposition qui retrace l'histoire de l'amitié franco-américaine.

Le 6 février 1778, les délégués des « insurgents » américains signaient, à Paris, le premier traité qui permettait à leur pays d'accéder à la scène internationale. C'était le traité d'amitié et de commerce avec la France. Quelques pages de ce document historique sont exposées à l'ambassade. On peut y voir la signature de Benjamin Franklin, principal artisan de la nouvelle alliance avec Vergennes et Beaumarchais. L'exposition contient, d'ailleurs, un curieux fac-similé, celui des pleins pouvoirs donnés à Franklin par le Congrès (l'original se trouve aux archives du Quai d'Orsay).

Le souvenir de la première guerre, où Français et Américains luttèrent coude à coude, est largement évoqué dans cette rétrospective. Une belle gravure rappelle — de façon d'ailleurs inexacte, mais poétique — le dispositif de la célèbre bataille de Yorktown.

La partie historique se déploie largement sur les panneaux consacrés au XIXe siècle et aux deux guerres mondiales, mais l'accent a été mis aussi sur les liens culturels entre les deux pays et sur leur féconde pérennité.

Ici, c'est le parallèle entre *le Serment du Jeu-de-Paume*, de David, et le tableau de Trumbull, *Signature de l'Act d'indépendance*, que ce disciple américain de David a fixée pour la postérité ; là, c'est le rappel des divers courants qui entraînèrent aux Etats-Unis des artistes français de toutes sortes : le grand sculpteur Houdon, l'architecte L'Enfant, qui dessina le plan de la ville de Washington, le pittoresque Audubon, etc.

SIGNATURE à Versailles, en 1783, du traité mettant fin à la guerre et reconnaissant l'indépendance des Etats-Unis.

Dans l'autre sens, des artistes et des écrivains américains traversent l'Atlantique et abordent en Europe : le populaire Fenimore Cooper, le grand philosophe Emerson, Fulton, l'inventeur de la navigation à vapeur, qui voulut essayer sur la Seine son *Nautilus* — le premier sous-marin — et tant d'autres.

L'exposition fait naturellement une place à l'émigration qui amena outre-Atlantique les victimes des révolutions françaises — royalistes après 1789, bonapartistes après 1815, etc. — et jusqu'aux émigrés, moins intéressants ou plus intéressés, que jeta en Californie « la ruée vers l'or ». Les idées, les mœurs françaises connurent ainsi aux Etats-Unis une vogue incessante.

Et la mode, donc ! Des deux côtés de l'Atlantique elle est l'ambassadrice du bon goût ou de l'originalité. De très jolies gravures du XVIIIe siècle nous enseignent que les élégantes de Versailles portaient le jupon « à l'américaine » avant que les jeunes Parisiennes adoptent, de nos jours, les « blue jeans ».

Bien entendu, la fraternité d'armes entre les deux pays est à nouveau évoquée à travers les deux guerres mondiales dans une série de documents parlants : le Tigre et Pershing, Poincaré et Wilson, l'ivresse du jour V.

Et pour couronner cet ensemble, voici les perspectives ouvertes par les échanges actuels. Grâce à eux, « le voyage de France » ou « le voyage d'Amérique » est devenu une partie indispensable du bagage des élites dans les deux pays.

FOIRE INTERNATIONALE de BORDEAUX

PALAIS DE L'AUTO ET DU CYCLE

GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE

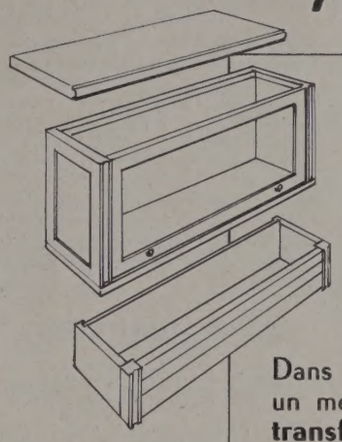
DU 19 AU 27 JUIN

DU 12 AU 27 JUIN

100, 1.000 ou 10.000 livres?

la Bibliothèque MD

n'est jamais ni *trop petite* ni *trop grande*



C'est, à volonté, un petit meuble pour chambre d'étudiant, un grand ensemble de salle de séjour, un équipement mural complet pour bibliothèque privée ou collective.

Dans tous les cas, c'est toujours un meuble **extensible, divisible, transformable** qui, avec ses éléments normalisés interchangeables, permet de faire face, dans l'avenir, à toutes les nécessités d'extension ou de réaménagement.

Et c'est aussi un **meuble de haute qualité.** Ses lignes sobres et ses bois sélectionnés s'harmonisent avec l'intérieur le plus "soigné" (qu'il soit de style ancien ou moderne) et le rendent plus luxueux encore.

BIBLIOTHÈQUES
DISCOTHÈQUES
VITRINES
CLASSEURS
BAHUTS, etc...

V. de Mendez (022)

BIBLIOTHÈQUE MD

9, rue de Villersexel

Paris-7e - BAB. 18-40

BON FI 4 pour recevoir gratuitement et sans engagement la documentation illustrée MD.

NOM .....

Adresse .....

Préservez vos murs dès maintenant contre les méfaits de vos radiateurs.

Pas de traces sur vos murs — *chaleur bien répartie*

SEUL, Airotype peut vous garantir ce double résultat par son système de volutes à trous d'air latéraux.

Agences et pose dans toute la France
Demandez notre documentation gratuite n° 32

COUVRE-RADIATEUR
Airotype
BREVETÉ S.G.D.G.
79, Faubg Poissonnière, Paris-9e - TAI. 65-26

Avec Documentation illustrée détaillée P. TATU, Hyères (Var), envoie franco en avril ou mai dix plants racinés de
BEAUX CHRYSANTHÈMES
en mélange varié, riches coloris, contre mandat 1.100 fr. (20 plants : 2.100 fr.). Dépliant en couleurs, Nouveautés inédites, 50 fr. Catalogue c. timbre. C/c postal Marseille 284-17.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher.
Hôt. BUCKINGHAM 3 ★★★ ANJ. 81-62 et S^te
43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare S^t-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

SÉJOUR A MARSEILLE
Appartements meublés, bains, cuis., p. 2 à 6 personnes, à louer p. j., sem. ou mois. LE LITTORAL, 129, Bd Corderie. Garage.

POUR LES « POLIOS »

L'Association « Polio », qui réunit les polios adultes du Centre national de rééducation de Garches, a organisé dans les salons de l'Aéro-Club une vente d'œuvres d'art dues à quelques-uns des plus réputés artistes contemporains. Dirigée par Robert Lamoureux, assisté de M. Cailac, l'expert bien connu, cette vente a permis d'enregistrer d'importantes enchères, dont le bénéfice servira essentiellement à secourir à leur sortie d'hôpital les paralysés nécessiteux et à les aider à reprendre leur place dans la vie sociale.

GRANDE TOMBOLA

C'EST le 22 avril prochain que sera tirée la tombola de la Croix-Rouge française « la Maison heureuse ». Avec 100 francs, vous pouvez gagner l'un des 1.664 lots d'une valeur de 10 millions de francs, parmi lesquels : une Vedette Régence, une 4 CV Renault Sport, une machine à laver, un réfrigérateur, etc.

En tentant votre chance, vous ferez une bonne action.

Billets en vente chez les vendeurs habituels des billets de loterie, dans les bibliothèques des gares de métro et dans les comités de la Croix-Rouge française.

AVIS FINANCIER

CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

L'Assemblée Générale ordinaire du 15 mars a approuvé toutes les résolutions et fixé à 700 frs nets le dividende de l'exercice 1954. Celui-ci sera payable le 23 mars.

L'Assemblée extraordinaire a autorisé le Conseil à augmenter éventuellement le capital à 4 milliards et approuvé la mise au nominatif des actions.

les magasins pilotes
présentent une sélection de meubles contemporains
RÉGION NORD
124 bis, Boulevard Magenta
PARIS - GARE DU NORD
RÉGION SUD
104, Av. du Général-Leclerc
PARIS - XIV^e

NOS RELAIS EN FRANCE ET UNION FRANÇAISE
ALGER - COVEX - 27, Boulevard Carnot. - **ANGERS** - INTÉRIEURS - 14, rue du Haras. **ANNECY** - JOURDAIN - 53, rue Carnot. - **BEAUVAIS** - DALLONS - 26, rue Sadi-Carnot. **CASABLANCA** - MEUBLES D'AUJOURD'HUI - 14, rue Aristide-Briand. - **CAEN** - NOYON 46, rue Écuyère. - **CHERBOURG** - NOYON - 20, rue de la Paix. - **GRENOBLE** - AMBIANCE - 5, cours J.-Jaurès. - **LE HAVRE** - LA CREDENCE - 5, rue Anatole-France. **LE MANS** - RABINEAU - place des Jacobins. - **LIMOGES** - LAURENT - 5, boulevard Carnot. - **LYON** - ORTEC - 9, rue Jean-de-Tournes. - **PERPIGNAN** - SIRE - 5, rue de la Fusterie. - **RENNES** - MAREL - 26, rue le Bastard - **ROUEN** - ASPECT - 20, place Saint-Marc. - **SAINT-ETIENNE** - FRAPPA - 17, rue Gambetta. - **TOULOUSE** - ROUBY 52, rue Boulbonne. - **TUNIS** - BISMUT - 8, rue de Constantine - **VALENCE** - ROCHEGUDE - 26, Avenue V.-Hugo. JEAN DUBUC Pub. A.M.V.S.

LE MOIS HIPPIQUE par TRÉ-HARDY

UN CALENDRIER CHARGÉ

AVRIL, mois du renouveau, est aussi celui du renouvellement des concours hippiques. Dix-sept sont inscrits à son calendrier, alors que mars n'en comptait que quatre. Parmi les plus marquants : Alger, présidé par M. Mathiot, international réputé, fera disputer ses épreuves du 6 au 10 avril sur les lignes aérées de l'hippodrome du Garoubier. Cadre admirable qui eût tenté le pinceau d'un orientaliste : féerie du soleil et des couleurs vives, vue magnifique sur le grand large. Un accueil d'une qualité rare attend là-bas les concurrents.

Portant également l'étiquette internationale, Cannes donnera à galoper du 9 au 11 avril entre les massifs fleuris des jardins Albert-I^er. Jumping de haute élégance incorporé dans la série des fêtes de la Côte d'Azur, pour le plaisir des estivants.

Actualisant l'Ile-de-France, au cas où l'agrément des déplacements méditerranéens n'aurait pas prévalu, Senlis, du 15 au 17 avril, rééditera, grâce à l'initiative du colonel des Roches de Chassay, le tour de force d'organiser un meeting de « cracks » dans le ring intérieur du vélodrome de la ville. L'attrait de forêts domaniales proches, une ambiance de vénerie spécialement senlissienne feront de ce « show » un rendez-vous majeur de « boutons » et d'habit rouges.

Mais le Concours international officiel de Nice, entre le 16 et le 24 avril, sur le terrain unique de la colline du Château, avec à l'arrière-plan la baie des Anges et les flots bleus de la Méditerranée, polarisera l'attention générale à ce moment. Présidé par M. Jean Médecin, député-maire, et par le commandant Verneuil, M. Georges Coutary et le colonel de Taurines placés en tête du comité, il sera le point de jonction des *gentlemen-riders* de l'Europe occidentale. Huit nations, l'année dernière, y défendirent leurs chances. On ne saurait nier la valeur évidente de la propagande réalisée par les vainqueurs des épreuves principales, surtout lorsqu'il s'agissait d'officiers montant en tenue militaire de leur pays. Le Grand Prix se disputera le 21 avril, et la coupe des Dames, le 23 avril. Le challenge des Nations, couru par équipes le dimanche 24 avril, mettra le point final à cette brillante réunion.

Il faudrait encore parler des assemblées de province, si intéressantes : Saint-Hilaire, Sainte-Mère-Eglise, Lent, Blaye, enfin Reims du 30 avril au 1^er mai. Un mot aussi sur le Cercle de l'Etrier pour les cavaliers présents à Paris les 23 et 24 avril. Les peupliers d'Italie du charmant terrain de Madrid aux Lacs reverdiront alors au souffle du printemps.

« SONNEZ, PIQUEURS ET VALETS !... »

« Rallie forêt de Retz », tenue bleue de roy, parements et gilets rouges, maître d'équipage M. Maurice Loubet, cent vingt anglo-poitevins environ, dont quarante à l'élevage, servis par Albert Toutée et Laverdure, a découplé dernièrement en forêt d'Halatte avec l'équipage de Labédoyère. Rendez-vous au carrefour Pontpoint. Attaque superbe sur un cerf 4^e tête qui refuit très rapidement et ruse beaucoup. Bien maintenu, il fait deux fois le tour de la forêt et finit sa chasse au mont Pagnotte. Il tient les abois au village de Pontpoint, où il est servi par M. Maurice Loubet après quatre heures d'allures vives. Les honneurs à M^lle de Labédoyère pour Rallie forêt de Retz, et à M^me Maurice Loubet pour Halatte. Parmi les « boutons » ou les invités : baron Alain de Rothschild, M^me Estaniol, M. et M^me Wolker, M. J. de Fay et de nombreux cavaliers et automobilistes venus de Senlis.

DRESSAGE A « L'ÉTRIER »

La première manière du prix de Surmont attirera l'attention de la gentry sur la reprise qui aura lieu le 17 avril au manège du Cercle de l'Etrier, porte Dauphine. Il s'agira d'une sélection ; douze minutes seront données à chaque cavalier pour affirmer son style. Le texte de la reprise, publié dans le bulletin de février, implique une équitation supérieure. Toutefois, les chevaux ayant suivi la progression des prix Détroyat et Hector devraient pouvoir y briller. A noter les pirouettes et le bouquet final des changements de pied sur les diagonales se terminant par sept mouvements aux deux temps. Ce prix comportera deux épreuves, dont la dernière aura lieu avant le premier test de printemps de la fédération.

LE PRIX DE LA PROPRETÉ

LE bureau de la propreté a ouvert, sous le patronage du ministre de l'Education nationale, un concours entre tous les enfants de huit à quatorze ans, en vue de décerner le prix de la propreté. Les copies ont été recueillies et choisies par les maîtres, et le concours a été déclaré clos le 31 mars. Le 1^er mai, le jury fera connaître son choix et désignera les dix lauréats qui, à partir du 1^er juillet, feront en Suisse et en Italie un beau voyage qui, par Zurich, les conduira à Venise.

A L'INSTITUT FRANCO-BULGARE

L'INSTITUT culturel franco-bulgare a tenu, il y a peu, à la Faculté de droit de Paris, sa séance d'inauguration, où plusieurs personnalités des deux pays ont pris la parole. Créé en 1954 (son siège est 11, rue du Roule), sous la présidence d'honneur de M. Edouard Herriot et la présidence effective de M. Pierre Pascal, professeur à la Faculté des lettres, l'institut se propose d'affirmer et de développer les liens entre la culture française et la culture bulgare et d'encourager les recherches scientifiques. Une bibliothèque et un centre de recherches seront prochainement créés au siège de l'institut, qui se propose, en outre, de publier un bulletin périodique en complément de ces cours et conférences.

UN MAITRE DE LA CUISINE : ARMAND POINT

AVEC Armand Point disparaît un des hommes qui ont le plus fait pour le prestige de l'art culinaire français. Il avait fondé à Vienne (Isère) un restaurant universellement connu et pour lequel ce bon géant, qui s'honorait de l'amitié de quantité d'hommes célèbres, était une véritable enseigne.

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LE BRIDGE (N° 132)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 116

♡ A R D 8

NORD
OUEST EST
SUD

♡ 5 4 3 2

Vous pouvez perdre une levée à ♡, qui est l'atout, mais pas deux.

Comment jouer, en admettant toutes les rentrées désirables en Nord et Sud?

Le meilleur moyen d'atteindre le but est de partir du 2 et, si Ouest joue le 6 ou le 7, de faire l'impasse en mettant le 8.

Cette impasse ne manquera le but que si Ouest a chicane (1,96 %) ; tandis qu'en jouant l'as au premier tour, sans impasse, on manquera le but si Ouest ou Est a chicane (3,91 %).

On commettrait une erreur en concluant qu'il faudra toujours faire l'impasse quand on visera le but indiqué. En effet, l'objectif fondamental d'un demandeur qui connaît son intérêt n'est pas la réussite du contrat, mais l'espérance mathématique maximum. Les deux objectifs se confondront le plus souvent dans la pratique, mais pas forcément toujours, comme on le croit trop souvent à tort.

Voyons quels seront les résultats globaux de l'impasse et du jeu de l'as sans impasse sur les 32 cas possibles, dont la probabilité totale est évidemment 100 %.

L'impasse réussira le contrat avec une levée supplémentaire 13,57 % (si Ouest a V 10 9, ou V 9, ou V 10, ou 10 9, car on ne fera pas l'impasse, qui n'est possible que si Ouest joue le 6 ou le 7 sur le 2). Elle fera une levée de chute si Est a V 10 9 7 6 (1,96 %). Enfin l'impasse réussira le contrat sans levée supplémentaire dans le reste des cas, soit 84, 48 %.

Le jeu de l'as sans impasse fera tomber d'une levée si Ouest ou Est a chicane (3,91 %), réussira le contrat avec une levée supplémentaire si les ♡ sont 3-2 ou 2-3 (67,83 %), et réussira le contrat sans levée supplémentaire si les ♡ sont 4-1 ou 1-4 (28,26 %).

Pour que le jeu de sécurité de l'impasse soit préférable au jeu de l'as, il faut que le total des points gagnés par l'impasse soit supérieur au total des points gagnés par le jeu de l'as sans impasse, sur les 32 cas possibles ou cent fois. Il faut donc que la relation suivante soit observée 1,96 × contrat > 54.26 × levées supplém. —1,96 × chute formule dans laquelle : contrat est la valeur totale du contrat (points invisibles de manche + points de trics + prime de chelem s'il y a lieu, sans jamais compter les honneurs, même si un joueur du côté demandeur a 100 ou 150 d'honneurs) ; levée supplémentaire est ce que rapporte une levée supplémentaire (soit la valeur du tric, 30 pour ♠ ou ♡, ou S. A., ou 20 pour ◇ ou ♣, si le contrat est réussi et non contré) ; chute est l'amende payée pour une levée de chute (50 ou 100 si le contrat n'est pas contré).

La valeur d'un contrat de manche, en admettant que les équipes Nord-Sud et Ouest-Est sont de même force et ont égale chance à priori de faire la manche, est, outre les points de trics :

1) Si les deux équipes n'ont rien à la manche : 500 points de manche si Nord-Sud et Ouest-Est sont vulnérables ; ou autrement 350 points seulement ;

2) Si Nord-Sud, l'équipe qui demande la manche, a déjà un score partiel (par exemple 60, pour 2 ♠ demandés et faits à la donne précédente) et si Ouest-Est n'ont rien à la manche : les trois quarts de la valeur indiquée sous 1), c'est-à-dire 262 ou 375 points ;

3) Si Nord-Sud, l'équipe qui demande la manche, n'a rien à la manche, et si Ouest-Est ont quelques points de trics à la manche (par exemple 60) : les cinq quarts de la valeur indiquée sous 1), c'est-à-dire 437 ou 625 points.

Il a été supposé que le contrat de manche n'était pas contré.

En appliquant la formule, on arrive aux conclusions pratiques suivantes : le jeu de sécurité de l'impasse s'impose toujours si l'on joue un petit chelem, et le jeu de l'as sans impasse est toujours à préférer si l'on ne joue qu'un score partiel ne terminant pas la manche (de 1 à 3 ♠ ou ♡, de 1 à 4 ◇ ou ♣, ou 1 ou 2 sans-atout).

S'il s'agit d'une manche, la règle simple et facile à retenir est que l'impasse sera préférable si Nord-Sud jouent 5 ◇ ou 5 ♣ alors que les deux équipes sont vulnérables (que la manche vaille 500 ou 375 ou 625, peu importe). Dans tous les autres cas de manche, le jeu de sécurité serait trop onéreux et on devra lui préférer le jeu de l'as sans impasse.

Calculons deux exemples pour achever d'éclairer le lecteur.

Prenons d'abord le cas le plus défavorable à l'impasse dans un petit chelem. Nord-Sud ont demandé 6 ◇. Personne n'est vulnérable. Nord-Sud ont déjà 60 à la manche et Ouest-Est n'y ont rien.

Dans ces conditions, la valeur totale du petit chelem demandé et réussi est : 500 points (chelem) + 262 points (manche) + 120 points (trics) = 882 pts. Sur les 32 cas possibles ou 100 fois, l'impasse rapportera au total :

882 × 84,48 + 902 × 13,57 — 50 × 1,96 = 86.653 points ;

tandis que le jeu de l'as sans impasse ne rapporterait que :

882 × 28,26 + 902 × 67,83 — 50 × 3,91 = 85.912 points.

Le jeu de sécurité l'emporte donc : il faut faire l'impasse.

Prenons maintenant le cas le plus favorable à l'impasse quand Nord-Sud jouent un score partiel qui ne termine pas la manche.

Les deux équipes sont vulnérables et Nord-Sud jouent 4 ◇.

La valeur totale du contrat de 4 ◇ demandé et réussi est 125 points (le quart de la manche) + 80 points de trics = 205 points.

L'impasse, sur les 32 cas possibles ou cent fois, rapportera seulement :

205 × 84,48 + 225 × 13,57 — 100 × 1,96 = 20.175 points ;

tandis que le jeu de l'as sans impasse rapportera :

205 × 28,26 + 225 × 67,83 — 100 × 3,91 = 20.664 points.

L'impasse serait trop onéreuse et les levées supplémentaires encaissées sont plus importantes que la réussite du contrat à la longue. Il faut donc jouer l'as sans impasse.

DU NOUVEAU DANS LES ENCHERES INTERROGATIVES

d'après Ely Culbertson (suite)

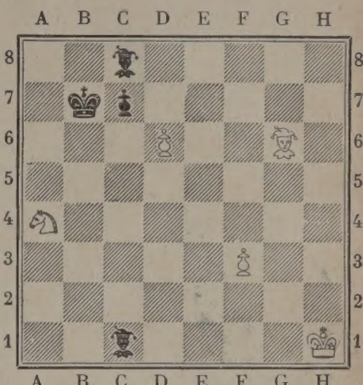
Rectification au « Bridge N° 129 »

Il faut lire ainsi la 8e réponse : « Si le répondant a l'as a la couleur de l'interrogative et une chicane, ou chicane à la couleur de l'interrogative et un as, il montre la chicane dans le premier cas et l'as dans le second. En d'autres termes, il montre toujours le contrôle possédé en dehors de la couleur de l'interrogative. »

(A suivre)

LES ÉCHECS (N° 128)

Solution du N° 132, de Kaminer
3e prix, Chachmatny, 1925

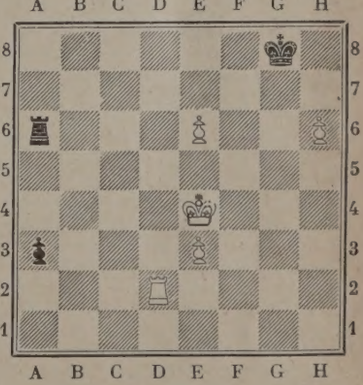


Les blancs jouent et gagnent

1. Ca4-ç5+, Rb7-ç6. — 2. d6-d7, Fç8×d7. — 3. Cç5-d3!, Fç1-g5 (si 3. ... Fç1-a3 ; 4. Cd3-é5+, Rç6-d6 ; 5. Cé5-ç4+ et 6. Cç4×a3 gagne. Ou si 3. ... Fç1-d2 ou é3 ; 4. Cd3-é5+, Rç6-d6 ; 5. Cé5-ç4+ et 6. Cç4×é3 ou ×d2 gagne. Ou si 3. ... Fç1-h6 ; 4. Cd3-é5+, Rç6-d6 ; 5. Cé5-f7+ et 6. Cf7×h6 gagne). — 4. Cd3-é5+, Rç6-d6 (forcé pour ne pas perdre le fou d7). — 5. Cé5-f7+, Rd6-é7 ou é6. — 6. Cf7×g5, Rf6. — 7. Cg5-h7+! (et non 7. Cg5-é4+?, Rf6×g6 Nulle. Ni 7. Cg5-f7?, Fd7-é8! Nulle) 7. ... Rf6×g6. — 8. Ch7-f8+ et 9. Cf8×d7 gagne.

Une domination splendide.

Etude N° 133 par les frères Platoff
Casopis Ceskosl. Sachistu, 1925



Les blancs jouent et gagnent.

Une des plus subtiles fins de partie de tour et pions que je connaisse. C'est au microscope — car la loupe ne suffirait pas ! — que les finesses de la solution et de la réfutation des fausses solutions devront être examinées !

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE par W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE D'OPERA

Les chœurs et l'orchestre de l'Opéra de Milan ont enregistré une « sélection » de « Lucie de Lamermoor », la grande œuvre de Donizetti. Dolorès Wilson en est la vedette, très bien entourée par Ebe Ticozzi, Mario Carlin, Guglielmo Fazzini et d'autres encore. Quelques-uns des meilleurs passages de la partition furent prélevés pour ce « musical-digest » fort agréable à entendre. La reproduction est limpide à souhait, parfaitement dirigée par le maître Franco Capuana. (Disque Urania, longue durée.)

CHANT

C'est aussi du chant que nuance Maria Rémusat, interprète réaliste à la voix étrangement prenante. Elle choisit dans son vaste répertoire, qui s'agrandit chaque jour, une douzaine de mélodies qui conviennent parfaitement à son tempérament sentimental et ardent. La plupart d'entre elles sont établies d'après les rythmes de danses ; « la Saint-Bonheur » est un fox, « l'Adieu » est exprimé sous forme de boléro, tandis que « Bonjour, Pierrette » apparaît sous l'aspect d'une gracieuse valse ; tango et baïao s'inscrivent aussi dans les microsillons de ce disque aux accents captivants. (Ducretet-Thomson.)

VARIETES

Les frères Jacques, accompagnés au piano par Pierre Philippe, expriment avec un ensemble parfait « Place de la Concorde » et « les Vieux Messieurs du Luxembourg » (Polydor), sans omettre quelques-uns de leurs autres succès, tels que « la Pendule » et « Voyage au bout de la rue ». Leur union fait leur force ; ils scandent avec précision chaque syllabe et obtiennent une cohésion parfaite qui nécessite de nombreuses répétitions préalables. A leur image, les frères Médinger se font aussi très largement apprécier. Peut-être, au cours des années à venir, aurons-nous l'occasion d'écouter des jumeaux, des triplés, des quadruplés, car la raison sociale familiale et fraternelle assure l'intérêt public... Les frères Médinger présentent leur excellent orchestre musette. La variété des nuances, la sûreté du jeu retiennent l'attention aussi bien que la retiendrait tout air vocal bien lancé. « Téléphonez-moi, chérie », amusant boléro de Ledru et Denoncin, « Insaisissable », tango de Denoncin, placent en lumière le talent des auteurs et des interprètes. (Philips.)

JAZZ

A la fin du siècle dernier, sur la place du Congo-Square, en Nouvelle-Orléans, les anciens esclaves des Etats-Unis du Sud, pendant des nuits entières, dansaient avec frénésie, au son des tambours et des divers autres instruments à percussion, ce qui donna un nouvel essor à toute la musique de jazz. L'époque moderne est caractérisée par des compositions, des improvisations légèrement différentes de celles du temps passé, mais aussi attachantes. Le swing, l'élan du batteur, les accords brutalement arrachés au piano, le rythme vigoureux sont autant d'éléments qui assurent le succès des nouveaux morceaux que jouent et gravent sur la même plaque Michel de Villers Swingtet, William Boucaya et Jack Dieval's alls stars. Parmi les dix œuvres qu'ils offrent nous relevons notamment « I can't get started », dû à Vernon Duke, « Rêve », de Rostaing, et « Love for sale », de Cole Porter. (Disque Ducretet-Thomson.)

MUSIQUE CLASSIQUE

Honneur à Beethoven ! Le maître de Bonn a laissé, à côté de ses admirables symphonies, toute une littérature de chambre aux lignes pures et soigneusement ciselées. Un album contient les six premiers quatuors de l' « opus 18 », interprétés avec une grande sensibilité d'expression par le quatuor hongrois, qui s'attache plus encore aux nuances et à la tendresse incluses dans ces pages qu'à la structure harmonique et à la scansion. On ne saurait trop souligner la valeur de ces trois disques Columbia.

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — DÉPOT LÉGAL 2e trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

Dans nos boîtes carton, doublées d'un solide sachet intérieur de protection, nos NOUILLES "TROIS ÉTOILES" ne subissent aucune altération
la lumière. Elles y demeurent à l'abri de l'air, de l'humidité, des odeurs ambiantes et de toute attaque par les charançons ou autres inse
Grâce à cet emballage hermétique, nos NOUILLES "TROIS ÉTOILES" conservent indéfiniment leur goût savoureux et toutes leurs qualités sans ég